

UNIVERSITÉ DE PITEȘTI

FACULTÉ DES LETTRES

STUDII ȘI CERCETĂRI FILOLOGICE

SERIA LIMBI ROMANICE

Numéro 5/2009

**Editura Universității din Pitești
2009**

Comité de rédaction

Anna Jaubert

Béatrice Bonhomme

Francis Claudon

Bernard Combettes

Claude Muller

António Bárbolo Alves

Andrei Ionescu

Alexandrina Mustățea

Mihaela Mitu

Gabriel Pârvan

Cătălina Constantinescu

Diana Lefter

Editura Universității din Pitești

ISSN 1843-3979

Sommaire

I. Études littéraires

Adriana Apostol		
<i>Sur l'émergence du fantastique littéraire en France</i>		7
Cătălina Constantinescu		
<i>Los cinco escritores latinoamericanos galardonados con el Nobel, en sus discursos de recepción del premio</i>		22
Diana-Adriana Lefter		
<i>Realidad histórica y mito político en "El otoño del Patriarca"</i>		34
Vasile Rădulescu		
<i>La métaphore cornélienne</i>		48
Crina Zărnescu		
<i>Texte, métatexte et paratexte. La poétique du fragmentaire</i>		60

II. Études linguistiques

Florinela Comănescu		
<i>Y a-t-il de la création sans transformation ?</i>		
<i>Etude d'une sous-classe de constructions transitives directes liées à l'expression de la création d'entités en français contemporain</i>		71
Sara Gómez Seibane		
<i>La política lingüística en España: comparación y evaluación de sus resultados</i>		80
José Ramón Heredia		
<i>Las estructuras pronominales de incidencia léxica en español: bases para un diccionario multilingüe</i>		94
Mădălina Lupu		
<i>Los extranjerismos en español</i>		119
Narcis Zărnescu		
<i>Observations sur l'indéterminabilité dans la dialectique communicationnelle</i>		125

ÉTUDES LITTÉRAIRES

SUR L'ÉMERGENCE DU FANTASTIQUE LITTÉRAIRE EN FRANCE

Adriana APOSTOL
silvadius@yahoo.com
Université de Pitești

Résumé

Le présent article s'inscrit dans une recherche plus ample sur le fantastique littéraire du point de vue diachronique. C'est ainsi que nous nous arrêterons, dans une première partie, sur une affirmation de J. B. Baronian qui considère que le fantastique français aurait dès l'abord des « traits bâtards », pour nous interroger ensuite sur l'impact réel de la réception d'Hoffmann en France, dans une perspective de type « X (la France) recevant Y (Hoffmann) » pour rendre compte d'une réception active d'Hoffmann en France et de la manière dont cette activité de réception marque l'histoire du fantastique français.

Mots-clés : fantastique littéraire, surréalité, réception du fantastique

Le fantastique français : un genre bâtard ?

S'interroger sur les origines du genre fantastique ou lui trouver des « ancêtres » lointains, projet synonyme d'une vision « globalisante » du fantastique en tant que forme de merveilleux (qui n'aurait donc rien d'essentiellement neuf), nous mènerait à dire que le fantastique n'est pas né à une période précise de l'Histoire, mais qu'il a toujours existé, puisque l'homme s'est toujours représenté l'univers peuplé d'êtres surnaturels aux pouvoirs extraordinaires. La question serait, d'après Jean Marigny, d'établir si « les croyances, les superstitions, les légendes et les mythes qui ont dominé l'imagination collective des hommes pendant des siècles appartiennent vraiment au domaine de ce que l'on appelle le fantastique »¹.

Pourtant, l'origine du fantastique en littérature, comme le remarque très bien Francis Claudon², « ne manque ni de précision, ni de simplicité, du moins pour ce qui est de sa genèse officielle, au regard de l'histoire des idées ». Et de fait, sa genèse officielle est indissociable de

¹ Marigny, Jean, *Problématique d'un genre. Réflexions autour de la notion de fantastique*, in *Les Cahiers du GERF*, no. 1, 1987, Université des Langues et Lettres de Grenoble, Grenoble, 1987, p. 17.

² Claudon, Francis, *Les sources littéraires du fantastique*, article présenté au Colloque de l'Opéra Comique, Acte III, *Le Fantastique dans l'Opéra Romantique Français*, 23-24 janvier 2009, mis à notre disposition par l'auteur.

l'article de Walter Scott sur *Hoffmann et les compositions fantastiques* et surtout, de la « campagne hoffmannienne » portée en France contre les critiques de Walter Scott et, en tout premier lieu, pour des raisons éditoriales (car Loève-Veimars prépare le moment de la parution du volume des traductions d'Hoffmann, manœuvrant son succès par articles commandés à ses amis critiques aux revues les plus célèbres : *Le Mercure, Le Globe, Le Temps, Le Journal des débats*).¹

Quelle ironie, pourtant ! un genre qui naît d'un artifice de traduction ! Marcel Schneider ainsi que d'autres critiques du fantastique dont Roger Bozzetto, Nathalie Prince, Irina Gregori ont mis en discussion justement le passage de l'allemand *Fantasiestücke*, *morceaux de fantaisie* ou *contes fantaisistes* au terme *fantastique*, dans la traduction de Loève-Veimars, de 1829. Hoffmann, quant à lui, il n'a jamais désigné ses contes comme fantastiques, au sens d'un genre littéraire.

Dans l'article de Walter Scott² *On the Supernatural in Fictitious Composition : Works of Hoffmann, the fantastic mode of writing* devient en français *le genre fantastique* :

*Le goût des Allemands pour le mystérieux leur a fait inventer un genre de composition qui peut-être ne pouvait exister que dans leur pays et leur langue. C'est celui qu'on pourrait appeler le genre FANTASTIQUE, où l'imagination s'abandonne à toute l'irrégularité de ses caprices et à toutes les combinaisons des scènes les plus bizarres et les plus burlesques. Dans les autres fictions où le merveilleux est admis, on suit une règle quelconque : ici l'imagination ne s'arrête que lorsqu'elle est épuisée. Ce genre est au roman plus régulier, sérieux ou comique, ce que la farce ou plutôt les parades et la pantomime sont à la tragédie et à la comédie. Les transformations les plus imprévues et les plus extravagantes ont lieu par les moyens les plus improbables. Rien ne tend à en modifier l'absurdité. Il faut que le lecteur se contente de regarder les tours d'escamotage de l'auteur, comme il regarderait les sauts périlleux et les métamorphoses d'Arlequin, sans y chercher aucun sens, ni d'autre but que la surprise du moment. L'auteur qui est à la tête de cette branche de la littérature romantique est Ernest-Théodore-Guillaume Hoffmann.*³

¹ Castex, G.-P., *Le conte fantastique en France de Nodier à Maupassant*, José Corti, Paris, 1951, p. 42-56.

² Walter Scott, *On the Supernatural in Fictitious Composition : Works of Hoffmann Du merveilleux dans le roman*, publié dans la *Foreign Quarterly Review* de juillet 1827 ; ce texte, avant de prendre place dans l'édition de Loève-Veimars, a paru dans la *Revue de Paris* (tome I, 12 avril 1829) sous le titre : *Du merveilleux dans le roman*. Nous utilisons le fragment reproduit en introduction au tome 1 des *Contes fantastiques d'Hoffmann*, Éditions Garnier-Flammarion, 1979, p. 39.

³ Scott, Walter, *op. cit.*, p. 39.

Walter Scott donne Hoffmann comme un exemple à ne pas suivre, reprochant à celui-ci le manque d'utilité et de moralité de son œuvre, ainsi que le bizarre, le grotesque, le burlesque, l'extravagant. Voilà donc comment est présenté « l'inventeur, ou au moins le premier auteur célèbre qui ait introduit dans sa composition le FANTASTIQUE ou le grotesque surnaturel », un « homme d'un rare génie » dont les contes ne sont que des extravagances.¹

En France, l'article de Scott engendre des réponses polémiques des critiques² qui mettront les aspects présentés par Scott comme « les écarts d'une folle imagination » sous le signe de l'originalité totale.

C'est ainsi que naît une légende et une mode dont la fortune est la dispute entre, d'un côté Scott, qui dénonce un art absurde, peu recommandable, car s'éloignant de « la nature humaine, qu'il (Hoffmann, n.n.) savait observer et admirer dans ses réalités »³ et, d'autre part, un public français attiré par ce génie incompris, un lecteur fasciné, tout comme Hoffmann l'était devant l'art de Callot, par ses « bizarres pages fantastiques » .

Pourtant, il ne s'agit pas que d'une simple ironie de l'histoire littéraire dans le passage du mot « fantastique » à un « genre » fantastique car il naît dans un contexte historique précis et son adoption enthousiaste en France répond à une attente, à une résurrection de l'occulte, du merveilleux, du surnaturel, réaction au rationalisme de l'époque.

¹ Idem., p. 40-47.

² Il s'agit surtout de Duvergier de Hauranne et Jean-Jacques Ampère, journalistes au *Globe*, qui répondent à l'article de Walter Scott, pour qui Hoffmann est celui qui « sauve la littérature d'imagination » (*Le Globe*, 2 août 1828, 26 décembre 1829, in Schneider, M., *Histoire de la littérature fantastique en France*, Fayard, 1985, p. 156) L'influence d'Hoffmann a été si grande en France qu'il n'y a pas d'ouvrage critique ou théorique sur le fantastique qui ne lui dédie, sinon un chapitre, au moins l'espace d'un sous-chapitre (à commencer par Auguste Dupouy, qui, dans son étude comparative des deux littératures, intitule un chapitre *La dette du romantisme. Le cas d'Hoffmann*, in Dupouy, Auguste, *France et Allemagne. Littératures comparées*, Paris, Librairie Paul Delaplane, 1913, et continuant avec les grands théoriciens du genre.

Castex : l'influence d'Hoffmann sur les écrivains romantiques ainsi que « la naissance d'une légende » in Castex, Pierre – Georges, *Le conte fantastique en France de Nodier à Maupassant*, José Corti, 1951, pp. 57 – 80 ou encore Schneider : « Son influence chez nous a été si grande qu'on ne peut se dispenser de lui consacrer un chapitre dans une histoire du fantastique en France » in Schneider, M., *Histoire de la littérature fantastique en France*, Fayard, 1964, p. 156.

³ Scott, Walter, *op. cit.*, p. 40

Auguste Dupouy parle justement de ce contexte et du goût du fantastique à l'époque :

(...) le fantastique était français aussi bien qu'allemand. Il l'était par les dessins de Callot, dont Hoffmann se donnait pour disciple ; il l'était par le Diable amoureux de Cazotte, d'où Hoffmann tirait son Elementargeist ; (...) il l'était par Nodier, car ce serait une erreur que de voir dans Nodier un continuateur d'Hoffmann

A vrai dire, le goût du fantastique n'était ni français ni allemand : il était européen, depuis une cinquantaine d'années. L'Angleterre avait eu Anne Radcliffe et Lewis ; elle avait eu Shelley. Hoffmann ne fait que répondre à ce goût, en l'accusant¹.

Certes, il a fallu que paraissent les traductions d'Hoffmann en français pour que Nodier, dont le premier conte fantastique date, rappelons-le, de 1806 (*Une Heure ou la Vision*) et la nouvelle mode littéraire « soient pris au sérieux ».

Dans ce contexte, le fantastique français aurait dès l'abord des « traits bâtards »². Et comme pour renforcer l'idée, vingt ans plus tard, le fantastique français connaît une nouvelle étape déclenchée par la découverte de Poe (non pas le poète, mais tout d'abord, le prosateur) grâce au culte de Baudelaire envers le maître américain et au choix de traductions qu'il en donne.

Par un jeu de mots, si l'on adoptait la conception de Baronian, le fantastique français aurait des traits doublement bâtards. D'un côté, du point de vue de l'histoire littéraire qui veut que la veine fantastique débute en France avec l'allemand Hoffmann (le terrain étant déjà préparé par les romans noirs anglais et les romans frénétiques français) et évolue avec l'américain Poe ; et, de l'autre côté, du point de vue des caractéristiques génériques intrinsèques, qui feraient du fantastique en général (pas seulement celui français) un genre « bâtard », né du mélange original, ou plutôt de la rencontre surprenante entre le merveilleux des mythes, des légendes, de ce fond imaginaire archaïque collectif et le réel.

Mais, on peut déjà arguer que rien ne naît *ex nihilo*, à plus forte raison le discours littéraire. Et un deuxième contre-argument : si le succès d'Hoffmann est si grand en France c'est parce qu'au moment où l'œuvre d'Hoffmann y est découverte, le climat y est déjà préparé au surnaturel.

¹ Dupouy, Auguste, *France et Allemagne. Littératures comparées*, Librairie Paul Delaplane, Paris, 1913, p. 101-102.

² Baronian, J.B, *Panorama de la littérature fantastique de langue française*, La Renaissance du livre, 2000, p. 57.

Avant l'entrée d'Hoffmann dans la mode littéraire française, la France a eu Jacques Cazotte et son *Diable amoureux*, paru en 1772. Avant l'écrivain allemand, c'est peut-être la première fois que l'on crée un pont entre surnaturel et vraisemblance à travers une logique du récit, dont la cohérence est assurée par l'intégration du soi-disant surnaturel dans le développement d'une aventure si simplement humaine : la passion amoureuse d'Alvare pour Biondetta. La nouveauté de l'entreprise de Cazotte est modestement signalée par le *Mercur de France* lors de la publication du récit, en avril 1772 :

Une tragédie, un roman, un conte, une comédie ont en général un air de famille avec tel ouvrage du même genre qui les a précédés, et imposeront aux productions qui les suivront à peu près la même physionomie.

Les exceptions à cette observation sont trop rares. Cependant il s'en rencontre de temps à autre, et l'imagination de quelques écrivains moins susceptibles de la servile imitation jette dans un moule nouveau les ouvrages qu'elle aime à créer.

Telle est celle de l'auteur du Diable amoureux.¹

Il manquerait au *Diable amoureux* cet « air de famille » qui le rattache à des ouvrages précédents dont il suivrait en grande ligne la physionomie. On le caractérise d'« exception », faute d'un terme de comparaison préexistant.

Le public se trouve devant une œuvre qui échappe à son univers d'attente, pour laquelle il n'a pas encore un appareil interprétatif. Une fois que les récits relevant d'une certaine parenté avec *Le Diable amoureux* se multiplieront au début du XIX^e siècle, et que les écrivains « à la mode » y feront des références, on s'intéresse à l'œuvre de Cazotte sous un autre angle. Cazotte ne connaîtra le succès que plus tard, quand des esprits de la même nature en souligneront la valeur et après qu'Hoffmann aura rendu populaire en France ce « nouveau » type de conte.

Le premier article important sur Hoffmann signé par J.J. Ampère en août 1828, à l'occasion de la publication de *Biographie et œuvres posthumes d'Offmann*, par M. Hitzig, est en même temps la première présentation critique des contes d'Hoffmann au public français et le terme de comparaison en est justement *Le Diable amoureux* de Cazotte :

¹ Milner, Max, Préface au *Diable amoureux*, Flammarion, Paris, 1979, p. 9.

Le Diable amoureux de Cazotte, chef-d'œuvre d'imagination et de grâce, est à peu près le seul ouvrage français dans lequel le surnaturel ne soit pas ou une fantasmagorie ridicule ou un cadre purement satyrique. Ce conte original, où le merveilleux est traité avec un art infini et parfaitement dans le goût de notre nation, donne idée du plaisir que peut procurer ce moyen employé à propos, et doit réconcilier avec lui ceux qu'en auraient dégoûté les niaiseries de certains romans et de certains mélodrames¹.

On y évoque pour la première fois des éléments sur lesquels va se bâtir ce que l'on appellera bientôt « conte fantastique » : surnaturel, merveilleux, art infini, plaisir, conte.

Tout d'abord, Cazotte accorde au surnaturel le minimum de sérieux que réclamera le fantastique : le surnaturel n'y est ni accumulation ridicule de tout un appareil convenu de spectres, de diables, de cimetières, sans produire aucun effet, ni un moyen purement satyrique. Autrement dit, il n'est ni décor, ni moyen. Il est intégré à l'histoire ou il est l'histoire même. Ensuite, l'originalité du conte de Cazotte tient à la manière dont il revêt le merveilleux, à cet « art infini », que va préconiser Nodier² et que théoriserait plus tard Poe.

L'exception dont rendait compte *Le Mercure de France* est désignée, cinquante ans plus tard, comme « chef-d'œuvre d'imagination et de grâce ». La réévaluation de l'œuvre de Cazotte s'accroît avec l'intervention de Nerval, qui écrit la préface pour une réédition du *Diable amoureux* de 1845. Mais avant Nerval, c'est Nodier qui évoque Cazotte dans *Jean-François les Bas-Bleus* et, surtout, dans *Monsieur Cazotte*, article publié dans la *Revue de Paris* en 1836, repris ensuite dans les *Contes de la Veillée*. Moins explicitement, dans *Les Aventures de Thibaud de la Jacquière*, on retrouve la même intrigue que celle du *Diable amoureux* et des lignes telles : « Je ne suis pas Orlandine ... je suis Belzébuth » rappellent la formule du pacte : « Mon cher Belzébuth... » que Biondetta demande à Alvare de prononcer.

Et, Hoffmann lui-même connaît *Le Diable amoureux* et admire « les nouvelles » de l'écrivain français. Dans *L'Esprit élémentaire*

¹ Ampère, J.J., Biographie et œuvres posthumes d'Offmann, publiées par M. Hitzig in *Le Globe*. Recueil philosophique et littéraire, Paris, Samedi, 2 août 1828, p. 588-589.

² « Mais si vous êtes curieux d'histoires fantastiques, je vous préviens que ce genre exige plus de bon sens et d'art qu'on ne l'imagine ordinairement », Histoire d'Hélène Gillet, *Contes*, Edition de P.-G. Castex (Sommaire biographique, introduction, notices, notes, bibliographie et appendice critique par Pierre-Georges Castex), Garnier, Paris, 1961, p. 330.

(traduit, comme nous le dit P.-G. Castex, en 1848, par Edouard Degeorge) il y fait référence directe :

A cette époque, il me tomba sous la main un livre qui produisit sur tout mon être une impression telle que je ne peux encore me l'expliquer ; je veux parler des étonnantes nouvelles de Cazotte traduites en allemand sous le titre de Teufel Amor [...]. Je ne voyais, je n'entendais que la charmante Biondetta ; comme Alvarez, je succombais à un martyre voluptueux¹.

En quoi *Le Diable amoureux* serait-il une « œuvre séminale »² de la nouvelle fantastique ? Nous rappelons quelques aspects essentiels que nous avons présentés plus largement dans un article dédié au *Diable amoureux*³ : la pluralité d'interprétations des événements, la multitude des points de vue dont aucun ne s'impose pleinement, l'importance du paratexte qui joue lui aussi sur l'ambiguïté, la mise en scène de la stratégie narrative du narrateur-protagoniste qui entretient l'hésitation quant à l'interprétation des événements. Comme on pourrait bien s'y attendre, l'une des interrogations met en question la possibilité du rêve, touchant par là à la psychologie des profondeurs, que se rappellera plus tard Nodier dans *Jean-François les bas-bleus* (1832) :

- Je croyais, dit-il, que toutes ces rêveries (car je lui avais raconté sans en oublier un mot ma conversation avec Jean-François les bas-bleus) étaient ensevelis pour jamais avec les livres de Swedenborg et de Saint-Martin, dans la fosse de mon vieil ami Cazotte ; mais il paraît que ce je ne homme, qui a passé quelques mois à Paris, s'y est imbu des mêmes folies.⁴

Voilà la nouveauté de l'œuvre de Cazotte, voilà d'où vient l'embaras du *Mercure de France* à situer *Le Diable amoureux* dans un moule préexistant, voilà ce qui déclenche en même temps la vague admirative d'un Hoffmann, d'un Nodier ou d'un Nerval.

¹ Castex, P.-G., *op. cit.*, p. 41.

² Bozzetto, R., *Une (H)histoire (du) fantastique a-t-elle une signification?*, in *Imaginaires et idéologies*, Cahiers du CERLI, Presses universitaires de Caen, 1984, p. 15 – 24.

³ Apostol, A., *Point de vue et hésitation représentée. Analyse d'une nouvelle initiatique : Le diable Amoureux de Cazotte*, in *Language and Literature-European Landmarks of Identity*, Vol.II, Editura Universitatii din Pitesti, 2006, p. 72-78.

⁴ Nodier, Ch., *Du fantastique en littérature*, Revue de Paris, décembre 1830, repris dans *Œuvres complètes*, t. V, *Rêveries*, Editions Slatkine Reprints, Genève, 1998, p. 369.

L'interrogation, les points de suspension ... comment ne pas penser à Maupassant, pour ne citer que le plus évident et en même temps l'exemple le plus dramatiquement émouvant de l'herméneutique immanente au fantastique ? Certes, la question du savoir à l'intérieur de la fiction fantastique connaîtra des niveaux d'affinement et de complexification toujours plus hauts. Chez Cazotte on n'en est qu'au degré zéro, mais il convient de noter la configuration historique où surgit cette mise en question de la réalité et de notre savoir, notamment, en pleine époque rationaliste. En ce sens, le terme de « précurseur français » qu'emploie Castex pour parler de Cazotte encadre parfaitement *Le Diable amoureux* dans la diachronie fantastique française, car l'émergence du fantastique est intimement liée à la nécessité de modalités nouvelles d'expression de la sensibilité d'une époque qui se veut (trop) rationnelle.

Un fantastique naissant : réception d'Hoffmann en France

Si le discours critique sur le fantastique pose toujours le problème de sa définition et de ses limites, les critiques s'accordent lorsqu'il s'agit de situer l'avènement du fantastique au tournant des XVIII^e et XIX^e siècles et de faire coïncider la gloire fantastique avec celle du romantisme. Préparée par l'effort de conciliation entre surnaturel et vraisemblance chez Cazotte, dans le Roman Noir anglais ou bien dans l'œuvre d'Walter Scott, l'époque romantique introduit avec Hoffmann un genre nouveau.

L'Occident du XVIII^e siècle vit, avec la révolution industrielle, sa plus grande mutation depuis le néolithique », dit R. Bozzetto s'appuyant sur les propos de Georges Dumézil : « il est survenu plus de transformations entre le XVIII^e siècle et nous qu'entre les Indo-européens et le XVIII^e siècle.¹

Le Romantisme, on le sait, se présente comme un moment de réaction aux mutations qu'apporte le rationalisme du Siècle des Lumières et surtout une réaction à « cette période de nouveauté radicale résultant d'une rupture avec le paradigme symbolique préalable »².

¹ cité par Bozzetto, R., *L'irrationnel, l'époque romantique et le fantastique*, <http://www.noosfere.org/bozzetto/article.asp?numarticle=363&pdf=1> consulté le 23.04.09.

² Idem.

Réaction ou fuite devant le pragmatisme et le positivisme engendrés par la Révolution Industrielle qui a transformé le monde au XIXe siècle ? réaction ou fuite devant le discours rationnel de l'époque où l'on s'est emparé du nouveau appareil scientifique pour tout expliquer, y compris les phénomènes auparavant réservés aux seuls initiés – magie, miracles, prodiges, sorcellerie, lycanthropie, possession, transes, extase mystique ?

Selon d'aucuns le fantastique serait à la fois réaction et fuite¹. C'est en quelque sorte ce que suggèreraient les propos de Nodier, dans la « préface inutile » des *Quatre talismans* :

Les nouvelles que je me raconte avant de les raconter aux autres ont pour mon esprit un charme qui console, elles détournent ma pensée des faits réels.

De même, Nodier souligne le caractère imminent, nécessaire du fantastique à l'époque, car il faut « un reste d'âme au mécanisme usé de la civilisation » et

*si l'esprit humain ne se complaisait encore dans de vives et brillantes chimères, quand il a touché à nu toutes les repoussantes réalités du monde vrai, cette époque de désabusement serait en proie au plus violent désespoir, et la société offrirait la révélation effrayante d'un besoin unanime de dissolution et de suicide. **Il ne faut donc pas crier contre le romantique et contre le fantastique.***²

Premièrement, romantisme et fantastique sont mis sur un plan de coïncidence de par leur caractéristique commune de procurer des « ailleurs ». Idée acceptable jusqu'à un certain point, si on considère par exemple que le romantisme français pourrait recevoir, dans un certain sens, le nom de « surnaturalisme »³, autrement dit, un romantisme identifié à la quête d'une nature ou d'une réalité autre, un « hors-là ».

¹ Marigny, Jean, *Problématique d'un genre. Réflexions autour de la notion de fantastique*, in *Les Cahiers du GERV* (Groupe d'études et de recherches sur le fantastique), no. 1, 1987, Université des Langues et Lettres de Grenoble, Grenoble, 1987, p. 10.

² Nodier, *op., cit.*, p. 78.

³ Dans le chapitre, *L'histoire littéraire générale*, de *Qu'est-ce que la littérature comparée ?*, les auteurs prennent l'exemple du romantisme français pour montrer l'importance d'un regard critique et historique étendu à un univers plus large, qui ne soit pas réduit aux seules limites d'une littérature nationale. A la lumière des romantismes allemand et anglais, les historiens de la littérature française retracent un premier romantisme (de Rousseau à Senancour), ensuite un second romantisme, « issu du premier grâce à des relais nationaux (Nodier) et à des excitations étrangères

L'une des manifestations de ce besoin de surréalité se matérialise sur le plan générique dans l'invention du récit fantastique. Le fantastique naît à l'intérieur du romantisme, non plus comme une perception poétique du monde, mais comme une réponse tout à fait particulière au pressentiment d'un surnaturel ou disons plutôt à l'irrationnel qui demeure là, en dépit de tout effort de rationalisation. La religion n'en rend plus compte car le symbolisme religieux était valide pour l'ancien mode de relation au monde, non plus pour le nouvel ordre scientifique. Alors, le fantastique naît d'un questionnement sur l'irrationnel et le texte devient la mise en scène de ce même questionnement ¹. C'est peut-être dans ce questionnement que ce trouve la clé d'un récit tel *Inès de las Sierras*. On se souvient des propos de Sergy, cet esprit sensible, amant passionné, attiré par la musique, avec un fort penchant pour le merveilleux, bref un « spiritualiste » :

D'où vient que ces idées solennelles dont la philosophie se fait un jeu ne perdent jamais entièrement leur empire sur les esprits les plus fermes et les plus éclairés ? la nature de l'homme aurait-elle un besoin secret de se relever jusqu'au merveilleux pour entrer en possession de quelque privilège qui lui a été ravi autrefois, et qui formait la plus noble partie de son essence ? ²

On revient à la phrase de Nodier citée précédemment : « Il ne faut donc pas crier contre le romantique et contre le fantastique ». Si romantisme et fantastique occupent l'espace de la même phrase, c'est

(Hoffmann), - un second romantisme qui peut recevoir le nom de surnaturalisme et qui est l'âge de Nerval et de Baudelaire, un peu plus tard celui de Rimbaud et de Lautréamont ».

Brunel, P., Pichois Cl., Rousseau, A-M., Qu'est-ce que la littérature comparée ?, Armand Colin, Paris, 1983, p. 78

¹ Bozzetto, R., *L'irrationnel, l'époque romantique et le fantastique*, <http://www.noosphere.org/bozzetto/article.asp?numarticle=363&pdf=1>

« Les romantiques allemands, aussi bien les prosateurs/poètes comme Novalis que les philosophes comme Schlegel, tenteront de donner à percevoir le monde selon la voie de la poésie. (...) Disons pour simplifier que les romantiques allemands inventent – à partir d'une reformulation des « merveilleux » - la dimension du « surréel », qu'André Breton et les surréalistes éliront comme fondatrice du rapport poétique au monde. (...) Les textes fantastiques prennent naissance dans le sillage de ce romantisme, mais la représentation qu'ils offrent est différente. De façon moins idéaliste que le recours à une surréalité, ils tendent à mettre en scène non pas une réponse, mais un questionnement inquiet devant les formes multiples d'un irrationnel qu'ils voient et ressentent comme omniprésent mais occulté au sein de la prétendue rationalité nouvelle »

² Nodier, *op. cit.*, p. 680.

aussi parce qu'il faut y voir l'occasion pour Nodier, neuf ans après la première publication de *Smarra*, en 1821, et son échec total, de défendre son œuvre et de donner une réplique aux « arbitres suprêmes du goût littéraire » pour qui *Smarra* n'était qu'un exemple du caractère inférieur du romantisme, lui-même vu comme le genre le moins raisonnable. Lors de la première publication de *Smarra*, comme d'ailleurs lors de la publication de son premier « conte fantastique », *Une heure ou la vision* (1806), Nodier était, comme il l'affirme lui-même, « seul (...) à pressentir l'infailible avènement d'une littérature nouvelle ». En 1830, il ne l'est plus, Hoffmann est apparu sur le devant de la scène littéraire française.

D'habitude on se focalise sur le phénomène Hoffmann et on néglige ou tout simplement on oublie Nodier, alors que « la question n'est pas simplement celle d'une antériorité éventuelle de Nodier, il s'agit plutôt de sa spécificité »¹. Nodier est attiré par le merveilleux folklorique (*Smarra* aurait sa source dans une anecdote illyrienne), il est attiré par le monde des Sylphes qui habitent le pays enchanté de Shakespeare, par le frénétique des romans noirs anglais, par tout un univers défunt qu'il essaie de ressusciter à travers les contes de fée, mais sa spécificité, celle même qui le distingue d'Hoffmann et qui engendrait les critiques négatives des « arbitres suprêmes du goût littéraire » mis devant un discours dont la nouveauté et la profondeur idéologique le rendait difficile à saisir, cette spécificité donc est la dimension onirique, ou selon les mots de F. Claudon, « la dynamique onirique » qu'il utilise pour elle-même (le sommeil cauchemardesque, transgression du temps et de l'espace dans le rêve, déplacements des passions, la folie comme état exceptionnel de prolongement du rêve dans l'état de veille, etc.)

Dans une sorte de préface à ses *Œuvres* (complets, en 1832), notamment en se référant à *Une Heure ou La Vision*, Nodier avertit les lecteurs que les pièces de sa jeunesse ressentaient de son admiration pour l'école germanique « où vivaient, il y a vingt-cinq ans, les derniers germes féconds de la littérature imaginative »². Ses liens avec les romantismes naissants allemands et anglais sont bien connus³, il n'est pas question de chercher des rapprochements (ils existent dans une certaine thématique, dans un certain esprit commun de l'époque et même plus que

¹ Claudon, Fr., *op. cit.*

² Nodier, *op. cit.*, p. 3

³ Nous mentionnons à ce sens le chapitre de Castex sur Nodier, *op.cit.*, pp. 121-167 ; l'article de F. Claudon, *Les sources littéraires du fantastique* ; l'article de R. Bozzetto, *Nodier et la théorie fantastique*, in *Europe*, no. 614-5, pp. 70-78

cela). Certes, Nodier a connu Cazotte, a lu Tieck et Hoffmann avant la mode déferlée en France, il a rejoint les « gothiques » anglais par un certain aspect frénétique de son œuvre, il a connu les philosophies spiritualistes, de Swedenborg à Saint-Martin, il peut y avoir retrouvé ses propres théories, ses rêves, ses angoisses. En même temps, il a préparé le terrain à Hoffmann en France, donnant par ces récits de jeunesse un « avant-goût » du fantastique, et par des chefs-d'œuvre comme *Smarra* une pleine pratique du récit onirique. Sous cet angle, d'un point de vue strictement diachronique, retracer l'émergence et l'évolution du fantastique n'est plus une simple question d'emmagasiner les auteurs et les œuvres dans leur succession linéaire, mais il s'agit plutôt, comme le remarque F. Claudon, de prendre le phénomène fantastique comme « une tapisserie aux multiples fils », avec d'une part Hoffmann et de l'autre Nodier¹.

Ce qui compte pour nous c'est l'originalité de Nodier à avoir utilisé la « dynamique onirique » comme « ressourcement poétique » et en plus, à en avoir donné à la fois la théorie et la pratique. Car, la conséquence majeure de la découverte d'Hoffmann par le grand public en France, réside, selon nous, dans une sorte d'encouragement ou point de départ pour tout un débat théorique sur le fantastique, dont Nodier est l'un des premiers à avoir entamé une réflexion subtile sur la nécessité du renouvellement littéraire, donc sur les nouveaux genres, y compris le fantastique. Et le grand mérite de Nodier c'est d'avoir pressenti qu'il ne fallait pas aller loin pour chercher la solution de ce ressourcement, mais il fallait « découvrir dans l'homme la source d'un fantastique vraisemblable ou vrai, qui ne résulterait que d'impressions naturelles ou de croyances répandues, même parmi les hauts esprits de notre siècle incrédule, si profondément déchu de la naïveté antique »².

Comme il arrive souvent avec toute mode, l'immense production de contes à la manière d'Hoffmann, parfois par des imitateurs dépourvus de tout talent, allait vite finir par lasser le même public qui l'avait tant réclamée et engendrer des réactions hostiles. Citons à ce propos, après J. Pierrot, Félix Pyat qui écrivait dans *L'Artiste* du 5 août 1832 : « Assez de fantastique ! A peine si les contes que le divin Hoffmann a faits l'acquitteront des contes qu'il a fait faire »³

¹ Claudon, Fr., *op. cit.*

² Nodier, *op. cit.*, p. 38.

³ Pierrot, J., *Merveilleux et fantastique. Une histoire de l'imaginaire dans la prose française du Romantisme à la Décadence (1830-1900)*, Service de Reproduction de Thèses, Université de Lille III, 1975, p. 60.

Nodier même utilise parfois le surnaturel à des fins purement satiriques¹, une sorte de moyen de dénoncer le positivisme de la civilisation moderne.

Ou encore, comment interpréter l'*Onuphrius* de Gautier, qui renvoie explicitement à Hoffmann par son sous titre « *les vexations fantastiques d'un admirateur d'Hoffmann* » ? le même Gautier qui avouait la magie produite sur lui par les textes du maître allemand :

*Il me semble qu'une roue de moulin a pris la place de ma cervelle et tourne entre les parois de mon crâne ; l'horizon danse devant mes yeux, et il me faut du temps pour cuver ma lecture et parvenir à reprendre ma vie de tous les jours.*²

Peut-être comme la mise en forme littéraire de ce même aveu ? à cette différence que, chez son héros, l'absorption de fantastique est si grande qu'il ne réussit plus à reprendre sa vie de tous les jours. Ou encore, comme « une sorte d'exorcisme, une manière de prendre congé de son modèle »³? Nous considérons plutôt que l'ironie de Gautier ne vise pas forcément Hoffmann mais surtout un certain type de lecture faite à la seule recherche des « vérités », des sens profonds de la vie, en défaveur de l'art proprement dit. Notre interprétation de l'attitude de Gautier est en quelque sorte soutenue par l'analyse qu'il fait dans l'article de la *Chronique de Paris*, en 1836 (donc quatre ans après la publication d'*Onuphrius*) :

*Hoffmann est un des écrivains les plus habiles à saisir la physionomie des choses, et à donner les apparences de la réalité aux créatures les plus invraisemblables (...). Du reste, le merveilleux d'Hoffmann n'est pas le merveilleux des contes de fées ; il a toujours un pied dans le monde réel*⁴ (Pierrot, J., 1975 : 64).

Il insiste donc sur la technique fantastique du maître allemand, notamment sur le souci de la vraisemblance, le point de départ réaliste, la fine observation des détails.

Tout comme chez Nodier, la satire ou la parodie dans *Onuphrius* n'est qu'une des attitudes qu'il adopte à un moment ou l'autre devant la mode déferlante par Hoffmann, mais ils continuent tous les deux sur cette

¹Par exemple dans *Hurlublu, Léviathan le Long, Zérothoctro-Schah, Voyage pittoresque et industriel*, réunis par Castex dans le cycle du *Dériseur Sensé* (1830-1836), *Contes*, Edition de P.-G. Castex, Garnier, Paris, 1961

² Castex, P.-G., *op. cit.*, p. 54.

³ Claudon, Fr., *op. cit.*

⁴ Pierrot, J., *op. cit.*, p. 64.

voie qu'ils marquent à jamais de leur empreinte personnelle, l'un ouvrant la voie à l'onirisme et à un « Discours du fantastique » pris au sérieux (signant ainsi l'acte d'onction du fantastique en France) et l'autre par un travail sans cesse renouvelé sur l'économie du récit fantastique.

La composante fantastique sera une constante dans l'œuvre de Gautier et même quand la mode d'Hoffmann est largement dépassée il continue à écrire du fantastique, tout en travaillant sur les principes d'un art qui est censé figurer l'impensable. Des récits tels *Arria Marcella*, 1852, *Avatar*, *Jettatura* (1856), *Spirite* (1865) assurent la poursuite de la veine fantastique.

D'ailleurs, Mérimée fera la même chose car il témoigne du même intérêt incessant au fantastique, son *Essai sur Gogol* date de 1851, *Lokis* est publié en 1868, *Djoûmane* en 1870. Ils assurent la continuité du genre, faisant le pont entre un fantastique tel qu'il s'était constitué à l'époque romantique et un fantastique renouvelé sous le signe d'Edgar Allan Poe.

Avec Hoffmann, les Français inventent un mot ou plutôt une étiquette qu'ils collent à ses récits pour rendre compte de ce que Walter Scott appelait " *the fantastic mode of writing*". Nodier prépare le public français à ce type d'écriture mais il faut le mythe d'une destinée exceptionnelle pour déclencher la mode fantastique. La découverte d'Hoffmann par les lecteurs français sera *le prétexte* pour Nodier à développer de manière plus méthodique ses réflexions sur la nécessité du renouvellement littéraire et surtout d'imposer son originalité, un fantastique « vraisemblable ou vrai » qui n'est autre que le discours onirique. C'est ainsi que la conséquence majeure de la réception d'Hoffmann en France est le débat théorique autour de ses contes que l'on appelle, à cette occasion, fantastiques. Par la suite, l'œuvre d'Hoffmann devient *pré-texte* - modèle pour certains, point de départ parodique pour d'autres, assimilation originale pour d'autres encore.

Bibliographie

Ampère, J. J., *Biographie et œuvres posthumes d'Offmann, publiées par M. Hitzig* in *Le Globe. Recueil philosophique et littéraire*, Paris, Samedi, 2 août 1828

Apostol, A., *Point de vue et hésitation représentée. Analyse d'une nouvelle initiatique : Le diable Amoureux de Cazotte*, in *Language and Literature-European Landmarks of Identity*, Vol.II, Editura Universitatii din Pitesti, 2006

Bozzetto, R., *L'irrationnel, l'époque romantique et le fantastique*, <http://www.noosfere.org/bozzetto/article.asp?numarticle=363&pdf=1>

Bozzetto, R., *Une (H)histoire (du) fantastique a-t-elle une signification?*, in *Imaginaires et idéologies*, Cahiers du CERLI, Presses universitaires de Caen, 1984, pp. 15 – 24, reproduit sur

<http://www.noosfere.org/bozzetto/article.asp?numarticle=363&pdf=1> consulté le 23.04.09

Castex, G.-P., *Le conte fantastique en France de Nodier à Maupassant*, José Corti, 1951

Cazotte, J., *Le Diable amoureux*, Flammarion, Paris, 1979

Claudon, Francis, *Les sources littéraires du fantastique*, article présenté au Colloque de l'Opéra Comique, Acte III, *Le Fantastique dans l'Opéra Romantique Français*, 23-24 janvier 2009

Dupouy, Auguste, *France et Allemagne. Littératures comparées*, Paris, Librairie Paul Delaplane, 1913

J. Pierrot, *Merveilleux et fantastique. Une histoire de l'imaginaire dans la prose française du Romantisme à la Décadence (1830-1900)*, Service de Reproduction de Thèses, Université de Lille III, 1975

J.B. Baronian, *Panorama de la littérature fantastique de langue française*, La Renaissance du livre, 2000

Marigny, Jean, *Problématique d'un genre. Réflexions autour de la notion de fantastique*, in *Les Cahiers du GERF* (Groupe d'études et de recherches sur le fantastique), no. 1, 1987, Université des Langues et Lettres de Grenoble, Grenoble, 1987

Milner, M., Préface au *Diable amoureux*, Flammarion, Paris, 1979, p. 9

Nodier, Ch., *Du fantastique en littérature*, Revue de Paris, décembre 1830, repris dans *Œuvres complètes*, t. V, *Rêveries*, Editions Slatkine Reprints, Genève, 1998

Rabatel, A., *Une histoire de point de vue*, Université de Metz, Paris, 1997

**LOS CINCO ESCRITORES LATINOAMERICANOS
GALARDONADOS CON EL NOBEL, EN SUS DISCURSOS DE
RECEPCIÓN DEL PREMIO**

Cătălina CONSTANTINESCU
eucat_ct@yahoo.com
Universidad de Pitesti

Resumen

Los discursos de recepción del Premio Nobel, momento decisivo en la vida de un escritor, ofrecen en la mayoría de los casos, la oportunidad de una evaluación de la obra, acaso una confesión, entre ensayo y autobiografía o plantean problemas mundiales o regionales de máximo interés delante de la Academia Sueca de las Letras, para ser escuchadas por el mundo entero, que expresan no solamente los ejes de su personalidad sino también un género literario sui generis.

Intentamos, a continuación, un enfoque de los discursos de aceptación de los cinco Nobel de la literatura hispanoamericana, para poner de relieve los rasgos característicos de la visión de unas destacadas personalidades del mundo literario contemporáneo.

Palabras clave: gracias, compromiso, soledad, búsqueda, presente.

Parece que, desde 1901 los escritores se han ilusionado (no todos, no Sartre), como coronación de su talento y lucha con la ficción literaria, en el gran momento ofrecido como símbolo de un gran arrepentimiento: el otorgamiento del Nobel.

Para los escritores del “continente volcánico” las esperanzas han recibido su merecido destino feliz para: Gabriela Mistral (poetisa chilena, 1945), Miguel Ángel Asturias (novelista y poeta guatemalteco, 1967), Pablo Neruda (poeta chileno, 1971), Gabriel García Márquez (novelista colombiano, 1982), Octavio Paz (poeta y ensayista mexicano, 1990).

Hubieran podido ser otros veinte más, por lo menos. Pero estos son los elegidos y lo que nos interesa aquí es cómo recibieron este premio, ya que los discursos de recepción no son meros “remerciements”, sino unas síntesis de las personalidades humanas que lo reciben y del universo de donde se extraen las raíces de su talento.

El discurso de Gabriela Mistral (seudónimo de Lucila Godoy) es de los más breves posibles y es, ante todo, un elogio a la nación de “la aceptación del presente y la anticipación del futuro que se llama Suecia”. Digna y bastante formal, la poetisa y profesora no olvida, sin embargo, expresar una obsesión de los que siempre se han sentido frustrados y han

construido sus obras sobre esta histórica frustración suya: el continente de la América Latina no es conocido o es conocido mal.

Ella ve en Suecia un ejemplo magistral y agradece haciendo memoria de sus “pioneros espirituales por quienes fue ayudada más de una vez”. Su “leal amor” hacia todos los miembros del pueblo sueco, que se repite en varias formas en el discurso, deja poco espacio para hablar de sí misma. El yo, las emociones personales, los elementos de autobiografía faltan completamente. Es atípico su discurso, sobre todo en el concierto de los demás, como se verá a continuación. No hay fábula, no hay parábolas, no hay un tema predilecto, ni siquiera el deseo de hablar, aprovechando aquel momento único, de los asuntos que puedan poner de relieve su poderosa personalidad poética o el intento de desarrollar lo que significa ser “hija de la democracia chilena” o “hija de un pueblo nuevo”, como ella misma se define. Prefiere una frase que deja atrás lo que podía decir, asumiendo sólo un papel de mensajero de los demás: “Por una venturanza que me sobrepasa, soy en este momento la voz directa de los poetas de mi raza y la indirecta de las muy nobles lenguas española y portuguesa”.

La “hija” de todos y de nadie más que de su poesía se mantiene envuelta, junto con su destino, en el mundo solitario de los Andes.

Veintiséis años más tarde, otro poeta chileno, Ricardo Reyes Basoalto, conocido como Pablo Neruda, recibe el Nobel después de una vida dedicada al “canto”, a la política y a la solidaridad amistosa.

A diferencia de su coterránea, desde el comienzo, Neruda afirma que su discurso “será una larga travesía, un viaje por mis regiones lejanas y antípodas [...] Hablo del extremo sur de mi país”.

En la primera parte del discurso, Neruda relata con pormenores descriptivos y acontecimientos que se transforman en símbolos de la vida, del exilio y de la raza, el viaje del fugitivo al atravesar los Andes, para buscar la frontera con Argentina, cuando lo dejaron solo con su destino. Avanzar en larga cabalgata por estas regiones inaccesibles, por aquella “soledad sin márgenes, en aquel silencio verde y blanco” es una aventura que destaca primeramente el papel protagonizado por la naturaleza de una “salvaje desolación”. Encontraron en su camino, abierto con los machetes, algo como unas construcciones humanas, trozos de ramas acumuladas como monumentos para los caídos, viajeros desconocidos que se atrevieron a buscar, por varios motivos, amparo y se quedaron allí para siempre.

Un recorrido iniciático en varias etapas: el bosque, el río, un recinto mágico donde los vaqueros, igual como en un rito, dejaban monedas y alimentos en los agujeros de hueso de una calavera de toro

para que después, iniciaran una “extraña danza saltando sobre un solo pie alrededor de la calavera abandonada”. Era como un ritual destinado a todos “los Ulises extraviados”, como un lazo a lo largo del tiempo, que unía destinos desconocidos, en medio de una naturaleza enemiga y protectora a la vez.

Lo importante es, además de los símbolos, la primera conclusión del poeta: “Comprendí entonces, de una manera imprecisa, al lado de mis impenetrables compañeros, que existía una comunicación del desconocido al desconocido, que había una solicitud, una petición y una respuesta aún en las más lejanas y apartadas soledades del mundo”.

El último momento relatado es uno de solidaridad humana que se construye por medio de una canción. Alrededor de un fuego, encontraron a unos hombres que tocaban la guitarra y cantaban una “canción de amor y de distancia, un lamento de amor y de nostalgia dirigido hacia la primavera lejana, hacia las ciudades de donde veníamos, hacia la infinita extensión de la vida”. Hospitalarios y silenciosos, sin saber nada del nombre o de la poesía del fugitivo a quien amparaban, los montañeses no reciben las monedas ofrecidas a cambio de su hospitalidad. Se entiende que ellos los han servido y nada más. “Y en ese ‘nada más’-concluye el poeta-en ese silencioso ‘nada más’ había muchas cosas subentendidas, tal vez el reconocimiento, tal vez los mismos sueños”

En la segunda parte del discurso, como era de esperar, se halla la justificación de este relato de viaje. La argumentación que sigue se constituye en una profesión de fe, una *ars poetica* de tono grave, lleno de amargura y esperanza, de tal modo que la primera parte llega a ser una parábola de lo que significa la inspiración y el papel de un poeta comprometido en “el camino de la responsabilidad compartida”. En aquella larga jornada, encontró “la dosis necesaria a la formación de un poema” ya que nunca aprendió de los libros la receta para la composición de aquél y nunca dio consejos para que los nuevos poetas recibieran de él alguna “gota de supuesta sabiduría”.

Para Neruda, la poesía es “una acción solemne en que entran por parejas medidas la soledad y la solidaridad, el sentimiento y la acción, la intimidad de uno mismo, la intimidad del hombre y la secreta revelación de la naturaleza”.

Entre lo vivido y lo escrito, entre verdad y poesía ya no hay fronteras absolutas. La expresión poética demuestra que también no hay “soledad inexpugnable” y cada camino lleva al mismo punto: “la comunicación de lo que somos”. El poeta, en palabras de Neruda, no es un “pequeño dios”, “no está signado por un destino cabalístico superior”. Él es uno más entre todos los hombres comunes, que contribuye con su

“ración de compromiso” a la construcción de cada día de una “colosal artesanía” que entrega pan, verdad, vino y sueños, así que “el mejor poeta es el hombre que nos entrega el pan de cada día: el panadero más próximo que no se cree dios”. Pero el poeta aprendió de los errores que le llevaron a una relativa verdad y de las verdades que le condujeron al error que “nosotros mismos vamos creando los fantasmas de nuestra propia mistificación”. Los poetas, en general, tienen dos opciones: sea la sumisión total a la realidad y realismo, la conciencia directa de lo que los rodea que conduce a una “limitación tan exagerada que matamos lo vivo” sea la de crear el fetiche de “lo incomprensible, de lo selecto y de lo secreto” que, por suprimir la realidad, ahoga en “una incomunicación opresiva”.

En el caso particular de los escritores latinoamericanos, ellos tienen “el compromiso de recobrar los antiguos sueños que duermen en las estatuas de piedra, en los antiguos monumentos destruidos, en los anchos silencios de pampas planetarias, de selvas espesas, de ríos que cantan como sueños”. De aquí, la necesidad de “colmar de palabras los confines de un continente mudo” y la tarea de “fabular y nombrar”. La herencia de los pueblos que “arrastran un castigo de siglos” impone una actitud poética de singulares peculiaridades, entre las cuales Neruda confiesa su opción definitiva que resulta de una honda responsabilidad:

Porque creo que mis deberes de poeta no sólo me indicaban la fraternidad con la rosa y la simetría, con el exaltado amor y con la nostalgia infinita, sino también con las ásperas tareas humanas que incorporé en mi poesía.

El final del discurso alude a una frase de Rimbaud (“A l’aurore, armés d’une ardente patience, nous entrerons aux splendides Villes”) y expresa en un tono marcado por entusiasmo y sinceridad su relación con estas palabras rimbaldianas que vienen a su memoria después de cien años:

Yo creo en esta profecía de Rimbaud, el vidente. Yo vengo de una obscura provincia, de un país separado de todos los otros por una tajante geografía. Fui el más abandonado de los poetas y mi poesía fue regional, dolorosa y lluviosa. Pero tuve siempre confianza en el hombre. No perdí jamás la esperanza. Por eso, tal vez, he llegado aquí con mi poesía y también con mi bandera.

Entre los dos chilenos, cronológicamente, recibió el Nobel el novelista y poeta guatemalteco Miguel Ángel Asturias cuyas novelas “El

señor presidente” y “Hombres de maíz” abrieron nuevo camino en la literatura hispanoamericana.

Su discurso de recepción tiene como tema “La novela latinoamericana. Testimonio de una época”. Asturias empieza su conferencia analizando los antecedentes de dicha literatura, remontando los orígenes en sus tres grandes momentos: maya, azteca e incaica. Las historias pintadas eran interpretadas en forma oral, recreándose, hasta que los españoles trajeron el alfabeto y se fijaron sea en las lenguas nativas sea directamente en castellano.

Los documentos muestran que, entre los hispanoamericanos, la historia era más próxima a la novela. Como dice Asturias, “son narraciones en las que la realidad queda abolida al tornarse fantasía, leyenda, revestimiento de belleza, y en las que la fantasía a fuerza de detallar todo lo real que hay en ella termina recreando una realidad que podríamos llamar surrealista”.

Asturias establece algunas características esenciales de los textos indígenas: anulación de la realidad por la fantasía, la recreación de una superrealidad, una constante anulación del tiempo y el espacio, el uso y abuso de la palabra, un estilo “paralelístico” por el cual diferentes vocablos repetidos señalaban el mismo objeto. De otro lado, el origen de un género literario similar a la novela entre los primitivos pueblos de América Latina se emparenta con la epopeya, las leyendas históricas de los rapsodas que recorrían las ciudades recitando los textos. Aquellos relatos novelados, “esta literatura de realidad y fantasía de realidad se quiebra en el instante del avasallamiento”. Bernardo Díaz de Castillo escribe algo que se ha considerado como la primera gran novela americana: “Historia de la conquista de Nueva España”. Un soldado cronista que escribe una novela que pretende ser verdadera historia.

Pero la literatura latinoamericana buscará otros caminos intentando ser testimonio de cada época y “un instrumento de lucha”, según la opinión de Asturias. Antes de recordar grandes nombres de esta literatura, Asturias concluye:

Toda la gran literatura es de testimonio y reivindicación, pero lejos de ser un documento frío, son páginas apasionantes del que sabe que tiene en las manos el instrumento para deleitar y convencer.

Asturias viene delante de la Academia Sueca de las Letras con los grandes nombres de esta literatura, cada uno con sus aportaciones que han logrado construir un universo único y tan fascinante en su dramatismo, como, por ejemplo, el Inca Garcilaso, el desterrado criollo

que ofrece en su “prosa magnífica, ya no sólo lo americano, ni sólo lo español, sino la mezcla, en la fusión de las sangres y en la misma demanda de vida y de justicia”.

Otros autores también dieron nacimiento a una literatura de desterrados como testimonio de su época. Entre ellos, el guatemalteco Rafael Landívar, llamado “El Virgilio de la modernidad” en cuyas “descripciones de costumbres, de industria de juegos hay una graciosa vivacidad y a lo largo cíe todo el poema, honda simpatía y comprensión por la supervivencia de las culturas indígenas’. Para Andrés Bello, citado por Asturias, tanto el Inca Gracilazo como Landívar “inician sin balbuceos la gran jornada americana en la literatura universal”. Europa manifiesta, a partir de este momento, interés por el Nuevo Mundo, pero más bien por su naturaleza como telón de fondo.

Continuando este compendio temático de historia literaria, Asturias menciona el romanticismo, que en América Latina “no fue solamente una escuela literaria sino una bandera de patriotismo”. José Mármol, en “Amalia”, una de las más leídas novelas en América, convierte la patria en musa como lo hacen muchos otros y su obra es más un acto de fe que una obra maestra estética.

Sigue, en la selección de Asturias, Sarmiento con su dilema “Civilización y barbarie”, José Batres Montúfar, José Martí, “desterrado en su patria” con su “verbo encendido de poeta y periodista”. De los poetas del siglo XX, recuerda a Rubén Darío y al hondureño Juan Ramón Molina que ignoran, esta vez, el indigenismo “satisfechos en la imitación sin sangre de la poesía de otras literaturas”. Pasamos por esta injusticia de Asturias en no reconocer la importancia y el genio de Rubén Darío que influyó más que ser influido, continuando con el período después de la primera guerra mundial cuando, según subraya Asturias “un puñado de hombres, hombres y artistas, salen a la reconquista de lo propio , van al encuentro de lo indígena, recalán junto a lo español materno y vuelven con el mensaje que tienen que entregar al futuro”. Se abre así el camino de la prosa que, por sus rasgos, “va colocándose a la cabeza del género en el mundo entero”. Además de mencionar autores, Asturias intenta hacer una síntesis de las características de originalidad, que, en una mezcla de tradición y renovación han podido desarrollar una de las más fuertes literaturas del mundo.

Primeramente, esta literatura se ha desarrollado dentro de una tradición constante de sus pueblos, con todo lo que reclama el indigenismo. Más aún, esta novela no rompe la ligazón con las características de los textos indígenas, “frescas lacerantes y pujantes”, nutriéndose “de la angustia numismata de los grandes criollo” y de las

plumas que, desafiando a la Inquisición, abrieron en las conciencias brechas para el paso de los libertadores. En este sentido, Asturias no admite nada que no sea comprometido y hondamente arraigado en la propia historia de todo un continente. Su opinión no deja tolerancia alguna:

La novela americana, nuestra novela, para ser tal, no puede traicionar el gran espíritu que ha informando e informa toda nuestra gran literatura. Si escribes novela sólo para distraer ¡quémala! Cabría decir evangélicamente, pues si no lo que quemas tú, se borrará del pueblo que es donde un poeta o novelista debe aspirar a quedar.

Es obvio que sus palabras merecen por lo menos algunas matizaciones, pero como él continúa pensar solamente en este tipo de arte testimonial, le seguimos en sus ejemplificaciones de escritores, una larga lista de nombres y obras, cada una con su rasgo dominante que, en opinión de Asturias, les ha traído el merecido lugar en la historia literaria. Pero, algunos de los citados según las creencias de Asturias, no pasaron las fronteras con su fama literaria, quizás justamente por esa sumisión exagerada a lo nacional y regional y al compromiso social.

En la última parte de su discurso, Asturias se refiere al lenguaje de la novela latinoamericana, afirmando que “cada una de nuestra novela es [...] una hazaña verbal”. De su tono demasiado lírico y retórico, penetrado de orgullosa exaltación se pueden extraer algunas ideas que de verás pudieran constituir un universo lingüístico aparte: la dinámica verbal que se revela primero como sonido y después como concepto, el resultado benéfico de las confluencias de los idiomas, la proliferación y el poder de las imágenes, un lenguaje adherido a la música del paisaje, las influencias de las lenguas indígenas que hacen que la prosa latinoamericana se aparte del ordenamiento de la sintaxis castellana. “Palabra, concepto, sonido, transposición fascinante y rica. Nadie entendería nuestra literatura, nuestra poesía, si quita a la palabra su poder de encantamiento”-concluye Asturias.

Asturias no menciona nada sobre su obra, solamente parece identificarse con los demás escritores. Sin embargo, se nota en su discurso un gran orgullo que viene acaso de una frustración: el sentimiento de una superioridad ancestral que necesita ser siempre reiterada y siempre recordada a los europeos.

Gabriel García Márquez parece continuar, en 1982, en su discurso de aceptación, lo que Asturias intentó presentar delante de la Academia Sueca y del mundo entero: la identidad latinoamericana, sus rasgos peculiares que la diferencian de los demás continentes.

El tema de su discurso es (¿cómo pudiera ser otro?) “La soledad de América Latina” y es, en su mayor parte otro cuento más, a su manera, en el cual nunca se puede saber donde empieza/termina la realidad y donde empieza/termina la ficción.

Márquez introduce un personaje, Antonio Pigafeta, navegante florentino que acompañó a Magallanes y que, después de viajar por América Meridional, escribió una crónica rigurosa que, sin embargo, parece una aventura de la imaginación. En lo que había visto (contado) Pigafeta, Márquez vislumbra los gérmenes de la novela hispanoamericana de hoy sobre todo del realismo mágico o maravilloso: cerdos con el ombligo en el lomo, pájaros sin patas, cuyas hembras empollaban en las espaldas del macho, un engendro animal con cabeza y orejas de mula, patas de ciervo y relincho de caballo, etc.

Nada de extraordinario para Márquez, que continúa contando sobre la expedición del mítico Alvar Núñez Cabeza de la Vaca que, explorando durante ocho años, el norte de México, con 600 miembros, llegó solo con cinco, ya que los otros se comieron unos a otros.

Misterios que nunca fueron descifrados y hazañas increíbles ocurrieron en la búsqueda del oro indio: once mil mulas cargadas con cien libras de oro cada una salieron de Cuzco para rescatar a Atahualpa, sin llegar nunca a su destino; la decisión de una misión alemana que consideró que el proyecto de la construcción del ferrocarril interoceánico pudiera ser viable a condición de que los rieles se hicieran de oro, etc.

Este “delirio áureo” de los fundadores del continente latinoamericano continuó en su “demencia” y Márquez añade una galería de personajes, reales sin duda, pero muy semejantes a los de la narrativa hispanoamericana: Antonio López de Santana, dictador en México, enteró con “funerales magníficos” su pierna derecha, perdida en la Guerra de los Pasteles; el general Maximiliano Hernández Martínez, “déspota teósofo” en El Salvador exterminó en una matanza a 30 mil campesinos e inventó un péndulo para averiguar si los alimentos estaban envenenados, etc.

Europa, subraya Márquez, empezó a recibir “noticias fantasmales” de la América Latina, cuya “terquedad sin fin se confunde con la leyenda”. “No hemos tenido un instante de sosiego” es la frase con que Márquez empieza a hacer casi una estadística de todos los muertos, de los exiliados, de todas las atrocidades que ocurrieron en los países de esta parte del mundo. La realidad nuda de las cifras es tan trágica y no deja más lugar a ningún comentario. Márquez, encargándose con el destino de todo un continente, cree que la motivación de la Academia Sueca de la Letras, en otorgarle el gran premio, tiene mucho más de

extraliterario, ya que los límites entre la realidad y la ficción literaria en el caso latinoamericano son apenas perceptibles y el gran problema de los escritores reside en encontrar suficientes y adecuados recursos para poner de relieve esta única realidad que mantiene América Latina en absoluta soledad.

En estas circunstancias ¿cómo puede la “Europa venerable” llegar a un verdadero conocimiento de este continente? Según Márquez la premisa sería renunciar a los esquemas de interpretación propias a las culturas europeas, porque “medir con la misma vara”, en este asunto, da resultados opuestos: “solo contribuye a hacernos cada vez más desconocidos, cada vez menos libres, cada vez más solitarios”.

Una solución sería que Europa contemplara Latinoamericana en su propio pasado, pensando en los siglos que necesitó para llegar a la emancipación de hoy. De otro lado, es necesaria la revisión a fondo de la manera de ver de los europeos y una solidaridad no con los sueños latinoamericanos sino en “actos de respaldo legítimo a los pueblos que asuman la ilusión de tener una vida propia en el reparto del mundo”.

En la voz de Márquez, dentro de un registro de patética dignidad, se nota un crescendo y no faltan las acusaciones. A pesar de los medios de transporte moderno que han reducido las distancias espaciales se mantiene la distancia cultural. A los latinoamericanos se les admite la originalidad en la literatura pero se les niega la posibilidad de emplear métodos distintos en el cambio social. El discurso tiene su momento de climax, una acusación más directa que las demás anteriores:

no: la violencia y el dolor desmesurados de nuestra historia son el resultados de injusticias seculares y amarguras sin cuento, y no una confabulación urdida a 3 mil leguas de nuestra casa. Pero muchos dirigentes y pensadores europeos lo han creído, con el infantilismo de los abuelos que olvidaron las locuras fructíferas de su juventud, como sino fuera posible otro destino que vivir a merced de los grandes dueños del mundo. Este es, amigos, el tamaño de nuestra soledad.

Márquez sugiere, a continuación, una paradoja que resulta de la respuesta de los pueblos oprimidos y abandonados: el crecimiento vertiginoso de la natalidad. Triste orgullo, el del escritor colombiano, el de mencionar esta antítesis entre el poder de la destrucción acumulada por los países más prósperos y la “cantidad de vivos muertos” que nacen el los con menos recursos.

Citando las palabras de su maestro Faulkner (“Me niego a admitir el fin del nombre”), Márquez afirma su credo en la construcción de una utopía contraria,

una nueva y arrasadora utopía de la vida, donde nadie pueda decidir por otros hasta la forma de morir, donde de verás sea cierto el amor y sea posible la felicidad y donde las estirpes condenadas a cien años de soledad tengan por fin y para siempre una segunda oportunidad sobre la tierra.

El final del discurso es, en líneas generales un sorprendente elogio a la poesía, que, según confiesa siempre acompañó su vida de “lector y de cotidiano celebrante de este delirio sin apelación que es el oficio de escribir”.

El tema del discurso de Octavio Paz es “La búsqueda del presente” y su lectura ofrece el estilo y los problemas planteados también en otras obras suyas.

Empieza con una interpretación poética y semántica de la palabra “gracias” y continua con otra sobre las lenguas, para llegar a las literaturas hispanoamericanas que se diferencian, en su opinión de las europeas por ser escritas en “lenguas transplantadas” que cobraron su personalidad y “a veces han sido la negación de las literaturas europeas y otras, con más frecuencia su réplica”. Pero la ligazón, una vez establecida, nunca se puede romper de manera que Octavio Paz afirma que “mis clásicos son de mi lengua y me siento descendiente de Lope y Quevedo como cualquier escritor español. Pero no soy español”. De aquí, surge una pregunta inquietante: “Somos y no somos europeos. ¿Qué somos entonces?”. No hay una respuesta directa a esta pregunta casi retórica sino una, más compleja, ofrecida por las obras.

Las obras son, en palabras de Octavio Paz, lo que ha quedado también de la “pugna más ideológica que literaria entre las tendencias cosmopolitistas y las nativistas, el europeísmo y el americanismo”. A continuación, se refiere a la diferencia básica entre la literatura latinoamericana y la angloamericana, diferencia que “reside en la diversidad de sus orígenes”.

Semejantes por se las dos, al empezar, “proyección europea” se separaron por el modo en el cual han incorporado de manera distinta la historia y cultura de las dos entidades, “de una isla y de una península”, las ambas excéntricas”. El proceso es recíproco, ya que “en América la excentricidad hispánica se reproduce y se multiplica en países con antiguas y brillantes civilizaciones, como México y Perú”. Los españoles encontraron en México no sólo una geografía sino también una cultura que se constituye de la prolongación del espíritu precolombiano sobre las ruinas de los templos. Este espíritu habla al escritor mexicano en el lenguaje cifrado de los mitos, leyendas, costumbres, etc., y, escucharlos, entenderlos y transformarlos en presente, significa ser escritor mexicano.

La historia espiritual latinoamericana lleva, en la opinión del autor, del “Laberinto de la soledad” el signo de la “conciencia de la separación” que puede ser una “herida” o “un reto”.

Pero este sentimiento es al mismo tiempo universal, porque desde su nacimiento, el hombre, desprendido del todo, caído en el “suelo extraño”, empieza la obra de romper esta separación y unirse al mundo y a sus semejantes en varias tentativas de “reconstruir la situación original”. El sentimiento se manifiesta en términos históricos y se convierte “en conciencia de nuestra historia”.

Para contestar a las preguntas “¿cuándo y cómo aparece este sentimiento y cómo se transforma en conciencia?”, Octavio Paz, renunciando a la teoría, recurre a un testimonio personal. Personalizando y subjetivando, presenta de modo poético recuerdos de su infancia, cuando la relación con el tiempo y el espacio se constituían como un presente continuo, un aquí y ahora que le parecían eternos: “El tiempo era elástico y el tiempo giratorio”. Pero este encanto se rompió poco a poco, empezando con un momento en que el niño tomó conciencia de la existencia de otro tiempo, cuando vio en una revista los soldados que regresaban de la guerra, una guerra que había pasado en otro tiempo:

Me sentí, literalmente, desalojado del presente. Desde entonces, el tiempo comenzó a fracturarse más y más. Y el espacio, los espacios.

Las experiencias, semejantes en su repetición le condujeron a la expulsión del presente.

Generalizando su experiencia personal, Octavio Paz enuncia una premisa: “La búsqueda del presente no es la búsqueda de la realidad real”. Para él, la expulsión del presente se relacionó con escribir poemas. Y escribir poemas significaba la búsqueda de la modernidad como posibilidad de encontrar “la puerta de entrada en el presente”.

Un largo recorrido por el tema de la modernidad y posmodernidad, en su visión, tiene varias conclusiones que giran en torno a una idea grave que metafóricamente llama “crepúsculo del futuro” y que es la crisis globalizada de las “ideas y creencias básicas que han movido los hombres desde más de dos siglos”.

En resumen, esta crisis se nota en: la transformación de la creencia y la técnica en agentes de destrucción; en la suerte del sujeto histórico a lo largo del siglo XX, que ha conocido las más grandes atrocidades, desde los despotismos más inimaginables a la bomba

atómica; en el precio del progreso como “el rescate de sangre que había que pagar al dios de la historia” y, por último, en el fin de las hipótesis filosóficas e históricas que pretendían conocer las leyes del desarrollo histórico:

El determinismo histórico - dice Octavio Paz - ha sido una costosa y sangrienta fantasía. La historia es imprevisible porque su agente, el hombre, es la indeterminación en persona.

El final del discurso se construye, en su crítica expresión, sobre una aparente paradoja:

Desde hace mucho creo, y lo creo firmemente, que el ocaso del futuro anuncia el advenimiento del hoy.

Este hoy de Octavio Paz tiene que mirar los desechos morales y materiales producidos por una sociedad que contamina todo y considerar el presente como “sitio de encuentro de los tres tiempos” sin confundirlo con el “fácil hedonismo”, porque “el árbol del placer no crece en el pasado o en el futuro sino en el ahora mismo”, es decir un presente total que incluyera también la muerte como parte de la vida. La construcción de la filosofía del presente, de la presencia, es la invitación que Octavio Paz hace al mundo entero, por medio de la Academia Sueca de las Letras.

Un galardonado Nobel es, más que un elegido de Estocolomo, un elegido de la Fortuna, pero no de la fortuna del azar sino de aquella que raras veces en esta “tierra de infortunios” (Márquez) da un signo favorable a los que verdaderamente lo merecen.

Quizás, una reparación moral para todos los soñadores cuyos sacrificios y talentos hacen que la vida nos parezca a nosotros, los otros mortales que no salimos de lo banal diario, un eden alcanzable. Como se ha visto, delante de la Academia Sueca de las Letras, estos conquistadores de la palabra esconden en sus almas el orgullo y la alegría personales y aprovechan la oportunidad para hablar al mundo sobre los problemas más graves de los cuales no sólo se han nutrido sus obras, sino de los cuales se nutren también nuestros sueños, esperanzas y, sobre todo, inquietudes.

Referencias:

- [http:// www.ciudadseva.com/textos/otros/ggmnobel.htm](http://www.ciudadseva.com/textos/otros/ggmnobel.htm)
- http://nobelprize.org/nobel_prizes/literatura/laureates
- <http://www.mundolatino.org/cultura>

REALIDAD HISTÓRICA Y MITO POLÍTICO EN *EL OTOÑO DEL PATRIARCA*

Diana-Adriana LEFTER
diana_lifter@hotmail.com
Universidad de Pitesti

Resumen

El presente trabajo se propone un enfoque mítico-político y simbólico de una de las más famosas novelas de Gabriel García Márquez y analiza especialmente la figura del héroe central, el patriarca. Así como afirmaba el mismo Gabriel García Márquez, el dictador es la única figura mítica típicamente latinoamericana. Teniendo como base esta afirmación del autor, estamos intentando demostrar que el general es una figura mítico-política, desde la perspectiva de Raoul Girardet. Sea cual sea el modelo en que se pueda integrar, en las distintas etapas de su vida, el personaje que propone García Márquez representa la imagen del líder-seducor, el que manifiesta su poder sobre las masas a través de la seducción, recurriendo a los más íntimos resortes de la sensibilidad popular: la fascinación para el poder, las creencias mágicas y la fe religiosa.

Palabras clave : mito político, seducción, poder

En una entrevista en la que hablaba de su novela *El otoño del Patriarca*, Gabriel García Márquez afirmaba que el tema de esta obra suya es el poder y el personaje central, el dictador, “el único personaje mitológico que ha producido América Latina”.¹

Por esto nos proponemos un enfoque mitológico-político de la novela mencionada, en el cual vemos no sólo un ejercicio narrativo, sino también un importante documento político-histórico. Es obvio que semejante enfoque queda válido por la constante e infatigable preocupación de Gabriel García Márquez por la vida socio-política de América Latina.

Esta preocupación del autor se manifiesta todavía desde la primera juventud de Márquez. Como joven periodista, Márquez va a Europa, dónde visita, pero también analiza con un ojo crítico, tanto las grandes capitales del mundo capitalista- Roma, Paris- como los países comunistas. La experiencia en la observación y el comentario de la vida política se materializan, después del éxito de la revolución cubana, a través de la apertura de una oficina de la agencia de noticias *Prensa Latina*.

¹ Apuleyo Mendez, Plinio, *El olor de la guayaba. Conversaciones con Gabriel García Márquez*, Grupo Editorial Norma, 1998.

Escribe la novela barroca *El otoño del Patriarca* al regresar a América Latina, es decir a México. Por supuesto, la experiencia barcelonesa, anterior al establecimiento en México, había marcado fuertemente la personalidad de Márquez: había sido simpatizante activo del levantamiento latinoamericano, fundador de la asociación *Habeas* para los derechos del hombre y de los prisioneros políticos de América Latina.

El tema que Márquez propone en *El otoño del Patriarca* es uno típico latinoamericano - la dictadura y el mito del delirio del poder; el personaje es el Dictador, con su apariencia colosal, mítica, pero también irrisoria; un dictador quien, a pesar de su poder, está solo.

Los grandes mitos políticos de la sociedad contemporánea. El mito del Salvador.

El mito político tiene tres principales características: él explica, moviliza y es doble.

El mito político, igual que el mito etnológico, o el mito de la visión de los teólogos de la Edad Media, es al mismo tiempo una fábula, una historia inverosímil, pero también una historia fundadora, con valor explicativo y que ofrece llaves para la decodificación del presente. Además, como en el caso del mito etnológico, en el mito político el papel explicativo está duplicado por otro que moviliza:

Les mythes politiques de nos sociétés contemporaines ne se différencient guère sur ce point des grands mythes sacrés des sociétés traditionnelles. La même et essentielle fluidité les caractérise en même temps que l'indécision de leurs contours respectifs. Ils se chevauchent, s'interpénètrent, se perdent parfois l'un dans l'autre. Un réseau à la fois subtil et puissant de liens de complémentarité ne cesse de maintenir entre eux passages, transitions et interférences. La nostalgie des âges d'or révolus débouche généralement sur l'attente et la prédication prophétique de leur résurrection.¹

Al igual que el mito etnológico, el mito político tiene un carácter polimorfo. Esto quiere decir que cierta serie de imágenes puede ser encontrada en mitos aparentemente muy distintos o que cierto tema mítico puede adquirir, en mitos distintos, o en momentos distintos del desarrollo del mismo mito, valores totalmente opuestos. Esto hace que un tema mítico, un símbolo o hasta un mito en su plenitud no tenga

¹ Girardet, Raoul, *Mythes et mythologies politiques*, Editions du Seuil, Paris, 1986, p. 15.

solamente una connotación positiva o, al contrario, negativa, sino que, dependiente del contexto y del ángulo de descodificación las incluya a ambas.

Si tomamos el ejemplo del mito de Napoleón, observaremos que el personaje mítico puede tener una valoración positiva o negativa, en función de la luz en que se lee y se interpreta: el personaje mítico-histórico es al mismo tiempo Napoleón el Grande, pero también el Ogro de Córcega, en función de ¿quién?, ¿cuándo? y ¿dónde? analiza el mito. Estas modalidades opuestas de lectura del mismo mito o héroe mítico definen el carácter doble del mito (político) y del héroe mítico-político.

El siglo XX ha consagrado, a través de la literatura, cuatro grandes “conjuntos mitológicos”¹: la Conspiración, la Edad de Oro, el Salvador y la Unidad. Aunque todos estos mitos se encuentren actualizados, en mayor o menor medida en El otoño del Patriarca, nos limitaremos en lo que sigue a analizar el mito del Salvador en la novela ya mencionada.

El mito del Salvador que encarna el líder del estado o del grupo conoce, según Raoul Girardet, varios arquetipos y modelos: “Héros de normalité, héros de l’exception.”²

Mito de una extensión considerable, el mito del salvador combina varios sistemas de imágenes o de representaciones, a menudo contradictorios. Raoul Girardet habla de cuatro modelos o arquetipos de Salvadores:

El primer arquetipo es Cincinnatus, quien representa la imagen legendaria del viejo que se hizo conocido en el pasado, sea en tiempo de paz, sea en tiempo de guerra. Este tipo de héroe se entrega a la patria porque es investido, temporalmente con un poder supremo, de esencia monárquica, y su deber es traer la paz, proteger y restaurar:

*Les vertus qu’on lui attribue et dont on attend le salut de la cité menacée correspondent très exactement au terme global utilisé par les Latins pour désigner une certaine forme d’exercice de l’autorité politique et qui est celui de gravitas: la fermeté dans l’épreuve, l’expérience, la prudence, le sang-froid, la mesure, la modération.*³

El segundo modelo es Alejandro, a quien le corresponde celeritas, que define «la hardiesse conquérante des jeunes capitaines avides de se

¹ Idem, p. 13.

² Idem, p. 70.

³ Idem, p. 74.

précipiter dans la gloire.»¹ Este héroe no se entrega al país o a la nación, sino que conquista las masas, a veces hasta con el arma en la mano. Es él, muchas veces, el héroe aventurero, pero también providencial, inspirado a veces incluso por Dios, el vencedor.

*Il traverse l'histoire en éclat fulgurant. Héros de la jeunesse et du mouvement, son impétuosité va jusqu'à dompter la nature: il franchit les montagnes, traverse les déserts, bondit par-dessus les fleuves.*²

El tercer arquetipo es Solón, el legislador. Este tipo de héroe es el que establece un nuevo orden, acudiendo a menudo al ejemplo y a las lecciones de los grandes precursores.

*C'est au nom de la fidélité aux messages qu'ils ont dictés, de la conformité aux principes qu'ils ont posés ou aux institutions qu'ils ont fondées que l'on entend répondre aux interpellations et aux défis du présent. Uniformisées dans un même type de représentation, la tête haute et grave, le front serein, le regard assuré, les mains posées sur les textes qui assurent la pérennité de leur gloire, leurs images encombrant tous les carrefours de notre histoire.*³

Finalmente, el último modelo es Moisés, el profeta. Es él quien anuncia el futuro, porque puede leer en la historia lo que la gente común no puede ver:

*C'est un regard inspiré qui traverse l'opacité du présent, une voix, qui vient de plus loin, qui révèle ce qui doit être vu et reconnu pour vrai.*⁴

El Patriarca, el héroe Salvador y seductor

El general, el patriarca, el presidente como personaje central de la novela *El otoño del Patriarca* no es, según hemos dicho, la actualización de un sólo modelo o arquetipo de los ya mencionados, sino los encarna a todos, en las distintas etapas de su presidencia.

La localización espacio-temporal de la historia es imprecisa, la única certeza siendo que todo pasa en una capital ficticia a orillas del Mar Caribe. El patriarca es una síntesis no sólo de todos los arquetipos del

¹ Idem, p. 74.

² Idem, p. 75.

³ Idem, p. 78.

⁴ Idem, p. 78.

Salvador o del falso Salvador, sino también de todos los dictadores latinoamericanos, un personaje caricaturesco y simbólico. Su estatura heteróclita se concretiza a través de las leyendas que se difunden, pasadas por tradición oral, pero también por la historia escrita, consignada oficialmente. En el retrato del patriarca-dictador se mezclan las figuras del dictador Rosas, de Franco, pero también la de su gran amigo Augusto Pinochet, quien era el sucesor de Salvador Allende en Chile.

La evolución del patriarca va de la etapa Alejandro, cuando el presidente conquista las masas con su presencia en medio de la gente a Cincinato, cuando el patriarca basa su poder ya hecha irrisoria, en la fama pasada; por fin a Solón y Moisés porque el general no se conforma sólo con imponer una dominación política, sino que incluso quiere instaurar una nueva religión, hasta divina, proclamando la santidad de su madre, es decir también la suya.

Cualquiera que sean los arquetipos que actualiza en las distintas etapas de su existencia, el objetivo del patriarca es el de asegurarse un poder completo sobre su pueblo, una dominación que puede establecerse por la fuerza del miedo, de la superstición - que es uno de los constitutivos principales del imaginario latinoamericano - o de la religión. Los pasos que sigue son, sin embargo, los de la seducción, porque la imagen que él ofrece como modelo no es casi nunca la verdadera, sino una construcción artificial, destinada a suscitar los dominios íntimos del pueblo. De esta manera, el presidente Salvador se convierte en igual medida en el presidente Seductor:

*La séduction n'est jamais de l'ordre de la nature, mais de celui de l'artifice – jamais de l'ordre de l'énergie, mais de celui du signe et du rituel.*¹

El presidente comienza su destino patriarcal en frente de su pueblo adoptando el arquetipo Alejandro, intentando seducir las masas ofreciéndoles la imagen del guerrero sin miedo, en contacto permanente con el pueblo y asumiendo una existencia semejante a éste. Se trata del período en que solía pasear entre la gente sin protección, acompañado solamente por el general indio descalzo:

Era difícil admitir que aquel anciano irreparable fuera el mismo hombre mesiánico que el los orígenes de su régimen aparecía en los pueblos a la hora menos pensada sin más escorta que el guardijo descalzo con un machete de zafra y un reducido séquito de

¹ Baudrillard, Jean, *De la séduction*, Seuil, Paris, 1985, p. 10.

diputados y senadores que él mismo designaba con el dedo según los impulsos de su digestión, se informaba sobre el rendimiento de las cosechas y el estado de salud de los animales y conducta de la gente [...].¹

Sin embargo, el general no es solamente el sujeto de la seducción, sino también el objeto de la seducción que el poder ejercita sobre él. La quimera del poder lo seduce gradualmente y el resultado es un general que pierde poco a poco el contacto tanto con las masas, como también con el grupo de los más cercanos. Aunque resultado de una fuerza militar y apoyado por una junta militar, el presidente elimina incluso a los que habían sostenido temporalmente su poder: los generales en quienes nunca había confiado realmente.

De esta manera, el general asume poco a poco el modelo Cincinnatus, apoyando el poder actual en la fama y en la confianza ya pasadas. Este cambio de estatuto se materializa en el aislamiento gradual, en la eliminación de los generales y en la muerte de su copia perfecta Patricio Aragonés, o de la única mujer que había amado de verdad, Leticia Nazareno. El poder del general va transformándose en un poder ilusorio presagiando incluso su desaparición física. El poder mismo de seducción disminuye:

Era difícil admitir que aquel anciano irreparable fuera el único saldo de un hombre cuyo poder había sido tan grande que alguna vez preguntó qué horas son y le habían contestado las que usted ordene mi general, y era cierto, pues no sólo alteraba los tiempos del día como mekor conviniera a sus negocios sino que cambiaba las fiestas de guardar con sus planes para recorrer el país de feria en feria con la sombra del indiano descalzo.²

La imagen que el patriarca ostenta ante su pueblo es en realidad el producto de un artificio: ni las enfermedades, ni los sufrimientos físicos o los del alma, ni las discapacidades embarazosas no son asumidos públicamente por el general; la imagen que ofrece y cuyo símbolo central es el vestuario decorado con falsos distintivos del poder es recurrente y aparece como elemento inmutable.

Uno de los artificios más eficaces a que recurre el general es el de presentarse como un mensajero de la divinidad, como un nuevo Jesús que vencerá la muerte. El arquetipo que encarna es el de Moisés, el profeta, quien somete su pueblo porque le aparece como un ser extraordinario,

¹ García Márquez, Gabriel, *op. cit.*, 90.

² Idem, p. 92.

aunque esta sumisión no es el resultado de una adhesión sincera, sino del miedo:

*[...] las mismas campanas de jubileo que habían empezado celebrando su muerte y continuaban celebrando su inmortalidad, y había una manifestación permanente en la Plaza de Armas con gritos de adhesión eterna y grandes letrados de Dios guarde al magnífico que resucitó al tercer día entre los muertos, una fiesta sin término que él no tuvo que prolongar con maniobras secretas como lo hizo en otros tiempos, pues los asuntos del estado se arreglaban solos, la patria andaba, él solo era el gobierno, y nadie entorpecía ni de palabra ni de obra los recursos de su voluntad, porque estaba tan solo en su gloria que ya no le quedaban ni enemigos [...]*¹

Esta responsabilidad del prototipo Moisés es, por supuesto, la más eficaz y al mismo tiempo la más seductora, debido a la explotación del sentimiento religioso de la población; el poder del que disfruta ya no es solamente de orden humano, sino una cualidad de una divinidad que se había asumido. Así, el juego de la seducción a través del sentimiento religioso explotado se convierte en un ritual continuo, en el cual el Salvador ofrece la ilusión del poder y de la dominación, aun más allá de la muerte, y el pueblo toma esta ilusión como a una realidad que está viviendo: “La séduction, elle, n’est pas de l’ordre du réel.”²

La proclamación de la ascendencia divina o de la divinidad de la madre continúa con la decisión del general de proclamar la santidad de su madre, Benedición Alvarado, después de la muerte de la mujer. Ya en el tiempo de su vivir, el nacimiento del presidente había sido presentado como una inmaculada concepción, ya que no se conocía quién podría ser su padre. Pero la inmaculada concepción se convierte en sacrilegio, porque la ausencia del padre no es una componente divina, sino el resultado de los muchos aventuras amorosas de la madre. El trámite de la santificación de la madre tiene un doble propósito: establecer la sagrada esencia de la mujer que había elegido a llevar una vida corriente a pesar de la posición social y del poder de su hijo, y más importante aun, el fortalecimiento de la propia divinidad, como progenie de un ser sagrado. Por lo tanto, el general se convierte de Moisés en Solón y asume el papel de legislador religioso y de misionero. Además, antes de su terrible muerte, Benedición Alvarado le había contado a su hijo la historia casi fantástica y premonitoria de su nacimiento. Un nacimiento que ya anunciaba su gran destino. Tenía, como los héroes míticos, signos

¹ Idem, p. 37.

² Baudrillard, Jean, *op. cit.*, p. 12.

característicos que le hacían diferenciarse de los demás y que anunciaban su destino real: no tenía ninguna línea en la palma, es decir no se sometía a las leyes del paso del tiempo y del destino.

[...] la entretenían con fórmulas de Consuelo, que no hay que anticiparse al destino, le decían, que al fin y al cabo el niño era bueno para todo menos para tocar instrumentos de viento, le decían y sólo uae adivina de circo cayó en la cuenta de que el recién nacido no tenía líneas en la palma de la mano y eso quería decir que había nacido para rey, y así era.¹

Los símbolos cristianos se mezclan y coexisten con imágenes de las creencias y de las supersticiones específicas del espacio latinoamericano. De un lado, el destino extraordinario e incluso la inmortalidad que las adivina una bruja de circo, de otro lado, la idea de la esencia divina del general va construyéndose con una imagen que tiene que ver con el imaginario del cristianismo: el sudario. Antes de ser santificada, Benedición Alvarado, la madre del presidente, padece de una larga e insoportable enfermedad, y cuando el general la cubre en las sábanas, el rostro y la forma del cuerpo le quedan impregnados en el lienzo, como la imagen de Jesús en el sudario:

[...] su madre de mi vida Beneción Alvarado había acabado de respirar, y entonces desenvolvió el cuerpo nauseabundo y vio en el resplandor tenue de los primeros gallos que había otro cuerpo idéntico con la mano en el corazón pintado de perfil en la sábana, y vio que el cuerpo pintado no tenía grietas de peste ni estragos de vejez sino que era machizo y terzo como pintado al óleo por ambos lados del sudario y exhalaba una fragancia natural de flores tiernas.²

El general asume por completo el modelo Solón cuando cancela, por la expulsión y el abatimiento del Papa, la ley religiosa del catolicismo. El presidente Solón seduce su pueblo por medias de la sustitución de un ídolo religioso con otro, imponiéndole su propia madre, cuya santidad proclama. Con imponer un nuevo símbolo religioso, el patriarca establece en realidad una nueva era: así como el cristianismo comienza con Jesús, cuya santidad y cuyo carácter sobrehumano sirven como base de la fe, la nueva era establecida por el patriarca empieza con un símbolo, esta vez falso, pero que se construye como una réplica del verdadero. El general hace pues de la construcción de un falso ídolo una nueva componente de su estrategia de seducción de las masas. Como

¹ García Márquez, Gabriel, *op. cit.*, p. 135-136.

² Idem, p. 137.

seductor, él “se fait leurre pour jeter le trouble, mais curieusement ce leurre prend la forme du calcul, et la parure le cède ici et à la stratégie.”¹

Después de la muerte, el cuerpo de Benedición Alvarado está expuesto públicamente, para que las masas creyeran en la santidad de la mujer muerta. Esta estrategia no es en realidad más que una estrategia que le sirve al general para instaurar una nueva orden, así como lo sostiene ante el Papa:

*[...] no más que ahora soy yo el que lo llama a usted para convertirlo, padre, las vueltas que da el mundo, porque ahora creo, dijo, y lo repitió sin pestañear, ahora creo, aunque en realidad no creía nada de este mundo ni ningún otro salvo que su madre de mi vida tenía derecho a la gloria de los altares.*²

De hecho, Márquez propone en su novela la imagen de un líder-seducor. Él manifiesta su poder por medio de la seducción que ejerce sobre las masas – a través de la utilización de la fuerza del ejemplo personal, de la fuerza militar y de la fuerza religiosa –, pero él mismo se convierte en una víctima de la seducción que ejerce el poder ilimitado sobre sí mismo. El proceso de la conquista y después de la pérdida del poder corresponde a la fuerza, es decir a la pérdida de la fuerza de seducción.

El personaje central que propone Márquez representa una actualización de uno de los cuatro mitos políticos que propone Raoul Girardet³. Es él el Salvador, pero lo que le distingue es el hecho de que él no es solamente la actualización de uno de los arquetipos que Girardet propone – Alejandro, Cincinnatus, Moisés y Solón – sino una quintaesencia de todos éstos, cumulando la fuerza del ejemplo personal, del poderío y de la religión.

El tiempo del Salvador y el tiempo del poder

Por supuesto, no se puede establecer una sucesión temporal de las diversas etapas de la vida del presidente, porque el tiempo en la novela de Gabriel García Márquez no es el convencional, sino uno en espiral, confundiendo la evolución con la involución y cancelando las reglas humanas del paso del tiempo. La existencia del salvador, además, no se desarrolla *en el interior* del tiempo mensurable de los relojes; por su

¹ Baudrillard, Jean, *op. cit.*, p. 135.

² García Márquez, Gabriel, *op. cit.*, p. 144.

³ Girardet, Raoul, *op. cit.*

actitud, él adopta el comportamiento de un héroe mítico, que no se somete a las reglas del tiempo humano. Los únicos límites temporales conocidos sobre la existencia del Salvador se definen al principio y al final de la novela: de un lado el descubrimiento repetitivo del cadáver, al inicio de la novela pero también de cada una de las seis partes, del otro lado, el fin de la era del presidente, que aparece claramente al final de la novela.

El inicio de la novela establece dos temporalidades que se definen según dos espacios: el interior del palacio presidencial, separado por muros espesos y puertas impenetrables por el resto del mundo, tiene su propia temporalidad, “el tiempo estancado”¹, un tiempo suspenso, que trasciende y cancela la temporalidad exterior. Durante este tiempo que no pasa más que por sus propias reglas, se desarrolla la existencia del general, casi sin ningún vínculo con el tiempo y espacio exterior. El exterior del palacio tiene, sin embargo, otra temporalidad, humana, un *tiempo que pasa*, mientras las cosas, la gente, la naturaleza evolucionan y mueren, aunque, por un tiempo, el estancamiento temporal del palacio había incluido la ciudad entera. Esta temporalidad está definida por “el fin de semana”², “en la madrugada de lunes, la ciudad despertó de su letargo de siglos”³ - en el comienzo de la novela y cíclica, al final, por “las campanas de gloria que anunciaron al mundo la buena nueva de que el tiempo incontable de la eternidad había por fin terminado”⁴.

Pero hay también un punto de encuentro entre las dos temporalidades, “la madrugada de lunes”⁵, que corresponde al momento en que el espacio cerrado del palacio se abre al espacio de la ciudad. Evidentemente, la salida del palacio del “siglo atemporal” no puede producirse más que en el momento de la desaparición del que hasta entonces había parecido inmortal, al igual que el poder que había establecido:

[...] la ciudad despertó de su letargo de siglos con una tibia y tierna brisa de muerto grande y de petrificada grandeza. Sólo entonces nos atrevimos a entrar sin embestir los carcomidos muros de piedra fortificada, como querían los mas resueltos, ni desquiciar con yuntas de bueyes la entrada principal, como otros proponían, pues bastó con que alguien los empujara para que cedieran en sus goznes los portones

¹ García Márquez, Gabriel, *op. cit.*, p. 5.

² Idem, p. 5.

³ Idem, p. 5.

⁴ Idem, p. 271.

⁵ Idem, p. 5.

*blindados que en los tiempos heroicos de la casa habían resistido a las bombardas de William Dampier.*¹

No se puede hablar en *El otoño del Patriarca* de una evolución o de una involución temporal del general, sino de una oscilación entre la muerte real o dirigida, actualizada por el descubrimiento del cadáver y por el regreso en ciertas épocas de la existencia del presidente. Pero el tiempo entre los encuentros del cadáver no es mensurable, por lo menos no en las medidas del tiempo humano, sino más aún en el tiempo del realismo mágico o en el de la mitología misma.

Además, la construcción de la escritura novelesca está estructurada en función de estos descubrimientos del cadáver. Cada parte de la novela empieza con una focalización sobre el cadáver del general, o sobre su doble, Patricio Aragonés, encontrado cada vez en casi las mismas posiciones:

*La primera vez que lo encontraron, en el principio de su otoño, la nación estaba todavía bastante viva como para que él se sintiera amenazado de muerte hasta en la soledad de su dormitorio, y sin embargo gobernaba como si se supiera predestinado a no morir jamás.*²

*La segunda vez que lo encontraron carcomido por los gallinazos en la misma oficina, con la misma ropa y en la misma posición, ninguno de nosotros era bastante viejo para recordar lo que ocurrió la primera vez, pero sabíamos que ninguna evidencia de su muerte era terminante, pues siempre había otra verdad detrás de la verdad.*³

Como ya hemos dicho, la temporalidad humana queda cancelada para ser remplazada por otra mítica, podríamos decir mítico-histórica. El personaje adquiere él también, a través de la abolición de esta temporalidad, dimensiones mítico-históricas, recordando, por ejemplo, de la figura mítica y atemporal de Carlos I. El final de la segunda parte, por ejemplo, nos presenta un presidente con una edad indefinida entre los 107 y los 232 años⁴.

La tercera parte es la única que rompe la repetición, no obstante sin renunciar a la imagen del cadáver descubierto en el palacio; pero esta vez el cuerpo encontrado sin vida no es él del presidente, sino de Patricio Aragonés, su doble perfecto:

¹ Idem, p. 5.

² Idem, p. 10.

³ Idem, p. 47.

⁴ Idem, p. 87.

Así lo encontraron en las vésperas de su otoño, cuando el cadáver era en realidad el de Patricio Aragonés, y así volvimos a encontrarlo muchos años mas tarde en una época de tantas incertidumbres que nadie podía rendirse a la evidencia de que fuera suyo aquel cuerpo senil carcomido de gallinazos y plagado de parásitos de fondo de mar.¹

No sólo la temporalidad terrestre, sino también la cósmica queda realmente trastornada por la existencia telúrica del presidente, así que su muerte se confunde con todo lo que es acrónico: el fin de la creación divina:

Había sorteado tantos escollos de desórdenes telúricos, tantos eclipses aciagos, tantas bolas de candela en el cielo, que parecía imposible que alguien de nuestro tiempo confiara todavía en pronósticos de barajas referido a su destino. Sin embargo, mientras se adelantaban los trámites para componer y embalsamar el cuerpo, hasta los menos cándidos esperábamos sin confesarlo el cumplimiento de predicciones antiguas, como que el día de su muerte el lodo de los cenegales había de regresar por sus aluentes hasta las cabeceras, que había llover sangre, que las gallinas pondrían huevos pentagonales, y que el silencio y las tinieblas se volverían a establecer en el universo porque aquél había de ser el término de la creación.²

Si las primeras cuatro partes presentan un cadáver el mismo ácrono, repetitivo e indestructible, la quinta parte pone al lector frente a un cadáver en descomposición, sometido pues al paso del tiempo, un cadáver que tiene que ser restaurado para mantener intacta la imagen consagrada del general:

Poco antes de anochecer, cuando acabamos de sacar los cascarones podridos de las vacas y pusimos un poco de arreglo en aquel desorden de fábula, aún no habíamos conseguido que el cadáver se pareciera a la imagen de su leyenda.³

Finalmente, la sexta parte introduce el traspaso de la temporalidad del realismo mágico, para llegar en la temporalidad humana: es la última aparición del cadáver, esta vez con el fin de confirmar, por la presencia de la muerte, la existencia anterior de la vida.

¹ Idem, p. 89.

² Idem, p. 129.

³ Idem, p. 169.

Ahí estaba, pues, como si hubiera sido él aunque no lo fuera, acostado en la mesa de banquetes de la sala de fiestas con el esplandoe femenino de papa muerto [...] con el fragoroso uniforme de gala y las polainas de charol y la única espuela de oro que encontramos en la casa y los diez soles tristes de general del universo que le impusieron a última hora para darle una jerarquía mayor que la de la muerte, tan inmediato y visible en su nueva identidad póstuma que por primera vez se podía creer sin duda alguna en su existencia real .¹

Hemos intentando demostrar que el general es una figura mítico-política, desde la perspectiva de Raoul Girardet, mejor dicho, hemos señalamos que el patriarca está incluido en el arquetipo del salvador. Si según Raoul Girardet hay cuatro tipologías que se integran en el modelo del salvador, nosotros consideramos que lo que le distingue al general es el hecho de que él encarna, en los distintos períodos de su existencia, los cuatro modelos. De esta manera, el patriarca se integra en el modelo Cincinnatus, la imagen legendaria del viejo que se hizo señalar en la juventud – mencionamos aquí la época en que el general guardaba el contacto directo con su pueblo a través de las visitas en las que no estaba acompañado más que por su general indio descalzo, y por la gloria que también alimenta su vejez; luego, el patriarca se integra en el modelo Alejandro, por el período de su juventud, en que aborda la posición del líder fiel a su país y a su pueblo; el general es tanto un Moisés como un Solón, es decir un profeta y un legislador; un falso profeta diríamos, consagrado al empezarcon la farsa de la santificación de su propia madre, un falso legislador sobre todo en el dominio religioso, en el momento en que decide abolir, a través de la expulsión del Papa, la ley religiosa del catolicismo.

Sea cual sea el modelo en que se pueda integrar, en las distintas etapas de su vida, el personaje que propone García Márquez representa la imagen del líder-seductor, el que manifiesta su poder sobre las masas a través de la seducción, recurriendo a los más íntimos resortes de la sensibilidad popular: la fascinación para el poder, las creencias mágicas y la fe religiosa.

Bibliografía:

- Apuleyo Mendez, P., *El olor de la guayaba. Conversaciones con Gabriel García Márquez*, Grupo Editorial Norma, 1998
Barsy, K., *La estructura dialéctica de "El otoño del Patriarca"*, Editorial de la Universidad de Puerto Rico, 1995
Baudrillard, J., *De la séduction*, Seuil, Paris, 1985

¹ Idem, p. 219.

- Campbell, J., *El héroe de las mil caras: Psicoanálisis del mito*. México, Fondo de Cultura Económica, 1959
- Dimilta, J. J., *García Márquez – El invencible ritual de la nostalgia*, Ediciones Lea, Ojos de papel Edicional, Madrid, 2004
- Feliciano, K., *El arquetipo patriarcal en « El otoño del patriarca » de Gabriel García Márquez*, UPR – Recinto Universitario de Mayagüez, 1991
- García, J., C., *El dictador en la literatura hispanoamericana*, Chile, Mosquito Comunicaciones, 2000
- García Márquez, G., *El otoño del Patriarca*, Plaza & Janes S. A Editores, Barcelona, 1975
- Girardet, R., *Mythes et mythologies politiques*, Editions du Seuil, Paris, 1986
- Hazera, L., *La desmitificación del patriarca. El punto de mira: Gabriel García Márquez*, Editorial Pliegos, Madrid 1985
- Leclaire, S., *Para una teoría del complejo de Edipo*, Ediciones Nueva Visión, Buenos Aires, 1969
- Peñuelas, M., *Mito, literatura y realidad*, Editorial Gredos, S.A., Madrid, 1965
- Scherman Filer, J., *La Parodia del poder. Carpentier y García Márquez: Desafiando el mito sobre el dictador latinoamericano*, Editorial Cuarto Propio, Madrid, 2003

LA MÉTAPHORE CORNÉLIENNE

Vasile RĂDULESCU
radul_vas_romanice@yahoo.com
Université de Pitești

Résumé

On peut dire la même chose par une comparaison explicite ou par une métaphore équivalente. Corneille n'aime pas les demi-mesures, il préfère toujours l'acte de métaphorisation. Toutes les figures se rattachent d'une façon ou d'une autre à l'argumentation, toutes peuvent y jouer un rôle.

L'un des types de raisonnement est le raisonnement analogique (par analogie). Au sens strict, l'analogie se distingue de la ressemblance. Cette dernière relie deux termes : A est comme B. L'analogie relie deux relations, comme dans la proportion mathématique, qui en est un cas particulier. On peut la définir par la formule « A est à B ce que C est à D », Dans le cas de la comparaison et surtout de la métaphore, qu'il s'agisse de la ressemblance ou de l'analogie, le mécanisme argumentatif consiste à projeter sur un des pôles, élément ou structure qui constitue le thème, ce qui est vrai de l'autre, le phore. Avec la comparaison, deux domaines sont rapprochés par un outil grammatical et logique explicite, si bien qu'ils restent distincts et qu'il n'y a pas d'assimilation.

Mots-clés : métaphore, analogie, comparaison

A la différence de la comparaison, avec *la métaphore*, que la tradition a fait reposer sur une comparaison abrégée, il y a véritablement interaction du thème et du phore. Tandis que l'analogie et la comparaison développent et explicitent, la métaphore condense et se présente non comme une suggestion, mais comme une donnée. De là sa valeur argumentative forte : si l'analogie, développée en comparaison s'adresse clairement à l'esprit comme un argument réfutable, la métaphore finit par s'imposer insidieusement comme une évidence. Les métaphores in praesentia assurent explicitement en contexte thème et phore, tandis que les métaphores in absentia ne proposent que le phore et l'analogie est plus difficile à percevoir. Dans les métaphores filées, thème et phore se développent de manière continue par un parcours de chacune des deux séries.

La métaphore argumentative tient de la dimension connotative du langage et elle est assimilable à un acte de langage indirect :

Stratégie discursive fondée par un acte de langage indirect, la métaphorisation substitue à l'acte littéral un acte figuratif, c'est –à-dire un acte connotatif, analogique, dérivé grâce à un savoir encyclopédique, culturel et épistémique institutionnalisé dans une certaine communauté langagière.¹

Dans l'énonciation métaphorique il s'agit, selon J. Searle, du sens de l'énonciation du locuteur, non pas de l'énonciation littérale. Dans l'énonciation métaphorique, l'énonciateur dit quelque chose d'autre que ce que signifient les mots et les phrases qu'il emploie. L'acte indirect de métaphorisation concilie l'énonciation et les principes conversationnels, quand l'acte direct d'assertion littérale s'avère non-avenu.

Dans la métaphore, le transfert des termes se fonde sur la ressemblance entre leurs Sé, ex. : « L'homme est un loup pour l'homme ». On reconnaît la métaphore à ceci qu'on peut insérer dans la phrase une expression comme pareil à, comme, sans en changer le sens : « l'homme est comme un loup pour l'homme ». La métaphore exprime une réalité par le nom d'une autre qui lui ressemble, et qui est en général plus concrète, plus sensible, plus immédiate : *loup* pour « ennemi féroce et sans pitié ». D'après les Anciens, elle a une double fonction: d'enrichir le vocabulaire par la catachrèse et de rendre le discours agréable, car elle plaît.

Il y a des métaphores qui reviennent constamment dans toutes les tragédies cornéliennes, qui sont communes à tous les sujets traités, et des métaphores plus étroitement liées au thème. Les métaphores constantes se réfèrent aux champs thématiques spécifiquement cornéliens: l'amour et le mariage, le pouvoir politique, la vie et la mort, la guerre, la liberté, l'esclavage et la soumission, l'intrigue et la perfidie, la dignité et la maîtrise de soi, etc.

Métaphores de l'amour

L'amour est très souvent rendu par les métaphores du feu et de la flamme. Ces mots sont récurrents dans toutes les tragédies, mais leurs déterminations sont très variées. Le feu brûle, s'allume et s'éteint:

*Le feu qui semble éteint souvent dort sous la cendre/ Qui l'ose
réveiller peut s'en laisser surprendre// [Rod; III, 4];
De ce mourant amour les ardeurs ramassées/ Jettent un feu
plus vif dans nos veines glacées// [Soph., IV, 2];*

¹ Tutescu, M., *Du Mot au texte*, Cavaliotti, Bucuresti, 1998, p. 282-283.

...de mon feu l'importune tendresse [id.V, 1];
Il n'a pas encore éteint son feu [Oth., IV, 1];
Et son feu, qui jamais ne s'éteint qu'à demi [id., V, 1]
Comment cacher un feu que je ne puis éteindre? [Pulch., III,
 1];
Quand le feu diminue il s'éteint de lui-même [id];
C'est un feu sans aucune étincelle [Agés.,IV,2];
Le feu va s'allumer si vous ne l'éteignez [Perth.,IV,3];

Le feu brûle, tout en restant *beau*:

Je la laisse avec vous, afin que votre zèle/ S'allume à ce beau
feu que vous avez pour elle// [Pulch., IV, 3];

Il est parfois contradictoire:

...contre mon feu, mon feu me sollicite [Pomp., IV, 3];
Ce beau feu vous aveugle autant comme il vous brûle [Rod.,
 III, 4]

L'intensité de la métaphore du feu est accrue par l'emploi fréquent de ce mot au pluriel:

Cette insensible humeur qu'aucun objet ne touche/ D'où
naissent tant de feux sans pouvoir l'enflammer [Théod., II, 2]
Et les raisons d'Etat plus fortes que les noeuds/ Trouvent bien
les moyens d'en éteindre les feux// [Nic., II, 4];
...mes feux trop ardents/ [La Conq.,IV,2];
...vos feux vous plaisent trop pour les vouloir éteindre/
 [Soph.,IV,3];
Prête-moi de tes feux l'éclat étincelant [id,III,6];
Votre ardeur pour son sang fait pour lui tous ses feux/ [Tite et
 Bér.,I,1];
Je sais ce qu'à mon cœur coûtera votre vue/ Qu'à vos feux ma
langueur rende longtemp justice/[Sur.,I,3];
L'aveugle sympathie est ce qui fait agir/La plupart des feux
qu'il excite // [Agés.,V,1].

A la métaphore nominale du feu corespond la métaphore verbale. Parfois, les verbes (s')*allumer* et (s')*éteindre* ne passent pas par la métaphore du feu, mais se combinent directement avec *amour*, la métaphorisatin étant ainsi plus directe:

... mon amour trahi, que j'éteins à regret [Perth., III, 3];
...cet amour s'allume et s'éteint en un jour [Soph., V, 2];

Quand l'amour n'est pas sincère, il devient, sous la plume de Corneille, un *amour mercenaire*:

N'avez vous qu'un amour mercenaire?/ [Tite et Bér.,II,1].

Feu et amour alternent avec ardeur:

*Quoi? Cette ardeur s'éteint! [Rod.,III, 4]
Dans mon ambition, dans l'ardeur de ma flamme/ [id.,III, 4]*

Ardeur s'applique non seulement à l'amour mais à une passion dominante, comme celle du pouvoir ou de l'ambition, ex.:

*...la noble ardeur d'envahir tant d'Etats/ [Att.,I,1];
Je puis nommer amour une ardeur de régner [Don
Sanche,I,2].*

La métaphore la plus fréquente dans la tragédie cornélienne reste celle de la flamme. Par cette fréquence extraordinaire, Corneille a contribué pleinement à sa lexicalisation, chez Racine, elle ne sera plus qu'une convention, elle sera complètement lexicalisée, devenant synonyme à valeur dénomminative d'amour; aujourd'hui elle n'existe plus.

Le mot flamme apparaît le plus souvent accompagné d'une détermination. Ainsi, la flamme peut être belle:

*L'illustre et digne ardeur d'une flamme si belle/ [Oth.,III,4];
...une si belle flamme... [Tite et Bér.,II,2];
...des flammes si belles... [Agés.,V,8];
Le souvenir mourant d'une flamme si belle/ [Théod.,V, 4].*

La flamme peut être également heureuse, importune ou même inceste:

*Vous allez d'un héros rendre heureuse la flamme [Don
Sanche,IV,1];
Le ciel vous destinant à des flammes incestes.../ [Oed., III, 5]
...flamme importune.../ [La Conq.,II,5];
...éteignez une flamme inutile / [id.,II,5];
...sa flamme heureuse... [Agés.,IV,3].*

Comme le(s) feu(x), la flamme s'allume et s'éteint:

*.../Eteint comme il leur plaît et rallume nos flammes/
[Andr.,IV,2];*

*Je veux que son respect l'empêche de m'aimer/ Non des
flammas qu'une autre a su mieux allumer;/Je veux bien plus.../ [Don
Sanche.,III,6];
...éteindre une si belle flamme/ [Oth.,I,2].*

La métaphore de la flamme apparaît aussi sans détermination, doublée d'une autre figure, le plus souvent de la personnification (comme passion personnifiée ou comme allégorie), s'imposant comme argument:

*Quelle destin à ma flamme oppose ma grandeur! / [Don
Sanche.,III,5];
Un si honteux désordre avec des traits de flamme.../
[Oed.,II,4];
J'immolerai ma flamme et toute ma tendresse/ [Oth.,I,3] (de
même que dans Soph.);
C'est votre intérêt seul qui fait parler ma flamme/ [id.];
Il ne voit, il n'entend, il ne croit que sa flamme/ [Tite et
Bér.,I,3];
...et sa vue en mon âme/ Fait trembler mon orgueil,
enorgueillit ma flamme// [Att.,II,1];
Je veux cacher ma flamme et je le veux en vain [Agés.,III,4];
(Et si) d'Agésilas la flamme se déclare.../[id.,IV,2].*

Il n'est peut-être pas dépourvu d'intérêt de constater que le mot *flamme* rime souvent chez Corneille avec le mot *femme* ou avec *âme*, par ex.:

*...l'éclat d'une si belle flamme/ ...n'éblouit point mon âme//
[Rod.,II,1];
Dans mon ambition, dans l'ardeur de ma flamme,/ Je vois ce
qu'est un trône et ce qu'est une femme// [id., III, 4];
C'étaient discours en l'air inventés par ma flamme/ Pour
brouiller ton esprit et celui de sa femme // [Perth.,IV,2];
..., et laissez à ma flamme/ Le bonheur à son tour d'entretenir
madame // [Nic.,III,3].*

Le champ dérivationnel du mot *flamme* vient enrichir son spectre:

*Leurs yeux sont tout flamme, et leur brûlante haleine,.../ [La
Conq., I, 4] (valeur intensive particulière).*

Il est clair que l'intersection sémique dans les métaphores du feu et de la flamme se fait par le sème „chaleur” [+ intensif], donnée par le feu ou la flamme étendus à l'amour.

Les métaphores du *feu* et de la *flamme* se lexicalisent complètement et deviennent des lieux communs dans la tragédie

classique. Le spectateur du XVII^e s. prendra, par exemple, *une flamme noire*, qui nous semble aujourd'hui une figure hardie, dans sa valeur dénomminative d'"amour coupable".

Les métaphores *nœuds*, *chaînes*, *fers* (= „mariage, union affective”)

Nœuds apparaît le plus souvent au pluriel, ce qui accroît son intensité. L'expression est récurrente et particulièrement fréquente dans les tragédies de Corneille. Comme dans les cas précédents, elle apparaît le plus souvent avec une détermination. Par ex.

Rompre les sacrés noeuds d'une amour fraternelle[Pomp, I,2];
...*les sacrilèges noeuds*/ [Théod., III, 3];
...*le saint nœud*.../ [Don Sanche, V, 5];
Et les raisons d'Etat, plus fortes que les nœuds.../ [Nic.,II,4];
...*illustres nœuds*/ [Andr.,I,1]. ...*des nœuds et si forts et si doux*/ [Tite et Bér.,II,2];

Le sème commun dans la métaphore des *nœuds* = „mariage” est, bien sûr, „attache (solide)”. Le même sème joue aussi dans la métaphorisation de *chaînes* et de *fers* (pl.) pour „asservissement amoureux”. Les *nœuds* ont la valeur d'un attachement positif, sacré, respectable, tandis que *chaînes* et *fers* impliquent aussi la connotation „souffrance”, „faiblesse”, „servitude”, „protestation impuissante”. La variété cotextuelle de ces métaphores est impressionnante. Ex.:

Brise les fers honteux de leurs injustes chaînes [Don Sanche,I,1];
Porte, porte ce cœur à de plus douces chaînes [Nic.,V,1];
...*vos bras amoureux seront ma seule chaîne*/ [Tite et Bér.,III,5];
Pour me rendre à mes fers elle n'a qu'à paraître/ [Att.,III,1].

L'amour malheureux passe par „les fers” et les „chaînes” pour aboutir à la forme extrême d'un *poison*:

Je lui cède avec joie un poison qu'il me vole / [Soph.,IV,2];
J'ignorais de l'amour quel est le doux poison/ [Tit. et Bér.,I,2];
O beauté qui te fait adorer en tout lieu,/ Cruel poison de l'âme et doux charme des yeux// [Att.,III,1];
Et l'amour pour le sens est un si doux poison/ [Oed.,I,3].

Métaphores du pouvoir et de la domination d'autrui

Les tenants du pouvoir suprême, leur soif de domination, sont tout d'abord assimilés aux animaux de proie: *tigre, lion, vautour, aigle, monstre*, en retenant, par métaphore, l'attribut dominant: la rapacité ou la cruauté. En voilà des exemples:

*...les vautours de Pharsale.../ [Pomp.,V,3];
C'est un lion tout prêt à déchaîner sur moi/ [Nic., V, 1];
...tigre altéré du sang/ Décie impitoyable./ [Pol.,IV,2];
...on me croit dans la paix un lion endormi/ [Tite et Bér.II,1];
Et ce monstre [Néron] ennemi de la vertu romaine/
[Oth.,III,5];
Galba tombe, et ce monstre [Martian] enfin s'ouvrant le
flanc./Mêle son sang détestable à leur illustre sang// [Oth.,V,6].*

Certains de ces noms deviennent des symboles:

*Attale, qu'en otage ont nourri les Romains,/ (...) / qui tremble
à voir un aigle et respecte un édile/ [Nic.,I, 1];
...l'aigle romaine .../ [id., I, 4].*

Les gens puissants et valeureux, rois ou héros, ou les dieux, sont couverts de *lauriers, de palmes* et manient *la foudre*, tandis que Dieu lance la *tonnerre*:

*Oui, Pompée avec lui porte le sort du monde, (...)/ Il apporte
en ces lieux les palmes ou la foudre// [Pomp.,I,1];
Son crime redoublé peut arracher la foudre/ [Rod., IV, 1];
J'atteste ici le Dieu qui lance le tonnerre [Théod.,II, 4];
Pensez-vous m'arracher les palmes de la main? [id,V, 4];
De voir sous les lauriers qui vous couvrent la tête, / Un si
grand conquérant être encore ma conquête// [Nic,I,1];
Si je dois en tes mains laisser gronder ce foudre/ [Perth,III,4];
...les Dieux tiennent en main leur foudre/ [Oed,I,2];
(Voyons quelle est sa flamme avant que de résoudre) / S'il
nous faudra lancer ou retenir la foudre// [Agés,III,2].*

Le désir de vengeance de certains personnages prend des proportions hyperboliques et, pour rendre cela, Corneille mobilise les ressources des instincts primaires rendus par des métaphores doublées d'hyperboles, telles que: *...le sang qui fume encore, la soif* (de sang), *dévoré* ou *ronger*, par ex.:

*...l'épée/ Fumante encore du sang des amis de Pompée//
[PompII,1];*

*...je semais partout la terreur et l'effroi [Perth,I,4];
 Elle n'a plus soif que de votre ruine [Perth,IV,3];
 Soûle-toi de son sang... [id,V,3];
 De cette même main qui vous a tout sauvé/ Dans son sang
 odieux je l'aurai bientôt lavé [Rod, II, 3];
 Le chagrin accablant qui me dévore l'âme.../ [Oed.,V,2];
 Ils prennent droit par là de ronger mes entrailles/ [La
 Conq.,Prol.];
 Le sang dont il m'épuise, et les nerfs qu'il m'arrache [id];
 Son sang qui fume encore vous montre à quel destin/ Peut
 exposer vos jours un nouveau Tigellin// [Oth.,III,1];
 De la soif de régner il n'est pas toujours maître/ [id,III,5];
 ...d'Espagne à Rome il sema son chemin/ De Romains
 immolés à son nouveau destin// [id,IV,2];
 De ses entrailles [de l'Empire] même il produit les tyrans//
 [Att.,I,2].*

La métonymie et la synecdoque se combinent avec la métaphore pour exprimer des considérations sur l'exercice du pouvoir:

*Du timon qu'il embrasse il se fait le seul guide [Oth,III,4];
 ...tenir le timon d'un Empire/ [id,V,2];
 ...tenir en bride un peuple sans raison [Pulch,V,3];
 C'est au commun des Rois à se plaire en leurs fers/ Non à
 ceux dont le nom fait trembler l'Univers// [Att.,I,1];
 ...la noble ardeur d'envahir tant d'Etats/ doit combattre de
 tête encore plus que de bras// [id.];*

Dans d'autres cas, la métaphore s'allie à la périphrase et à l'antonomase pour donner des figures de nomination qui s'imposent à l'esprit et restent mémorables. Ex.:

*Ce monarque absolu du ciel et de la terre [Dieu]
 [Theod.,III,4];
 ...la fleur des princes de la Grèce/ [La Conq.,I,3];
 Il tient auprès de lui la fleur de leurs soldats [Soph.,I,2];
 On me craint, on me hait, on me nomme en tout lieu/ La
 terreur des mortels et le fléau de Dieu// [Att.,III,2];
 ...le monarque des lis/ (Louis XIV) [Andr.,Prol.].*

La métaphore est utilisée aussi par Corneille pour présenter (et caractériser d'un seul trait) les personnages indignes, hypocrites, déloyaux, ou bien ceux qui sont vaincus (la défaite étant honteuse).

*Ces âmes que le ciel ne forma que de boue/ [Pomp., I,3];
 Mais son sang que le ciel n'a fait que de boue/ [Don Sanche,
 I,1];*

(Le ciel vous destinant à des flammes incestes)/ A su de votre esprit déraciner l'honneur // [Oed., III,5].

Le danger et la surprise sont également exprimés par métaphore. Le danger de mort que court Polyeucte est exprimé par Félix de la manière suivante: « te suivre dans l'abîme où tu te veux jeter? » [Pol., V,2]. Pauline s'adresse à Polyeucte par le vers: « Malheureux Polyeucte, es-tu seul insensile? » suivi d'une série de huit interrogations, finissant par: « Veux-tu nous voir tous embrasser tes genoux? » [id., V,3]. Quand un personnage est choqué, il s'exprime par une hyperassertion hyperbolique et métaphorique à la fois, par exemple:

...la peur d'un trop juste refus/ Rend ma langue muette et mon esprit confus// [Rod.,I,2];
...Chaque coup d'oeil me perce, et chaque instant me tue/ [La Conq.,III,3];
...Je sais ce qu'à mon coeur coûtera votre vue/ [Sur.,I,3];
... blessait ma vue.../ [id.,II,1];
... Quel nouveau coup de foudre! [Att.,III,1];
... Un pareil attentat sur ma propre parole... / [Agés.,II,3];
... Un reste d'amitié tient mon âme en balance [id.,II,5].

Une série de métaphores portent sur les relations interhumaines, le „commerce des gens”, comme on disait à l'époque, sur les contacts entre les personnages, visant surtout la vue et la parole, rendant hommage à l'être aimé ou, au contraire, attaquant les importuns qui dérangent soit par la présence, soit par la parole, soit par l'insincérité.

De ses pleurs tant vantés je découvre le fard/ [Rod.,II,3];
...Après tant de hauts faits, il m'est bien doux, seigneur, / De voir encore mes yeux régner sur votre cœur [Nic.,I, 1];
...lire au fond de mon âme [Perth.,III,3];
Ah!c'est m'assassiner d'un discours inutile [Perth.,II,4]
... Ne tenez pas longtemps la vérité captive/ [Oed.,III,5];
...Mais, finissons, de grâce, un discours qui me tue [id.,II,5];
...une feinte promesse/ [Oth.,IV,2]
...Qu'on l'emmène, soldats, il blesse ici ma vue [id.,V,5];
...Votre cœur est a moi, j'y règne, c'est assez [Tite et Bér.,V,5];
...Je ne veux plus d'époux, mais il me faut une ombre [Pulch.,V,3].

Métaphores de "la vie" et de "la mort", du "crime" et de la "vengeance"

La vie est désignée souvent métaphoriquement par la lumière ou la lumière du jour:

*Pour conserver mes jours, laissez-lui la lumière/ [Perth.,III,3];
Puis-je plaindre à ce mort la lumière ravie?/ [Oed.,IV,5];
Un enfant exposé, dont le mérite éclate, /Et de qui par pitié
j'ai dérobé les jours [j'ai sauvé la vie]/ Aux ongles des lions, aux griffes
des vautours// [Oed.,V,2];
Les trois que lui donna le conjugal amour/ Perdirent en
naissant la lumière du jour/ [Oed.,V,2].*

Les règles de la bienséance déterminent Corneille à recourir à des figures pour représenter la mort. Il le fait le plus souvent par l'intermédiaire de la métonymie du *trépas* :

*Et remettre en mes mains sa vie et son trépas/ [Perth.,IV,2];
N'appelle pas injuste un trépas légitime/ [Oed.,II,3];
Mourir pour sa patrie est un sort plein d'appas/ Pour
quiconque à des fers préfère le trépas// [id.,II,3];
C'est un malheur encor plus grand que le trépas/ [Agés,I,3].*

La même remarque pour *tuer* ou se *suicider* qui s'expriment par (s')*ouvrir*/ (se) *percer le flanc*, mais aussi par métaphore comme dans le vers:

...La Parque à ce mot lui coupa la parole/ [Rod.,V,4].

S'exposer au risque de la mort, c'est le plus souvent, sous la plume de Corneille, *courir au trépas*. L'expression apparaît d'abord dans *Le Cid* et on peut la rencontrer par la suite dans d'autres tragédies, « ...je vous sauve en courant au trépas » [Oed., III,4].

Quand un tyran menace la vie d'un héros, Corneille trouve une image saisissante pour retenir l'attention du spectateur, par exemple ce vers de *Nicomède*: « Quiconque entre au palais porte sa tête au roi » [I, 1].

Le mot *sang* est utilisé tant métonymiquement que métaphoriquement et la métaphore du *sang* acquiert plusieurs significations: *le sang qui fume*, c'est le crime, le sang répandu par un meurtrier et qui crie à la vengeance; il peut être la race, la descendance, la noblesse :

... l'épée/ Fumante encore du sang des amis de Pompée//
 [Pomp.,II,1];
 .. une main encore fumante de son sang»[Oth.,IV,3] ;
 ...De cette même main qui vous a tout sauvé,/ Dans son sang
 odieux je l'aurai bien lavé//[Rod.,II,3] ;
 ...Je sors d'un sang,Madame,à me rendre assez vaine/Pour
 attendre un époux d'une main souveraine// [Pulch.,III,2] ;
 ...le sang des Césars ne souffre point de maître/ [Att.,IV,2].

Corneille fait souvent des réflexions philosophiques (sous forme poétique) sur la vie et la mort, sur la vieillesse et sur la fuite du temps, surtout dans ses pièces de vieillesse:

Le temps est un trésor plus grand qu'on ne peut croire/
 [Rod.,II,2] ;
 Quand sous le poids de l'âge à peine je respire/ [Oth.,III,3] ;
 Nous mourons à toute heure ; et dans le plus doux sort/
 Chaque instant de la vie est un pas vers la mort// [Tite et Bér.,V,1] ;
 Pour revivre en des fils, nous n'en mourons pas moins//
 [id.,V,5] ;
 Que tout meure avec moi,Madame,que m'importe/Qui foule
 après ma mort la terre qui me porte ?/[Sur.,I,3].

Bibliographie

- Couton, G., *Corneille*, Hatier, Paris, 1958
 Du Marsais, *Despre tropi*, trad. Maria Carpov, Ed. Univvers, Bucuresti, 1981
 Fontanier, P., *Les figures du discours*, Flammarion, Paris, 1968
 Forestier, G., *Corneille, le sens d'une dramaturgie*, SEDES, Paris, 1998
 Forestier, G., *Essai de génétique théâtrale. Corneille à l'Oeuvre*, Klincksieck, Paris, 1996
 Fumaroli, M., *Héros et orateurs. Rhétorique et dramaturgie cornéliennes*, Droz, Genève, 1990
 Gardes-Tamine, J., *La Rhétorique*, A. Colin, Paris, 1983
 Harwood, Sh., *Rhetoric in the tragedies of Corneille*, Tulone, University Jugain, Alençon, 1977
 Kibedi-Varga, A., *Rhétorique et littérature. Etude des structures classiques*, Didier, Paris, 1970
 Meyer, M., *Questions de rhétorique : langage, raison et séduction*, Le livre de poche, Paris, 1993
 Nadal, O., *Le sentiment de l'amour dans l'oeuvre de P. Corneille*, Gallimard/S.E.P.C., Paris, 1948/1991
 Scherer, J., *Le théâtre de Corneille*, Libr. A. Nizet, Paris, 1984
 Stegmann, A., *L'héroïsme cornélien*, A. Colin, Paris, 1968
 Sweetser, M.-O., *La dramaturgie cornélienne*, Droz, Genève, 1977
Pierre Corneille, Actes du Colloque de Rouen du 2 au 6 oct. 1984, P.U.F.
Corneille, Revue XVII-e s., no 190/1996
Europe, no 540-541/1974 (No spécial Corneille).

Références

Les tragédies de Corneille [Document électronique] - nouv. ed. revue et augm. par
Ch.Marty-Laveaux.

P.Corneille, *Oeuvres complètes*,Ed.du Seuil,Présentation et notes de André Stegmann.

TEXTE, MÉTATEXTE ET PARATEXTE. LA POÉTIQUE DU FRAGMENTAIRE

Crina-Magdalena ZĂRNESCU
crina_zarnescu@yahoo.fr
Université de Pitesti

Résumé

Essence du vol et de la mobilité, le martinet représente dans la mythorhétorique personnelle de René Char l'archétype de la liberté, de l'« énergie disloquante » et antigravitationnelle. Le martinet trouve sa définition poétique dans la figure de la litote ; ce que c'est la litote au niveau stylistique le martinet l'est au niveau du signifiant poétique. Cet ouvrage se propose de faire l'analyse du poème « Le Martinet » de René Char par le biais de sa poétique gouvernée par les antinomies d'une existence fragmentée, par la hantise d'une unité originale-essentielle, récupérable par et dans la poésie et par ce désir indéfectible de liberté dont le symbole reste l'oiseau.

L'analyse proprement dite s'occupe du décorticage du symbole central qui engage, en dépit de son apparente « transparence », plusieurs trajets sémantiques tels : le martinet – le cœur (enfant), le martinet – le moi poétique, le martinet - le texte poétique. Certaines collocations surprenantes, les suggestions visuelles qui font se dégager de l'horizontale de la page blanche le vol linéaire ou zigzagué du martinet, la juxtaposition des séquences poétiques transcrivant à la fois la rencontre des antinomiques ou de l'insolite et du surprenant dont le résultat est le choc de la perception originelle sont autant d'éléments qui font de ce petit poème l'image inédite d'une candeur solitaire.

Mots-clés : le martinet, la litote, l'archétype de la mobilité, le paratexte, la juxtaposition

Albert Camus, le grand ami de Char, l'avait caractérisé en quelques mots au parfum mallarméen: « Char. Calme bloc ici-bas chu d'un désastre obscur » et Nicolas de Staël n'avait pas eu besoin de plus de mots pour parler de lui: « Dans l'ensemble cet homme est fait de dynamite dont les explosions seraient hâlées de douceur calme ». Pour compléter ce portrait marqué par une agressivité *tendre* rappelons ce propos de Char lui-même : « J'aime ce qui m'éblouit » qui concerne, au fait, l'hypostase propre au créateur de perpétuel émerveillement devant l'existence. L'agressivité, prise dans un sens constructif, la douceur et la candeur sont les traits qui coordonnent l'expérience poétique de Char

toujours aux prises avec une existence qu'il aime et qu'il abhorre et dont il veut fondre les contradictions qu'il ressent, d'ailleurs, en lui-même, dans un ensemble unitaire et infiniment multiple. « Le diamant », « le prisme », « la hydre » ou « la moire » traduisent métaphoriquement le multiple ou l'épars d'une existence qu'il veut concilier avec ses attentes les plus profondes concernant la recherche d'une unité parfaite où l'humain retrouve son Être essentiel. Pour lui la poésie est « la saisie de l'univers par l'intermédiaire des mots » qui doivent *décrocher* des sensations inattendues et, surtout, étranges. Comme tout poète préoccupé par les mots Char a beaucoup médité sur le langage dans ses poésies et dans les textes qui les accompagnent souvent glosant en philologue en marge des polyvalences sémantiques ou des étymologies propres à créer des associations inédites. Ayant un aigu sentiment de l'inaccompli dans une existence maculée ou les humains ont perdu la perception des choses originelles il dénonce le « tricheur bienséant » qu'est le langage utilitaire, trop usé, pour faire appel aux forces cachées qui gisent au fond des mots par/à travers une exploration sémantique qui doit aboutir à la découverte des qualités essentielles censées ressusciter une nouvelle vision sur le monde. Grâce à « l'intuition creusante »¹ le poète est sensible aux attirances et aux répulsions des mots qui les font s'associer : « Le mot appelle un essaim de sens hors du puits de notre cœur »². Annuler un monde chaotique, fracturé, bousculer les ordres établis et refaire l'unité originelle rêvée par le mot poétique constituent le but de la poétique de Char. Il aime la mobilité. Ses mots fulgurants, ayant la vocation du transitoire, n'occupent que l'espace d'un regard pour se dissoudre le moment suivant.

*Toi, qui ameutes, dit Char au poète, et qui passes entre
l'épanoui et le voltigeur, soit celui pour qui le papillon touche les fleurs
du chemin.*³

De cette manière sa poésie s'assume une triple action, de relever la disharmonie des fragments qui constituent le monde, (« La quantité des fragments me déchire »-dit-il), de réconcilier leurs dissonances et d'atteindre ainsi à l'unité suprême, le monde essentiel, ou pour rappeler les mots de Jean Roudaut, l'essence presque jamais perçue de la réalité et

¹ Mounin, Georges, *Sept poètes et le langage*, Gallimard, Paris, 1992, p.91.

² Char, René, *Poèmes et Prose choisis*, Gallimard, Paris, 1957, p.572.

³ Char, René, *Op.cit.*p.201

de l'unité de l'Univers.¹ Il s'agit là d'un « impératif poétique de la réunion » constate Jean-Pierre Richard et continue :

*Char se rêve-t-il lui-même dans sa fonction métaphysique de poète, il se voit aussitôt dans le rôle d'une sorte d'Unificateur Suprême.*²

Faisons l'inventaire des éléments qui définissent la poétique de Char : la conscience d'un monde fragmentaire, d'une dissolution qui menace l'existence des humains, les démarches de ressusciter par la poésie, elle-même fondée sur les rapports des mots (souvent dissonants et antithétiques entre eux) avec leur essence originelle, l'espace unique où les choses les plus diverses entrent en relation dans une parfaite harmonie et liberté. La « douleur du discontinu »³, du fragmentaire est gouvernée par Héraclite avec ses thèses sur *le logos* et Georges de la Tour avec l'acharnement des lumières et des ombres qui se partagent ses toiles. L'idée que dans l'orage se prépare une éclosion ou une nouvelle vie rappelle cette autre idée mentionnée ci-dessus que la poésie surgit justement au cœur de « ce rebelle et solitaire monde des contradictions ».

*En poésie, c'est seulement à partir de la communication et de la libre disposition des choses entre elles que nous nous trouvons engagés et définis, à même d'obtenir notre forme originale de nos propriétés probatoires.*⁴

Au niveau du langage poétique « l'oiseau » et « la rose », de vrais déictiques de la solitude, résumant ce besoin de liberté et d'arrachement des forces gravitationnelles s'inscrivant dans le registre des symboles antithétiques, du vol et de la floraison, à côté de « l'amande incroyable au lendemain neuf », du « vent » : « il était entre les deux un mal qui les déchirait. Le vent allait de l'une à l'autre ; le vent ou rien, les pans de la rude étoffe et l'avalanche des montagnes, ou rien. »⁵, « des fenêtres » qui n'évoquent pas chez lui une clôture mais la promesse d'un avenir *d'intensité*, à côté, enfin, des collocations étonnantes telles « le cœur attisant », « l'abeille frontalière », « les mains intendantes », « le sabre bubonique » etc. tout cela rendant compte de cette volonté d'unir, de

¹ Char, René. *Œuvres complètes*, Pléiade, 1983, Introduction de Jean Roudaut, p.XXXVII.

² Richard, Jean – Pierre, *Onze études sur la poésie moderne*, Ed. du Seuil, Paris, 1964, p.105.

³ Picon, Gaëtan, *L'usage de la lecture*, Mercure de France, Paris, 1960, p.10.

⁴ Char, René, *op.cit.*, p.220.

⁵ *Idem*, p.95.

faire rencontrer des éléments bipolaires qui font de la poésie une sorte de « tauromachie : assassinat rituel, mutuel, de certains objets ou concepts par force réunis, afin que se dégage d'eux, comme du taureau agonisant, une sorte de lumière noire. »¹

Au niveau syntaxique ce rapprochement d'éléments antithétiques rappelle la juxtaposition, rencontre fruste d'énoncés sans l'aide des connecteurs, qui se retrouve au niveau phrastique et textuel dans ce que j'ai appelé « le paratexte » sur le modèle de la parataxe, jonction de phrases simples, sémantiquement et logiquement accomplies qui se trouvent dans un rapport de coordination.

Il s'ensuit que le paratexte organise la matière poétique de manière à représenter la vision du poète sur les situations antithétiques localisées sur le même plan d'égalité, sans subordination, et dont le heurt d'une égale intensité donne naissance à cet horizon « du vivant inespéré »², à « ce grand lointain informulé »³, à cette sensation de « vivre sans inconnu devant soi »⁴. Certes, cette philosophie de la bipolarité fondamentale du monde et de l'existence, cette lutte des contraires, cette coïncidence des oppositions ne sont pas nouvelles. La poétique de Char ne fait qu'actualiser un schéma qui depuis Héraclite jusqu'à la pensée moderne s'est sublimé dans l'effort syncrétique de réintégrer le mal dans le bien, de les faire fusionner dans un ensemble unique, qu'on pourrait nommer un *hyperespace essentiel*.

Le poème *Le Martinet* que je vais analyser dans la seconde partie de cet ouvrage se sert de certains éléments rappelés ci-dessus mais interprétés dans un registre mi-grave, mi-amusant qui évoque des variations musicales sur les jeux d'enfants d'un Haendel ou d'un Bach.

L'analyse du poème *Le Martinet*

Un poème comme *Le Martinet*⁵ quelque transparent qu'il puisse paraître d'un premier abord engage, à part certains mots-fétiches de Char, tels *le martinet/l'oiseau, la fenêtre/les persiennes, le regard/les yeux*, des directions symboliques qui parviennent à dissoudre l'horizontale typographique dans une profondeur picturale où l'alchimie du regard ne tarde pas à faire fusionner les plus subtiles nuances et suggestions.

¹ Richard, Jean – Pierre, *op.cit.* p.122.

² Char, René, *Poèmes et Prose choisis*, p.55

³ Idem, p.22.

⁴ Idem, p.22.

⁵ Char, René, *Œuvres complètes, éd. cit .*, p. 276.

Le martinet revêt métaphoriquement la joie primesautière de l'enfant et renvoie par l'analogie avec le cœur, en général, et surtout, avec le cœur enfant¹ à une vision neuve, « rafraîchissante » sur tout ce qui recèle les qualités d'innocence ou de sensibilité. L'exubérance juvénile du Rimbaud de « L'aube » se fait ressentir !

1. *Martinet aux ailes trop larges, qui vire et crie sa joie
autour de la maison. Tel est le cœur.*

2. *Il descend le tonnerre. Il sème dans le ciel serein. S'il
touche au sol, il se déchire.*

3. *Sa repartie est l'hirondelle. Il déteste la familière.
Que vaut dentelle de la tour ?*

4. *Sa pause est au creux le plus sombre. Nul n'est plus à
l'étroit que lui.*

5. *L'été de la longue clarté, il filera dans les ténèbres,
par les persiennes de minuit.*

6. *Il n'est pas d'yeux pour le tenir. Il crie, c'est toute
sa présence. Un mince fusil va l'abattre. Tel est le cœur.*

La brièveté des séquences poétiques ainsi que leur juxtaposition imitent le vol rapide du martinet, tantôt rectiligne, tantôt et inopinément fracturé, folâtre. Le martinet est une *litote* et il représente au niveau du signifiant poétique ce que la litote définit au niveau stylistique, une double négation, une négation grammaticale et lexicale, une négation du contraire. Il couvre donc la conscience poétique du fragmentaire, de sa négation aussi et précipite la rencontre des ténèbres et de la lumière (v.sq 2, 5) par leur double négation dans l'unité du tout dont les toiles de Georges de la Tour, par exemple, sont la « matière probante ».

La légère tendance à calligraphier, à figurer une qualité essentielle de ce petit oiseau, à le ranimer, à le faire se détacher de l'horizontalité de la page blanche ne s'inscrit pas uniquement dans le sillage des correspondances qui ont marqué la vision du pluriel de la modernité poétique mais elle rappelle aussi le penchant que le poète manifeste pour la peinture. Dessiner coïncide avec écrire, semble-t-il dire. Le rythme de la peinture est associé au rythme des phrases poétiques lesquelles se renvoient en écho des jeux phoniques, (alternances), ou se disséminent en métaphores filées comme nous allons voir un peu plus loin. La séquence

¹ Mounin, G., *op.cit.*, p. 144.

poétique « Tel est le cœur » qui commence et finit le poème achève en symétrie le texte poétique. Bien que cette séquence explicative semble donner une direction au parcours analytique et malgré le décodage fait par Mounin, un peu trop simplificateur, à mon avis, – « le martinet c'est le cœur enfant, le cœur joyeux de manière éclatante »¹, rien ne m'empêche d'aller plus loin dans la structuration sémantique du texte pour m'arrêter à une autre possible similitude évoquée par le martinet, à savoir le texte poétique lui-même focalisé sur le moi et qui enregistre comme une radiographie tous les mouvements les plus subtiles de l'âme. On sait bien que le poème transcende son époque, son moment, étant chargé de possibles qui le rendent toujours apte à répondre aux nouvelles questions et provocations. Valéry a intégré ce jugement dans sa poétique !

Le martinet représente dans la thématique de l'impondérable et de l'impalpable de Char un archétype, grâce à sa minceur, à sa fragilité mais aussi à la fermeté de son vol transperçant et déchirant les nuages. L'oiseau et l'arbre se rencontrent dans la vision poétique de Char pour signaler le mariage des contraires de la même façon que la lumière et l'ombre dans les toiles de Georges de la Tour se retrouvent pour créer par les contrastes l'impression d'un tout harmonique. « L'oiseau et l'arbre sont conjoints en nous. L'un va et vient, l'autre maugrée et pousse.² L'idée est reprise dans l'admirable « Epitaphe » pour réaffirmer cet investissement symbolique qui correspond à la conscience des contraires qui se divisent notre être et la réalité où nous vivons :

*Enlevé par l'oiseau aux éparses douleurs,
Et laissé aux forêts pour un travail d'amour.³*

Selon Jean-Pierre Richard « l'oiseau illustre la vertu d'arrachement et de dissipation tandis que l'arbre continue à porter en lui l'image d'un destin compact et continu »⁴. Par le biais d'une temporalité métaphorique *l'oiseau* est assimilé au présent fulgurant et *l'arbre* à la durée. Dans la poésie *Le Martinet* R.Char crée un paysage concret dessiné par le vol folâtre du martinet qu'il dissout par la suite pour le recréer dans une autre tonalité, qui est celle de l'abstraction parabolique. Le vol du martinet est attaché au présent – à remarquer que tous les verbes sont au présent ou au futur proche qui affecte toujours la sphère

¹ Idem, p. 144.

² Char, René, *op.cit.*, p.252.

³ Idem, p.180.

⁴ Richard, Jean – Pierre, *op.cit.* p. 110

du présent. Les valeurs du seul futur (il filera) qui se soustrait, quand même, à une action projetée à l'avenir sont dissoutes par la direction temporelle donnée par le contexte et qui peut être ainsi paraphrasé : « une fois l'été passé, il (le martinet) file/va filer dans les ténèbres. » Cette juxtaposition évoque subrepticement le passage du temps qui se superposant au vol du martinet élude les repères temporels en faveur d'un présent continu. Par ailleurs, ce petit oiseau, alliage étonnant de finesse et de dureté, enregistre la perception poétique du monde réel et/ou imaginaire comme un système dynamique mu par les contraires. Synthèse pascalienne, l'oiseau annonce métonymiquement le statut du poète, fort et fragile, dont la présence est remplacée avant qu'on ne se rende compte par « le cri ». (v.6) Tout ce qui reste d'un poète c'est son texte/cri poétique qui comble une absence physique par une présence atemporelle. Le présent se dissout dans un futur conjectural. Le poète est au futur!

*Oiseaux qui confiez votre gracilité, votre sommeil périlleux, à
un mas de roseaux, le froid venu, comme nous vous ressemblons !¹*

Le martinet définit par cette capacité de nier la gravitation et d'annuler les frontières spatio-temporelles l'indéfectible désir du poète de s'échapper aux contraintes quelles qu'elles soient ! La forme mince qui renferme l'essence du vol, l'essor lancé, linéaire rappelant une fusée, (et je pense ici à son sens restreint employé en musique de trait rapide ascendant et descendant entre deux notes éloignées l'une de l'autre), le refus de s'attarder sur le sol qui lui serait d'ailleurs fatal, la force de franchir le mur du son comme un avion constituent autant de raisons analogiques qui renvoient au poète et à son « métier de pointe ».²

La première strophe affirme la présence exubérante du martinet dessinant sa joie autour de la maison par ses virages et son cri. Rien ne semble annoncer dans ce petit tableau printanier le glissement du texte poétique vers la parabole, glissement préparé par les associations choquantes qui confirment *la politique linguistique* de Char : « Il y a le sens originel du mot, mais aussi ses attirances, ses répulsions, et cette logique de la poésie qui n'est jamais ni absente, ni gangrenée. »³ Les groupes verbaux de la deuxième strophe créent une ambiguïté isotopique entre le poète et le martinet et convergent vers une vision légèrement traditionnelle où le texte poétique est attaché à l'espace de l'intangible,

¹ Char, René, *Poèmes et proses choisis*, ed.cit., p.277

² Char, R., *op.cit.*p .275

³ *Idem*, p.827

plus proche du ciel que de l'espace terrestre. La rythmique phonique engagée par l'alternance des sifflantes et des chuintantes y a son rôle bien défini. Les séquences verbales « Il dessèche », « il sème », « il touche », « il se déchire » se couplent [Il dessèche + il sème] = abolition+construction, [il touche + il se déchire] =destruction, et assurent une dynamique de la dissolution suivie de près par le virtuel assemblage des sèmes, « il sème », qui vont germer « dans le ciel serein ». Les deux derniers verbes joints par l'hypothèse menaçante de *si* (« s'il touche... ») induisent l'idée qu'une chute involontaire du martinet pourrait signer sa condamnation à mort. Avant de passer aux connexions sémantiques qui vont mettre en route les métaphores filées il faut rappeler une fois de plus « cette douleur du discontinu »²¹, du fragmentaire, thématique obsessionnelle de sa poésie. La poésie devient l'instrument d'abolition d'un monde chaotique, fragmentaire et fragmenté et de résurrection d'un équilibre primordial, reflet de l'harmonie. Héraclite avec ses thèses sur *le logos* qui unit les contraires, Georges de la Tour avec l'acharnement des lumières et des ombres qui se partagent ses toiles gouvernent la conscience poétique de Char dans la tentative d'officier les noces « du requin et de la mouette »¹ pour restituer ainsi un espace harmonieux et optimiste. L'idée que dans l'orage se prépare une éclosion ou une nouvelle vie rappelle cette autre idée mentionnée ci-dessus que la poésie surgit justement au cœur de « ce rebelle et solitaire monde des contradictions ».

Dans la strophe III le syntagme « dentelle de la tour » peut apparaître énigmatique à la première vue par sa juxtaposition apparemment conjecturale et, donc, insolite, mais qui s'éclaire à mesure qu'on avance dans le texte par les suites isotopiques qu'il engendre ainsi que par les métaphores filées. Il est annoncé par le verbe « (il) se déchire » du vers précédent ; les lexies « dentelle » et « se déchirer » s'appellent réciproquement par leurs constituants sémantiques. « La dentelle » configurée par des trous et des pleins ou par l'alternance de la lumière et de l'ombre est isotopiquement liée à la peinture de Georges de la Tour qu'on retrouve marquée en minuscule, sous la forme d'une paraphrase métaphorique. « Que vaut dentelle de la tour/Tour ? » Les équivalences sémantiques (pause-creux-étroit// sombre-nul-ténèbres-minuit que les suites métaphoriques engagent ne sont que des paraphrases isomorphes de « la dentelle » en alternance avec « l'été de la longue clarté » le tout donnant l'image complète de ce que peut supposer

¹ Char, R, *op.cit*, p.265

« la dentelle » : le monde antithétique et fragmenté, l'alternance des jours et des nuits, de la vie et de la mort ou bien le texte pris dans un sens mallarméen. Du point de vue graphique la fréquence de la voyelle (u) huit fois dans le strophe IV dans ses occurrences phoniques [y], [o], [Ø], [ə] s'engage dans la même trajectoire sémantique qui dénonce le trou, l'abîme, donc une concavité et, par ailleurs, l'absence ou le vide.

Chacune de ses hypothèses trouve un argument poétique dans les strophes suivantes. Le syntagme « les persiennes de minuit », indice référentiel des « fenêtres », me semble aussi intense et ambiguë que l'autre métaphore «...dentelle de la tour ». La densification sémantique est due à la permutabilité syntagmatique des séquences qui donnerait « les ténèbres de minuit » ou bien « les persiennes de ténèbres » qui sont autant de corrélations possibles configurant un espace propre où les mots en liberté s'associant indéfiniment créent des variables d'interprétation. « *C'est l'heure où les fenêtres s'échappent des maisons pour s'allumer au bout du monde où va poindre notre monde.* »¹ Espèce de promesse engageant l'avenir la fenêtre, qu'elle soit ouverte ou fermée, reste le signe d'une ouverture.

S'il nous faut dresser une liste de mots qui renfermerait les deux registres « diurne » et « nocturne » qui président le poème de Char alors les constituants métaphoriques tels « sombre », « les ténèbres », « les persiennes de minuit », « le mince fusil » « abattre » porteraient la marque poétique du « nocturne », ou de l'absence. Ici « absence » n'est pas le signifiant d'une négation mais d'un espace virtuel chargé de possibles.

Par ailleurs, « creux », « l'étroit », « filer par » « mince fusil », « cri » (v.VI) renvoient à ce que Jean-Pierre Richard appelle « la thématique de l'étroitesse » qu'il met en corrélation avec la thématique du fragmentaire et de l'éparpillement.² La dernière strophe (VI) ou phrase poétique constituée par quatre vers juxtaposés pourrait se réduire aux dimensions d'un haïku focalisé sur « le cri » qui concentre tout l'intérêt poétique du poème dans l'idée de sublimation d'une présence dans une absence et d'un cri de joie (s.I) dans un cri symbolique. Dans le vers final il perd la limitation référentielle de la première phrase (« il crie sa joie ») pour définir par l'indécision sémantique l'essence même de l'existence que ce soit d'un oiseau, du cœur, ou, tout simplement, du poète. Du point de vue du symbolisme anthropologique l'oiseau définit par son vol l'ascension, l'élan vertical ainsi que la capacité de

¹ Char,R., « Feuillettes d'Hypnos » in *Fureur et mystère*, Gallimard, 1948, p. 180

² Richard, Jean – Pierre, *op.cit.*, p.120

transcender un état matériel pour atteindre à un état spirituel. La sublimation de l'oiseau dans un cri, une vraie Epiphanie poétique qui reste invisible pour les yeux mais perceptible synesthésiquement, définit le statut même du poète – cœur. L'espace et le temps sont abolis dans/par la présence du cri, un cri atemporel mais concret, entouré de silence.¹

Tout autre repère concret disparaît de ce décor dessiné par le vol du martinet sauf « le mince fusil », l'ennemi mais aussi le couple antinomique et « amoureux » sans la présence duquel la réunion des contraires rêvée par le poète ne pourrait pas s'accomplir.

En quinze phrases brèves, dénudées d'ornements superflus, juxtaposées, un vrai concentré poétique, René Char condense ses souvenirs d'enfance passée à L'Isle-sur-la-Sorgue aux observations des ornithologues pour les accommoder à sa vision poétique. Ce petit poème est une esquisse qui charme par la simplicité des lignes, par l'épuration des phrases, par le rythme inhérent à la scansion musicale de certaines séquences, par le glissement du concret à l'abstrait ou par la préférence des associations surprenantes à la place des expressions « familières » qu'il déteste.

Au plus fort de l'orage, il y a toujours un oiseau pour nous rassurer. C'est l'oiseau inconnu. Il chante avant de s'envoler.

Bibliographie

- Char, René, *Poèmes et Prose choisis*, Gallimard, Paris, 1957
Char, René. *Œuvres complètes*, Pléiade, 1983, Introduction de Jean Roudaut
Mounin, Georges, *Sept poètes et le langage*, Gallimard, Paris, 1992
Passeron, René, *La naissance d'Icare, Éléments de poïétique générale*, Presses universitaires de Valenciennes, 1996, p.53.
Picon, Gaëtan, *L'usage de la lecture*, Mercure de France, Paris, 1960
Richard, Jean – Pierre, *Onze études sur la poésie moderne*, Ed. du Seuil, Paris, 1964

¹ Passeron, René, *La naissance d'Icare, Éléments de poïétique générale*, Presses universitaires de Valenciennes, 1996, p.53.

ÉTUDES LINGUISTIQUES

**Y A-T-IL DE LA CRÉATION SANS TRANSFORMATION ?
ÉTUDE D'UNE SOUS-CLASSE DE CONSTRUCTIONS
TRANSITIVES DIRECTES
LIÉES À L'EXPRESSION DE LA CRÉATION D'ENTITÉS EN
FRANÇAIS CONTEMPORAIN**

Florinela COMANESCU
florinela_comanescu@yahoo.fr
Université de Pitesti

Résumé

Cette étude examine le fonctionnement d'une sous-classe de constructions transitives directes qui décrivent des procès de création d'entités « spirituelles ».

La méthode de travail utilisée consiste à soumettre les constructions à un ensemble de tests réunissant les tests classiques de la transitivité, mais aussi des tests nouveaux, concernant les types de procès et l'aspect, c'est-à-dire la représentation des situations dans la langue.

Il apparaît, à la fin de l'étude, que l'opposition affecté/effectué (correspondant à transformation/création) n'est pas pertinente pour cette classe de constructions. La transformation/destruction est apparente ou simplement « jouée », et on peut parler de « création pure », puisque la création des nouvelles entités est décrite comme si elles naissaient « de rien ».

Mots-clés : aspect, création, entités spirituelles, procès, transformation

Introduction

Cette étude examine le fonctionnement d'une sous-classe de constructions transitives directes dont le sémantisme consiste dans la description de procès de création d'entités « spirituelles ».

L'aspect le plus intéressant concernant cette classe de constructions réside dans le fait qu'il n'existe pas dans le système une classe correspondante ayant le sémantisme contraire (de transformation/destruction), alors que l'opposition affecté/effectué est essentielle dans le domaine de la transitivité.¹

¹ Desclès, Jean-Pierre, *Transitivité sémantique, transitivité syntaxique*, La transitivité, Rousseau, André, (Eds)., Presses Universitaires du Septentrion, Villeneuve d'Ascq,

Cette situation particulière mérite d'être examinée de plus près, d'autant plus qu'elle peut permettre de rendre compte de phénomènes plus généraux dans le domaine.

Délimitation de la classe de construction et présentation de la démarche

Sur le plan formel, les constructions possèdent comme sujet des noms d'humains et comme objet une sous-classe de noms d'entités abstraites (tels *idée, science, doctrine, problème, secret, mystère*).

Sur le plan sémantique, elles possèdent une paraphrase commune du type : *X crée Y*. Pour la classe opposée, si une telle classe existait, la paraphrase serait du type : *X transforme/ détruit Y*, mais cette classe n'est pas représentée.

En ce qui concerne les noms objets, ce sont des noms qui désignent des « entités spirituelles ». Cette étiquette sémantique facilite l'intégration de cette classe de noms dans les typologies déjà existantes, qui ne prennent pas en considération ce type de nom.

Par exemple, la typologie établie par N. Flaux et D. Van de Velde (2000) ne retient pas cette classe de noms. De plus, vu les paramètres fonctionnels estimés pertinents pour la classification, cette classe de noms reste à l'extérieur de la typologie, parce qu'elle ne possède pas les propriétés retenues.

Si N. Flaux et D. Van de Velde ne retiennent pas ce fonctionnement, il y a cependant des auteurs qui lui prêtent un intérêt particulier. D. Godard (1997) discute les noms de ce type du point de vue de l'existence possible d'une structure argumentale, alors que M. Riegel (1997) parle effectivement d'une classe de noms à complément propositionnel, qui réunit les noms à complément infinitival ou propositionnel.

1998 ; Larjavaara, Meri, *Sur les variations de la transitivité en français contemporain*, Prédication, assertion, information, Actes du colloque d'Uppsala en linguistique française, 1998 ; Larjavaara, Meri, *Présence ou absence de l'objet : limites du possible en français contemporain*, Academia Scientiarum Fennica, Helsinki, 2000 ; Lazard, Gilbert, *De la transitivité restreinte à la transitivité généralisée*, La transitivité, Rousseau, André, (Eds). Presses Universitaires du Septentrion, Villeneuve d'Ascq, 1998 ; Lazard, Gilbert, *L'actance*, PUF, Paris, 1994.

A part la description syntaxique, M. Riegel propose également une classification sémantique des noms à complément propositionnel, qui se superpose partiellement à celle de N. Flaux et D. Van de Velde.

Les types de noms qui figurent dans la classification sémantique de M. Riegel et qui ne peuvent pas être redistribués dans les classes de Flaux et D. Van de Velde (2000), sont justement ceux qui intéressent pour la discussion proposée dans cette étude.

Dans la classification proposée par M. Riegel¹, les « noms d'entités spirituelles » sont distribués dans deux classes : noms épistémiques, qui dénotent les différentes formes de la représentation intellectuelle (*l'idée, l'hypothèse, la supposition, le constat, le souvenir, ... que/de*) et noms d'attitude axiologique (*l'opinion, la thèse, la conviction, le soupçon, la certitude, ... que/de*).

Une autre particularité de ces noms consiste dans leur façon de désigner leur référent, qui est un contenu de pensée : selon M. Riegel², ces noms ont la propriété de catégoriser directement n'importe quel contenu propositionnel, alors que d'autres noms ne sont pas aussi naturellement aptes à catégoriser des contenus, parce qu'ils véhiculent des concepts qui s'interprètent plus comme des opérations portant sur les contenus que comme des catégories ontologiques de contenus.

Tous les noms de la classe ne possèdent quand même pas les mêmes propriétés fonctionnelles (telle la possibilité d'avoir un complément propositionnel).

Leur regroupement repose principalement sur leur contenu sémantique commun et sur le fait qu'ils partagent un nombre de propriétés syntaxiques, dont aussi leur fonctionnement dans le cadre des constructions retenues pour cette étude.

La méthode de travail utilisée consiste à soumettre les constructions à un ensemble de tests réunissant les tests classiques de la transitivité, mais aussi des tests nouveaux, concernant les types de procès et l'aspect, c'est-à-dire la représentation des situations dans la langue.

L'étude porte sur un corpus de constructions contenant des verbes estimés représentatifs pour le français fondamental. Ces verbes ont été sélectionnés par Pierre Le Goffic et Nicole Combe-Mc Bride (*Les constructions fondamentales du français*, 1975, Librairies Hachette et Larousse).

¹ Riegel, Martin, *Les noms à compléments propositionnels : en quoi sont – ils plus abstraits que d'autres ?* in *Les noms abstraits* (textes réunis par N. Flaux, M. Glatigny, D. Samain), Presses Universitaires du Septentrion, Paris, 1997, p. 315-316.

² Idem, p. 321.

Sont discutés notamment les constructions les plus illustratives, mais l'observation est étendue pour l'ensemble des constructions.

Propriétés de la classe

Les constructions qui semblent les plus opposées quant à l'idée de construction/ transformation d'entités intellectuelles sont les suivantes :

*(1) L'homme construit la science/ des systèmes/ des théories.
Ce philosophe démolit ce système/ cette théorie/ cette doctrine/ cette idée.*

Du point de vue sémantique, l'aspect le plus intéressant consiste dans l'affaiblissement de l'opposition, ce qui fait que finalement, les constructions qui décrivent apparemment un procès de transformation/ destruction d'entités sont à ramener à un procès de création. Le sémantisme de ces constructions consiste plus précisément à décrire une possible phase interne d'un procès de création. Sur le plan syntaxique, elles présentent le même fonctionnement que les constructions décrivant un procès de création d'entités.

Le fait que pour les entités abstraites spirituelles la transformation n'est pas une vraie transformation peut être mis en évidence par le test de la paraphrase :

*(2) L'homme construit la science/ des systèmes/ des théories.
= L'homme fait qu'une science/ des systèmes/ des théories commence(nt) à exister.
(3) Ce philosophe démolit ce système/ cette théorie/ cette doctrine/ cette idée.
≠ Ce philosophe fait que ce système/ cette théorie/ cette doctrine/ cette idée n'existe plus.
= Ce philosophe prouve que ce système/ cette théorie/ cette doctrine/ cette idée n'est pas bon(ne).*

Les paramètres fonctionnels qui soutiennent la parenté des deux types de constructions (la transformation n'étant en fait qu'une facette de la création) sont les suivants :

Premièrement, les restrictions de sélection que le verbe exerce sur ses arguments sont très fortes, même si les raisons de leur sélection peuvent ne pas être les mêmes.

Ainsi, pour la construction liée à la création, le constituant sujet est fortement contraint, alors que dans la deuxième construction, cette

fonction syntaxique peut être accomplie également par des noms abstraits (*démonstration, arguments*), renvoyant à l'humain par un procédé de métonymie (procès/ moyen pour auteur du procès).

En échange, pour la fonction d'objet, les restrictions posées par le verbe sont moins contraignantes, dans le sens que les verbes peuvent accepter d'autres types de noms objets également. Cependant, comme les lexèmes verbaux utilisés sont empruntés aux représentations des procès concrets, ils ne sont pas susceptibles d'emploi absolu dans ces phrases.

Le constituant objet direct est obligatoire dans la phrase même s'il relève d'une sélection beaucoup plus stricte de l'objet. Des verbes comme *élaborer, concevoir*, par exemple, ne sélectionnent qu'un objet abstrait intellectuel (*élaborer un projet/ une doctrine, concevoir une argumentation*) ou induisent la lecture abstraite pour leurs objets concrets (*concevoir une maison c'est en faire le plan, s'en faire la représentation mentale*), mais l'objet ne s'en retrouve pas pour autant moins contraint quant à sa présence dans la phrase.

Cette contrainte importante sur l'objet peut également être mise en relation avec les facteurs qui rendent possible la recatégorisation pour ce type de construction. Le facteur qui conditionne la recatégorisation consiste dans la complexité supposée par l'activité spirituelle, étant donné que, si tous les humains possèdent cette capacité, ils ne la possèdent pas pour autant tous au même degré. De même, la recatégorisation fonctionne aussi bien pour la création que pour la soi-disante transformation (destruction), le même terme (qui est le plus souvent un nom de métier) pouvant servir à désigner l'humain dans les deux situations :

(4) *Michel construit une démonstration (mathématique).* =
Michel est mathématicien.

Michel démolit cette démonstration (mathématique). = *Michel est mathématicien.*

Avec des phrases de ce type, l'interprétation est du type prédication de propriétés.

Un autre élément pertinent pour appuyer l'idée que la transformation d'une entité spirituelle n'est autre chose qu'une facette ou une étape dans la création d'une nouvelle entité concerne les types de lexèmes verbaux que la langue possède pour décrire de tels procès. Une première « source » de lexèmes verbaux consiste à emprunter des verbes au domaine concret, comme dans les phrases prises comme point de départ pour cette discussion. Pour ce qui est de l'inventaire des lexèmes verbaux concernant uniquement le domaine spirituel, il présente une

nette préférence pour les verbes dont le sémantisme est lié à la création, même lorsqu'il s'agit de la transformation d'une entité : *concevoir, élaborer, penser* (création pure), *améliorer, corriger, perfectionner* (transformation menant à la création).

C'est pour cela que le degré maximal de la transformation d'une entité, qui est la destruction de celle-ci ne peut pas être réalisé dans le domaine spirituel. Purement et simplement, il paraît que dans ce domaine la destruction est impossible, comme cela a été mis en évidence par le test de la paraphrase.

Types de transformation/ destruction

Dans le domaine des entités spirituelles, la destruction ne peut pas être définitive ou elle est seulement apparente.

La destruction non-définitive est de deux types :

La première concerne la validité de l'existence d'une entité spirituelle dans le cadre d'un univers de connaissance, qui dérive de la relation extrêmement étroite existant entre une entité spirituelle et son auteur.

La deuxième dérive du fait que, dans le cas de la création de n'importe quel type d'entité, la langue permet de décrire également la phase préexistante de tout procès délibéré accompli par un humain, cette phase étant dans tous les cas, de nature spirituelle.

Le fonctionnement du verbe *oublier* est éclairant pour le premier type de destruction. Ce verbe désigne une forme de destruction partielle, qui ne s'applique que dans un univers de connaissance et qui, de plus, n'est pas irréversible. En outre, elle ne peut même pas apparaître comme le résultat d'une action délibérée, parce que le sujet du verbe *oublier* n'accepte pas la lecture agentive. Ce type de destruction apparaît donc comme étant purement fortuit, le résultat d'un incident, dont les conséquences ne sont pas définitives, puisque le procès est réversible. Il est intéressant de signaler que les deux verbes qui servent à désigner le procès inverse – *se rappeler* et *se souvenir* – ne sont pas agentifs eux non plus, ce qui sert à relativiser l'effet de la destruction dans le domaine spirituel.

De même, il est important de noter la disparité quantitative importante au niveau lexical entre les verbes qui désignent un procès de destruction d'entités intellectuelles (un seul verbe : *oublier*) et les verbes qui renvoient au procès inverse (deux verbes : *se rappeler, se souvenir*), auxquels s'ajoute toute une série de verbes désignant des stratégies d'évitement de la destruction (*apprendre, mémoriser, retenir*), plus les

verbes de connaissance (*savoir, connaître*) qui construisent des représentations de type état et cela contrairement à tout ce qui se passe dans la réalité objective.

Cette première forme de destruction relève de la relation extrêmement étroite qui existe entre une entité spirituelle et son auteur, l'existence de telles entités étant inscrite dans les univers de connaissance des humains.

Si la destruction de telles entités n'est pas décrite par la langue, la langue possède, en échange, des moyens pour décrire les procès d'empêchement de création d'entités, vu que les procès de ce type sont eux aussi dépendants des univers de connaissance.

Ainsi, si la création d'une nouvelle entité concrète peut être facilement constatée, du fait de l'existence objective de cette entité, la situation est différente dans le domaine spirituel, la reconnaissance d'une nouvelle entité ne pouvant se produire qu'à la suite du partage consenti ou non par son auteur. Et comme l'effet des entités spirituelles consiste à produire d'autres entités spirituelles dans d'autres univers, donc à transformer des humains, par la modification de leurs univers de connaissance, l'auteur d'un tel de type d'entité peut décider d'empêcher qu'un tel effet se produise :

(5) *Michel enterre cette affaire/ ce secret.
Marie garde ses réflexions/ ses souvenirs/ le secret.*

Le fait de ne pas partager une entité spirituelle apparaît ainsi comme une forme indirecte de destruction, parce qu'il empêche le procès de création d'entités spirituelles chez d'autres humains.

Pour ce qui est du deuxième type de destruction non-définitive des entités spirituelles, elle est réductible toujours à un empêchement de création, mais qui concerne cette fois-ci l'auteur même du procès de création. Ce type de représentation tient du fait que la langue permet de décrire la phase qui précède les procès agentif de toutes sortes, cette phase étant, dans tous les cas, de nature spirituelle.

Dans sa construction transitive directe, le verbe *penser*, par exemple, décrit justement ce procès spirituel, qui représente, dans ce cas précis, la phase antérieure à un procès de création d'entités (d'autres verbes comme *concevoir* ou *élaborer* ont le même rôle):

(6) *Michel pense son art/ son œuvre.*

Dans ce cas, le procès de destruction consiste à ne pas passer de la phase de projection mentale à celle de création proprement dite,

l'entité mentale créée n'étant en fait qu'une projection de la vraie entité envisagée pour la création :

(7) *Michel enterre ce projet/ cette proposition.*

A ces deux types de destruction, il s'ajoute la destruction apparente, dans le cas de laquelle la destruction est seulement envisagée sans aboutir nécessairement, ou encore elle est visée uniquement pour se produire dans l'univers de connaissance d'autrui :

(8) *Marie efface le passé/ ses souvenirs.*

Cette phrase n'implique pas chez Marie la destruction de son passé ou de ses souvenirs, mais tout simplement un effort déployé par elle dans ce but ou encore un effort visant à obtenir cet effet chez quelqu'un d'autre ou au moins à construire devant les autres une image de soi telle qu'elle serait si la destruction envisagée s'était vraiment produite (*Marie fait comme si son passé/ ses souvenirs n'existaient pas.*)

Tout comme le premier type de destruction non-définitive, la destruction apparente fait intervenir l'univers de connaissance d'autrui, cette fois-ci dans sa dimension sociale, qui concerne la création d'une image à montrer aux autres ou tout simplement la préservation d'une image antérieure plus convenable.

Conclusions

L'opposition affecté/ effectué ne semble pas opérationnelle dans le domaine spirituel, la langue manifestant une préférence visible pour les procès de type création. Quant à la destruction d'entités, soit elle ne représente qu'une facette ou une étape de la création, soit purement et simplement elle n'est pas une vraie destruction.

Dans le cas des entités spirituelles, la création atteint son degré d'élaboration et d'abstraction le plus haut, parce qu'il s'agit de créer de rien, alors que dans les cas des entités concrètes, la création est régulièrement à mettre en corrélation avec un procès de transformation d'une autre entité.

Bibliographie :

Descès, Jean-Pierre (1998), *Transitivité sémantique, transitivité syntaxique*, La transitivité, Rousseau, André, (Eds). Villeneuve d'Ascq : Presses Universitaires du Septentrion : 161-180

Flaux, Nelly, Van de Velde, Danièle (2000), *Les noms en français : esquisse de classement*, Paris : Ophrys

Godard, Danièle (1997), *Les phrases compléments de Nom sont-elles des arguments ?* in *Les noms abstraits* (textes réunis par N. Flaux, M. Glatigny, D. Samain), Paris : Presses Universitaires du Septentrion: 301 – 311

Larjavaara, Meri (1998), *Sur les variations de la transitivité en français contemporain*, Prédication, assertion, information, Actes du colloque d'Uppsala en linguistique française, 6-9 juin 1996, 307-315

Larjavaara, Meri (2000), *Présence ou absence de l'objet : limites du possible en français contemporain*, Helsinki : Academia Scientiarum Fennica

Lazard, Gilbert (1998), *De la transitivité restreinte à la transitivité généralisée*, La transitivité, Rousseau, André, (Eds). Villeneuve d'Ascq : Presses Universitaires du Septentrion : 55-84

Lazard, Gilbert (1994), *L'actance*, PUF

Le Goffic, Pierre, Combe-Mc Bride, Nicole (1975), *Les constructions fondamentales du français*, Paris : Librairies Hachette et Larousse

Riegel, Martin (1997), *Les noms à compléments propositionnels : en quoi sont-ils plus abstraits que d'autres ?* in *Les noms abstraits* (textes réunis par N. Flaux, M. Glatigny, D. Samain), Paris : Presses Universitaires du Septentrion : 313 – 321

LA POLÍTICA LINGÜÍSTICA EN ESPAÑA: COMPARACIÓN Y EVALUACIÓN DE SUS RESULTADOS¹

Sara GÓMEZ SEIBANE

Sara.Gomez@uclm.es

Universidad de Castilla-La Mancha

Resumen

Además del castellano o español, en España se hablan otras lenguas, como el gallego, asturiano, euskera o lengua vasca, aranés, aragonés, catalán o falas. En este trabajo presentaremos la situación legal de cada una de ellas, explicaremos en qué consiste la política lingüística y su aplicación en el estado español y examinaremos la eficacia de las políticas lingüísticas en España, para lo cual compararemos el conocimiento y usos de la lengua vasca y catalana en los territorios español y francés.

Palabras clave: política lingüística, España, lengua vasca, catalán.

Introducción

Sabido es que en España, además del español o castellano², se habla gallego, asturiano, euskera o lengua vasca, aranés³, aragonés, catalán y falas⁴. Salvo el euskera, todas las demás lenguas surgieron del latín vulgar y estuvieron vinculadas a reinos diferentes de la península ibérica. Algunas de ellas (castellano, gallego y catalán) se convirtieron en lenguas históricas⁵, gozaron de esplendor literario entre los siglos XII-

¹ Una versión anterior de este trabajo fue dictada como seminario en la Universidad de Pitesti (Rumanía) en el marco del programa de Movilidad del Personal Docente (Programa Sócrates-Erasmus. Teaching Staff Mobility) en 2009.

² En líneas generales, *castellano* es el término utilizado en referencia a la primera etapa de formación y expansión de la lengua (siglos X-XV) o a la actual variedad de Castilla, mientras que *español* se emplea para la lengua estandarizada. Además, en España, los términos *castellano* y *español* pueden usarse como sinónimos (así parecen en la Constitución de 1978), sin ningún matiz relevante. Por añadidura, existe una antigua polémica que identifica el *castellano* como la única lengua española y, simultáneamente, discute la (im)propiedad de llamar *lenguas españolas* al catalán, gallego y vasco.

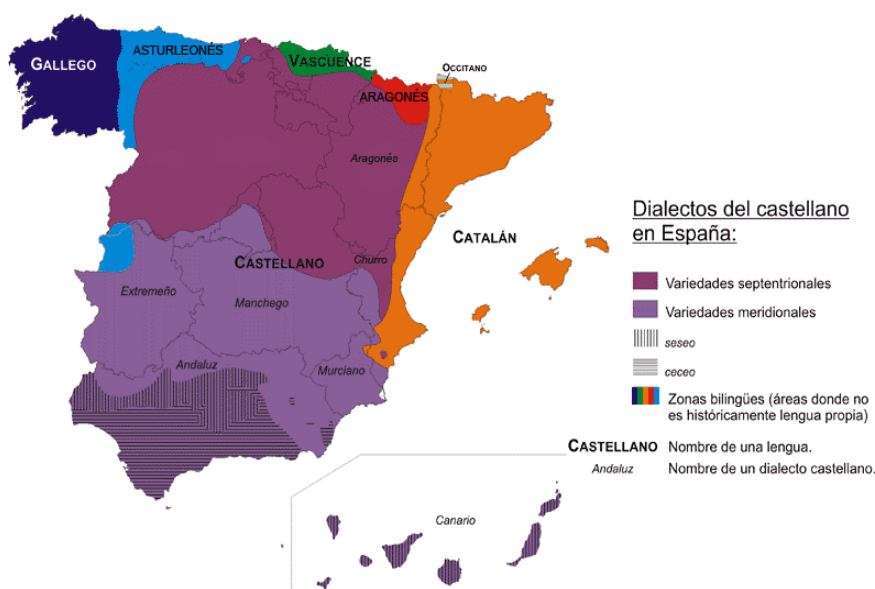
³ El aranés es una variante del dialecto gascón, perteneciente a la lengua occitana, hablada en el Valle de Arán (Cataluña).

⁴ La fala (*a fala*) se habla en varios municipios del Valle de Jálama, muy cerca de la frontera con Portugal, en Extremadura.

⁵ La distancia que media entre las categorizaciones 'lengua' y 'dialecto' corresponde a situaciones dinámicas (Kabatek 2006), si bien existen requisitos objetivos para la

XIV y de cierto grado de independencia política con respecto al castellano, como es el caso del catalán. Además, en España se hablan otras lenguas, como el portugués (en las zonas fronterizas), el árabe (en Ceuta, Melilla y en diferentes ciudades por la inmigración) o el caló.

Mapa 1. *Lenguas y dialectos hablados en España, con indicación de los dialectos del castellano*



En la actualidad, el marco legal para las lenguas de España dispone como lengua oficial para todo el territorio al español o castellano; gallego, lengua vasca, catalán y aranés como lenguas co-oficiales en las comunidades de Galicia, País Vasco, Navarra, Cataluña, Valencia y Baleares. Por su parte, el asturiano, aragonés y falas son variedades lingüísticas protegidas, mientras que el portugués, árabe y caló no tienen reconocimiento oficial. Tal estado de cosas es el resultado de las actitudes hacia la(s) lengua(s), como veremos a continuación.

consideración una variedad como lengua (entre otros, distancia, autenticidad, prestigio, número de hablantes, unidad de la lengua y grado de elaboración).

Actitudes históricas hacia la(s) lengua(s)

Durante el siglo XX, la política española prestó mucha atención a los asuntos lingüísticos. Para comprender qué ha supuesto la política lingüística en España es conveniente contextualizar las actitudes ante la(s) lengua(s) desde épocas anteriores. Así, desde el punto de vista sociopolítico, la actitud ante la diversidad lingüística de España ha oscilado entre dos posturas contrarias, conocidas como *tradicionalista* y *progresista* (Moreno Fernández 2005). Durante los siglos XVIII, XIX y parte del XX, los tradicionalistas eran partidarios de la diversidad idiomática mientras que los progresistas se oponían a ella, esto es, preferían la unidad idiomática de España¹. Como ejemplo de la actitud progresista, puede señalarse el artículo general de la Constitución de la República Española (9/12/1931)², en el que se establece la oficialidad del castellano como idioma de la República.

Sin embargo, hacia la mitad del siglo XX se produce una inversión de los idearios tradicionalista y progresista, como consecuencia de la Guerra Civil española (1936-1939) y del golpe de estado del General Franco. El régimen dictatorial de Franco, el franquismo, se basaba en un ideario claramente tradicional en diferentes ámbitos (religioso, social, económico) y, en lo que respecta a lo lingüístico y para mantener la unidad del estado, defendió el uso de una sola lengua, la castellana o española, y persiguió sistemáticamente -con penas de cárcel- el uso de otras. La consolidación del nacionalismo, especialmente secundado en zonas como la catalana y vasca, y los estragos de la dictadura llevaron a los intelectuales a cuestionarse las claves ideológicas y políticas de España. Se produjo, entonces, ese cambio de la actitud lingüística: los tradicionalistas pasarán, a partir de entonces, a defender la unidad lingüística, mientras que los progresistas serán partidarios del mantenimiento de todas las lenguas y variedades habladas en el estado.

¹ Evidentemente, este progresismo debe interpretarse con las claves de cada época, en el caso del siglo XVIII, como progresismo unificador. Éste fue el que hizo a Carlos III promover el uso general y común de la lengua española en España (por ejemplo, el español fue la lengua usada en el proceso de alfabetización de la sociedad) y en América (los cambios en la política lingüística con el mundo indígena). Otra cuestión es el éxito que tuvieron estas políticas lingüísticas.

² A continuación, reproducimos el texto:

Art. 4. "El castellano es el idioma oficial de la República. Todo español tiene obligación de saberlo y derecho de usarlo, sin perjuicio de los derechos que las leyes del Estado reconozcan a las lenguas de las provincias o regiones. Salvo lo que se disponga en leyes especiales, a nadie se le podrá exigir el conocimiento ni el uso de ninguna lengua regional".

La muerte de Franco en 1975 abrió en España la transición democrática, con el cambio del centralismo al sistema de autonomías y una nueva Constitución (1978), que consagró la oficialidad general y común de la lengua española, reconoció la co-oficialidad de las demás lenguas en sus respectivas comunidades autónomas y garantizó la protección del patrimonio cultural.

1. El castellano es la lengua española oficial del Estado. Todos los españoles tienen el deber de conocerla y el derecho de usarla.

2. Las demás *lenguas españolas* serán también oficiales en las respectivas Comunidades Autónomas, de acuerdo con sus Estatutos.

3. La riqueza de las distintas *modalidades lingüísticas* de España es un patrimonio cultural que será objeto de especial respeto y protección.

Como se desprende de la redacción de este artículo, en España se concede un amplio espacio a la diversidad lingüística (mucho más que en Alemania, Francia o Italia, por ejemplo), pero se deja en manos de las comunidades autónomas la regulación de la situación lingüística y este hecho, junto con factores históricos, hace que la situación de las otras lenguas de España presente diferencias importantes¹ entre sí y con respecto al castellano.

Así, por un lado, Galicia, País Vasco, Navarra, Cataluña, Valencia y Baleares poseen lenguas co-oficiales y políticas lingüísticas destinadas a conseguir que éstas alcancen el mismo estatus que el español, si bien la velocidad de este proceso es distinta dependiendo de cada comunidad. Cuentan, para ello, con la ayuda de las academias de las lenguas gallega, catalana y vasca², nacidas en las primeras décadas del siglo XX, resultado de un largo proceso social e intelectual, así como del nacionalismo y de la recuperación de lo propio. Por otro lado, y de la

¹ Por ello, según Lodares (2006: 19-20), España no es estrictamente un país plurilingüe: es un país de comunidad lingüística, un país con una lengua conocida por la inmensa mayoría de sus habitantes y lengua materna y única del 83% de la población. En términos lingüísticos, la pluralidad no está en Salamanca, ni en Madrid, ni en Murcia, donde, salvo los inmigrantes, todos los residentes hablan español, sino en Cataluña, Valencia, Baleares, Galicia, Navarra o País Vasco, comunidades plurales en cuanto a los usos lingüísticos.

² *Real Academia da Lingua Galega* en 1905, *Institut d'Estudis Catalans* en 1907 y *Euskaltzaindia* (Real Academia de la Lengua Vasca) en 1919.

mano del sistema estatal de autonomías, ha surgido distintas academias¹, que en regiones sin lenguas cooficiales y sin planificación lingüística (Aragón, Asturias o Canarias, entre otras) pretenden regular y proteger de alguna manera sus variedades lingüísticas,.

Definición de política lingüística: etapas de la planificación lingüística

El principal objetivo de una política lingüística es dotar a una lengua de un conjunto normativo que facilite su homogeneización, su modernización y, consecuentemente, su progresiva implantación social. Para ello, se siguen las etapas diseñadas por Haugen en 1966, y reelaboradas en 1983, y que enumeradas son selección, codificación, implantación y elaboración.

En líneas generales, la selección se refiere a la elección de una de las modalidades de una lengua, la más prestigiosa, para promover su uso desde órganos oficiales; la codificación es la fase de normalización en la que se elaboran las obras de consulta, como gramáticas, ortografías o diccionarios; la implantación consiste en la difusión de la nueva norma en todos los niveles educativos, en los medios de comunicación, etc.; finalmente, la elaboración supone el desarrollo funcional de la lengua normalizada, esto es, su elaboración progresiva para modernizarla y adecuarla a las necesidades de la comunicación. A partir de este primer esquema, diferentes especialistas distinguieron las labores que debían ser objeto de lingüistas y las de los políticos, cuyo resultado representamos a continuación en la tabla 1.

Tabla 1. *Etapas de la planificación lingüística según Haugen 1983*
(Fuente: Escoriza 2008: 13)

	<i>FORMA</i> (<i>Política Lingüística</i>)	<i>FUNCIÓN</i> (<i>Cultivo de la lengua</i>)
<i>Sociedad</i> (<i>Planificación del estatus</i>)	1. <i>Selección</i> (proceso de decisión) a) identificación del problema b) localización de la	3. <i>Implantación</i> (difusión educativa) a) procedimientos correctores b) evaluación

¹ Por ejemplo, el *Consello dà fabla aragonesa* en 1978, la *Academia de la Llingua Asturiana* en 1980, la *Acadèmia Valenciana de la Llengua* en 1998 y la *Academia Canaria de la Lengua* en 1998.

	norma	
<i>Lengua</i> (Planificación del corpus)	2. Codificación (proceso de estandarización) a) preparación de la ortografía b) preparación de la gramática c) preparación del léxico	4. Elaboración (desarrollo funcional) a) modernización de la terminología b) desarrollo estilístico

De acuerdo con lo expuesto en la tabla 1, la política lingüística posee una doble cara: por un lado, la relacionada con la lengua y la lingüística, dentro de la cual se desarrolla la planificación del estatus, y, por otro lado, la conectada con la sociedad y la sociología, que se ocupa de la planificación del corpus, de larga tradición. En aquellas comunidades que presentan una lengua minoritaria o minorizada, la planificación del estatus es el primer paso obligado y, como expondremos, suele ser muy problemático.

Comenzando por la fase de selección, y pese a los argumentos a favor del modelo de fijación lingüístico (el prestigio de lo culto, su valor unificador y fortalecedor del idioma), no faltan opiniones que subrayan las consecuencias negativas para el desarrollo de otras formas dialectales que puede ocasionar la norma. Así ha ocurrido, por ejemplo, en la elección del modelo para lengua vasca. Ésta posee distintos dialectos (vizcaíno, guipuzcoano, alto navarro -septentrional y meridional-, labortano, bajo navarro -occidental y oriental- y suletino), algunos de los cuales tuvieron un cultivo literario (como el labortano, el guipuzcoano y el vizcaíno), aunque ninguno de ellos, por sí mismo, tenía posibilidades de ser la lengua común de los vascos. No obstante, en los años sesenta, y tras largas discusiones, la Academia de la Lengua Vasca adoptó como solución el *euskera batua* (euskera unificado), mezcla de guipuzcoano y navarro, con toques labortanos. Esta solución, aunque aceptada de forma generalizada, ha sido criticada, por un lado, por la excesiva presencia del guipuzcoano en el *batua* frente a otras formas dialectales, y, por otro lado, por el peligro que supone la utilización de un lenguaje único para la conservación de los dialectos.

Igualmente, en el caso de catalán, la base de la variedad culta seleccionada fue la del catalán barcelonés, lo que en algunos círculos se interpretó como una exclusión de las variedades valencianas y baleares y reabrió un debate, que se mantiene hasta hoy, centrado en la discusión

sobre si existen las lenguas valencia y mallorquina suficientemente diferenciadas de la catalana¹.

Ciertamente, en esta polémica, los hablantes de lenguas minorizadas suelen olvidar que también son lenguas estándares y estandarizadas el portugués y el castellano, si bien la diferencia reside en que la estandarización de éstas se produjo en el pasado. Por ejemplo, en España la codificación del idioma y el establecimiento de una norma prescriptiva son labores desarrolladas por los gramáticos y lexicógrafos durante los Siglos de Oro, lo que culminó en la fundación de la Real Academia en 1713 y en la publicación del diccionario académico de *Autoridades*.

Otra de las etapas de la planificación lingüística generadora de controversia es la implantación. En este estadio, el objetivo es integrar la norma en la sociedad, para lo cual se desarrollan programas de educación, se utiliza en los medios de comunicación, en la administración y en los órganos oficiales. En España, estas medidas adoptadas para la defensa y promoción de las lenguas minorizadas han chocado con los derechos lingüísticos de los hablantes de español. Como muestra de ello, cabe mencionar algunos episodios relacionados con la educación o la administración en el País Vasco.

Así, el sistema educativo público vasco diseñó en 1982 los modelos educativos A, B y D y los introdujo en la enseñanza obligatoria (hasta los 14 años), tanto la impartida en los centros de titularidad pública como en centro privados y concertados. Estos modelos regulan la utilización de la lengua vasca como lengua de cultura. En el modelo A se imparten todas las materias en español y el euskera se introduce como una materia más; el B es un modelo bilingüe en el que la mitad de las materias se ofrecen en español y la otra mitad, en lengua vasca; finalmente, el modelo D es el contrario del A: todas las materias se cursan en lengua vasca, excepto la lengua española. Como puede observarse en la tabla 2, el modelo D es mayoritario.

¹ Para el gallego, la estandarización era especialmente necesaria por su particular circunstancia histórica: desde el siglo XV y pese a su importante presencia en la literatura y en la documentación notarial y privada, el proceso de castellanización del territorio relegó al gallego al ámbito oral, situación que se mantuvo hasta el siglo XIX (Monteagudo 1999). A la vista de esto, la norma se confeccionó atendiendo a cuatro principios básicos: máxima fidelidad a la lengua hablada y depuración de elementos del castellano, supradialectalismo, fidelidad a la tradición -siempre que sea compatible con la modernidad- y armonía con el resto de soluciones románicas (Fernández Rodríguez 2000: 94).

Tabla 2. *Porcentaje de alumnos según los modelos lingüísticos en la enseñanza no universitaria* (Fuente: Tejerina 2006)

	<i>Modelo A</i>	<i>Modelo B</i>	<i>Modelo D</i>
<i>1982-1983</i>	80%	8%	12%
<i>1998-1999</i>	37%	22%	41%
<i>2004-2005</i>	31.44%	21.38%	47.18%

En efecto, el modelo A (todo en castellano) ha sufrido un fuerte descenso desde 1982 (80%), un descenso del 50%, aunque en los últimos seis años recibe un porcentaje de alumnado mantenido, con tendencia a la baja (37% vs. 31.44%). El modelo B (enseñanza en euskera y castellano) ha aumentado el 14% desde 1982 y, finalmente, el modelo D (todo en euskera) es el único modelo que continúa en progresión ascendente desde 1982. El conflicto se desencadena cuando en un colegio público no hay suficiente número de alumnos para formar una clase de modelo A y se decide, entonces, eliminar esa posibilidad e integrar a los alumnos en el B o en el D.

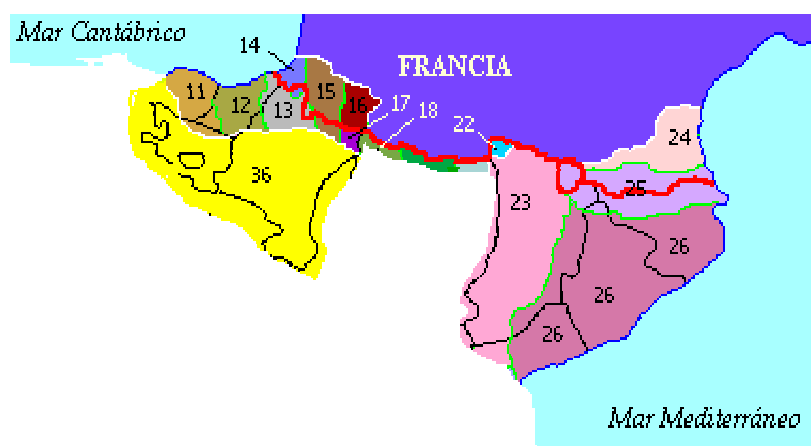
En cuanto a la administración, otra cuestión muy polémica es la del etiquetado o rotulación de topónimos y antropónimos en la lengua minorizada, tarea que se está llevando a cabo desde 1986 financiada por el gobierno del País Vasco. Con objeto de recuperar la toponimia vasca, un equipo de expertos está proponiendo a los ayuntamientos algunas modificaciones, por ejemplo, para un pueblo de Vizcaya, de nombre *Amorebieta*, se propone la rotulación *Amorebieta-Etxano*, ya que se ha documentado que Etxano era un antiguo asentamiento en esa misma zona. En general, estos cambios disgustan a los habitantes de ese pueblo, así como a los de áreas vecinas, puesto que el nombre añadido no es recordado ni por los más viejos del lugar.

Evaluación de los resultados

De acuerdo con la Constitución de 1978, el estado español puede llevar a cabo una política propia a favor del castellano o español (por ejemplo, la que lleva a cabo el Instituto Cervantes) y, de forma simultánea, las comunidades autónomas pueden desarrollar sus propias políticas lingüísticas, como se ha indicado. Estas políticas dependen tanto del partido político elegido por los ciudadanos como de los recursos económicos de los que dispone la comunidad. Conviene, por tanto, en este punto un examen de la actuación de las políticas lingüísticas en

España. Para ello, hemos comparado la situación de la lengua vasca y catalana en las comunidades autónomas españolas (País Vasco y Cataluña)¹ con su situación al otro lado de los Pirineos, con un estado centralista como Francia, que sólo reconoce protección legal para el francés².

Mapa 2. Áreas española y francesa con presencia de lengua vasca y catalana



¹ No resulta fácil incluir el gallego en esta comparación, porque, como se ha avanzado, entre los siglos XVI y XIX esta lengua se mantuvo exclusivamente como lengua oral y quedó relegada al ámbito rural y a las clases medio-bajas. En cambio, la lengua vasca posee cultivo escrito desde el siglo XVI y el catalán, junto a su fuerte presencia escrita, fue (y es) hablado por personas de alto nivel social.

² A partir de ahora nos referiremos a la parte norte de los Pirineos como *Iparralde* (*ipar*-norte, *alde* parte, con lengua vasca) y *Catalunya Nord*, en oposición a Cataluña, con objeto de distinguir las zonas francesas de las españolas. Estas dos zonas (la francesa y la española) se oponen en términos de desarrollo económico y estructuración política. Así, en la parte sur o española se produjo una revolución industrial -en el siglo XVIII en Cataluña, y a finales del XIX en el País Vasco- y en ella surgió una conciencia nacional, primero regionalista y luego nacionalista e independentista.

Sin embargo, en la parte francesa, la monarquía absoluta y, más tarde, el estado republicano trataron a estas provincias de modo semicolonial, satisfaciendo las necesidades colectivas del estado antes que las locales, por lo que a día de hoy ambas zonas carecen de sector industrial y el sector agropecuario ha sido sustituido por el sector turístico, es decir, se han convertido en destinos turísticos y, por añadidura, han sufrido fuertes éxodos a las zonas centrales francesas. En esta zona, la reivindicación regionalista no pasa del nivel folclórico, aunque se ha logrado mantener un cierto sentimiento identitario (Lagarde 2006).

Con el fin de evaluar la eficacia de sus políticas lingüísticas, los gobiernos autonómicos del País Vasco y Cataluña han realizado una serie de encuestas sociolingüísticas, tanto en su ámbito de actuación como en los territorios de la parte francesa, cuyos resultados compararemos seguidamente. Con todo, la validez de estos datos ha sido cuestionada en algunos trabajos (Lagarde 2006: 188-190), ya que en estas encuestas el concepto de *bilingüe* sólo tiene en cuenta la competencia en comprensión y expresión orales. En efecto, la presencia de los datos de la competencia en lectura y escritura podría disminuir el número de hablantes bilingües, circunstancia que habría restado eficacia a la política lingüística de los gobiernos de estas comunidades.

En cualquier caso, teniendo en cuenta que no se están evaluando las competencias de lectoescritura, vamos a examinar la actuación de las políticas lingüísticas. Seguiremos, para ello, los datos presentados en las tablas 3 y 4. En primer lugar, si se comparan los resultados de Catalunya Nord y Cataluña se observan diferencias muy importantes entre ambas situaciones: los hablantes que viven en España entienden más la lengua catalana (95%), la hablan con mucha mayor frecuencia (prácticamente, el doble) y son muy pocos (5%) los que no la entienden en el lado español.

Tabla 3. *Competencias lingüísticas comparadas* (Fuente: Lagarde 2006: 198)¹

<i>Competencias (%)</i>	<i>Cat. Nord (Fr.)</i>	<i>Cataluña (E.)</i>	<i>Iparralde (Fr.)</i>	<i>País Vasco (E.)</i>
No entiende	34.7	5	63.4	59.2
Entiende	65.3	95	36.6	40.8
Habla	37.1	75.3	24.7	29.4

Por lo tanto, en lo que respecta a competencias lingüísticas en catalán, los hablantes que residen en el área española presentan una clara

¹ Conviene tener presente que estos datos transmiten una falsa sensación de equilibrio en cada territorio, ocultando las diferentes condiciones de vida de estas lenguas en su espacio de habla. Por ejemplo, en el País Vasco el conocimiento de la lengua vasca es muy distinto en función de la provincia en la que nos hallemos: así, el mayor número de bilingües vasco-español se concentra en 2001 en Guipúzcoa (51.5%), mientras que en Álava sólo es bilingüe el 16% de la población y, en Vizcaya, los bilingües constituyen el 24.8% (Fuente: Gobierno Vasco. Sistema de indicadores lingüísticos de Euskal Herria (EAS) www.euskara.euskadi.net/r59738/es/contenidos/informacion/eas/es_6924/eas_sarrera.html>).

ventaja sobre los de la francesa. En cambio, si comparamos los usos de la lengua vasca en Iparralde y en el País Vasco, comprobamos las limitaciones del impacto de otras políticas lingüísticas. El gobierno del País Vasco, que en los últimos 30 años ha sido nacionalista, ha destinado un importante esfuerzo económico y social a favor del euskera, pero ello no se refleja en los datos de la tabla 3: los hablantes de la parte española hablan un poco más euskera que los de Iparralde (29.4% y 24.7%, respectivamente), lo entienden unos cuantos más (40.8% vs. 36.6%) y prácticamente presentan la misma cantidad de personas que no lo entienden (59.2% vs. 63.4%). Ahora bien, tanto en este caso como en el catalán conviene tener en cuenta en qué ámbitos de uso se utilizan estas lenguas. Veamos los datos de la tabla 4.

Tabla 4. *Usos comparados* (Fuente: Lagarde 2006: 198)

<i>Usos (%)</i>	<i>Cat. Nord (Fr.)</i>	<i>Cataluña (E.)</i>	<i>Iparralde (Fr.)</i>	<i>País Vasco (E.)</i>
Con la madre	13.2	42	15	16
Con el padre	12.2	41.9	15	15
Con los hermanos	7.1	-	13	18
Con el cónyuge	3.7	-	12	12
Con los hijos	2.4	56.8	12	22
Con los amigos	6	60.7	14	19
En los comercios	6	63.2	8	17
En el banco	0.2	66.6	8	20
Con el médico	0.2	62.3	6	14

Ya se ha adelantado que, en lo tocante a competencias lingüísticas, el estado del catalán es claramente adverso en la parte francesa. Por añadidura, como se observa en la tabla 4, la situación de debilidad es aún mayor en Catalunya Nord en cuanto a los usos lingüísticos. En efecto, el porcentaje de uso del catalán en el ámbito familiar se mantiene ligeramente cuando se habla con los padres, pero con los miembros de la misma generación (hermanos y cónyuges) desciende y aún más lo hace con los hijos. Nótese el contraste porcentual en el uso del catalán con los hijos: 2.4% en Francia frente a 56.8% en

España. Esto último apunta un pronóstico vital muy negativo: el catalán no será la lengua del futuro en Catalunya Nord porque no se transmite a los hijos. Por otro lado, fuera del ámbito familiar, los usos del catalán decaen aún más en el lado francés: el catalán no es la lengua de comunicación en los comercios (6%), ni en el banco o con el médico (0.2%). Por tanto, en Francia el catalán no es la lengua de la vida social, es decir, la sociedad que vive en la parte francesa no vive en catalán; en la parte española, en cambio, los usos extrafamiliares del catalán presentan los índices porcentuales más elevados (entre el 62.3% y el 66.6%).

En el caso de la lengua vasca, los usos permiten matizar ligeramente las escasas diferencias observadas en cuanto a las competencias lingüísticas. Esto es, en el ámbito de uso es donde el impacto de la política lingüística del gobierno del País Vasco es mayor. En este sentido, es muy importante el dato de la transmisión a los hijos: del 12% francés al 22% español. Pero más significativo y nuevamente muy conectado con la política lingüística son los usos extrafamiliares, que si bien en el País Vasco no pasan del 20%, lo cierto es que duplican la cifra de Iparralde. Por lo tanto, en la parte sur de los Pirineos, aumenta, por un lado, el uso de la lengua vasca con visión de futuro y, por otro lado, crece la presencia del euskera en la sociedad vasca.

Pero las tablas 3 y 4 también proporcionan resultados que permiten comparar las políticas lingüísticas desarrolladas en las zonas catalana y vasca. A la luz de los datos aportados, cabe preguntarse si la política lingüística realizada en Cataluña es mejor que la vasca. Lo cierto es que estas diferencias no tienen tanto que ver con la política lingüística como con la distancia entre las lenguas en contacto: es más fácil entender y hablar catalán si se sabe castellano, pero el conocimiento del español no ayuda para el conocimiento de la lengua vasca. Efectivamente, en el País Vasco la distancia interlingüística entre español y euskera dificulta tanto el desarrollo de las competencias (o las capacidades para el manejo de la lengua), como los usos (o la realización efectiva de esta lengua).

Por todo lo anterior, parece claro que las políticas lingüísticas vigentes dentro del estado español, aunque no siempre de manera espectacular pero sí de forma bastante eficiente, consiguen dinamizar las lenguas y evitar que sean sustituidas. Con todo, ya hemos visto que las características propias de la lengua minoritaria pueden perjudicar directa o indirectamente este proceso, como es el caso de la lengua vasca.

Bibliografía

Escoriza, Luis, *Comentarios de política y planificación lingüística*, Arco Libros, Madrid 2008

Fernández Rodríguez, Mauro, “Entre castellano y portugués: la identidad lingüística del gallego”, G. Bossong / F. Báez de Aguilar (eds.): *Identidades lingüísticas de la España autonómica*, Iberoamericana, Madrid, 2000

Haugen, Einar, “Linguistics and Language Planning”, W. Bright (ed.): *Sociolinguistics*, Mouton, The Hague, 1966

Haugen, Einar, “The Implementation of Corpus Planning: Theory and Practice”, J. Cobarrubias / J. Fishman (eds.): *Progress in Language Planning*, Mouton, The Hague, 1983

Kabatek, Johannes, “Requisitos para ser lengua: el caso del asturiano y de otras modalidades lingüísticas de España”, M. Castillo / J. Kabatek (eds.): *Las lenguas de España. Política lingüística, sociología del lenguaje e ideología desde la Transición hasta la actualidad*, Iberoamericana, Madrid, 2006

Lagarde, Christian, “La influencia del marco estatal en el porvenir de las lenguas: balance contrastado España-Francia en las zonas catalanohablantes y vascohablantes”, M. Castillo / J. Kabatek (eds.): *Las lenguas de España. Política lingüística, sociología del lenguaje e ideología desde la Transición hasta la actualidad*, Iberoamericana, Madrid, 2006

Lodares, J. Ramón, “Un diagnóstico sociolingüístico de España”, M. Castillo / J. Kabatek (eds.): *Las lenguas de España. Política lingüística, sociología del lenguaje e ideología desde la Transición hasta la actualidad*, Iberoamericana, Madrid, 2006

Monteagudo, Henrique, *Historia social da lingua galeg*, Galaxia, Vigo, 1999

Moreno Fernández, Francisco, *Historia social de las lenguas de España*, Ariel, Barcelona, 2005

Tejerina, Benjamín, “Los procesos de cambio lingüístico y sus agentes. Un balance de la política lingüística de promoción del euskera en la Comunidad Autónoma Vasca”, M. Castillo / J. Kabatek (eds.): *Las lenguas de España. Política lingüística, sociología del lenguaje e ideología desde la Transición hasta la actualidad*, Iberoamericana, Madrid, 2006

Enlaces de interés:

Lengua catalana

Institut d'Estudis Catalans: diccionario normativo, avances de la nueva gramática, portal de datos lingüístico (<http://www.iecat.net>)

Institut Joan Lluís Vives: portal de recursos lingüísticos del dominio catalán (<http://llengua.info/>)

Generalitat de Catalunya: Dirección General de Política Lingüística (<http://cultura.gencat.net/llengcat>)

Govern de las Islas Baleares. (<http://www.caob.es/sacl.htm>)

Generalitat Valenciana (<http://www.cult.gva.es/dgoiepl/salt>)

Lengua vasca

Academia de la Lengua Vasca (<http://www.euskaltzaindia.org>)

Gobierno Vasco. Sistema de indicadores lingüísticos de Euskal Herria (EAS) (http://www.euskara.euskadi.net/r59738/es/contenidos/informacion/eas/es_6924/eas_sarrera.html)

Universidad del País Vasco. Uso del euskera (http://www.euskara-errektoreordetza.ehu.es/p0768937/es/contenidos/informacion/indice_euskara_upv/es_indice/euskara_upv.html)

Lengua gallega

Portal galego de Lingua: periódico con opiniones sobre lengua gallega, literatura y cultura (<http://www.pglingua.org/>)

Real Academia Galega: entre otras cosas, tiene enlaces a la *Biblioteca Virtual Galega* (<http://www.bvg.udc.es/>) y a Fundaciones para la investigación en lengua gallega (<http://www.cirp.es/>) (<http://www.realacademiagalega.org/GoToMainPage.do>)

Secretaría General de Política Lingüística de la Xunta de Galicia (<http://www.xunta.es/linguagalega/>)

LAS ESTRUCTURAS PRONOMINALES DE INCIDENCIA LÉXICA EN ESPAÑOL: BASES PARA UN DICCIONARIO MULTILINGÜE

José Ramón HEREDIA

JoseRamon.Heredia@uclm.es

Universidad de Castilla-La Mancha

Resumen

El trabajo que aquí presentamos se enmarca dentro de un proyecto más amplio de investigación que nos ocupa desde hace algún tiempo y del que hemos ido dando noticia y anticipando resultados a través de diversos cauces de comunicación científica. El objetivo y punto de mira inicial, como se desprende del título son las estructuras pronominales de la lengua española

Palabras clave: estructuras pronominales, pronominalidad, análisis contrastivo

Introducción

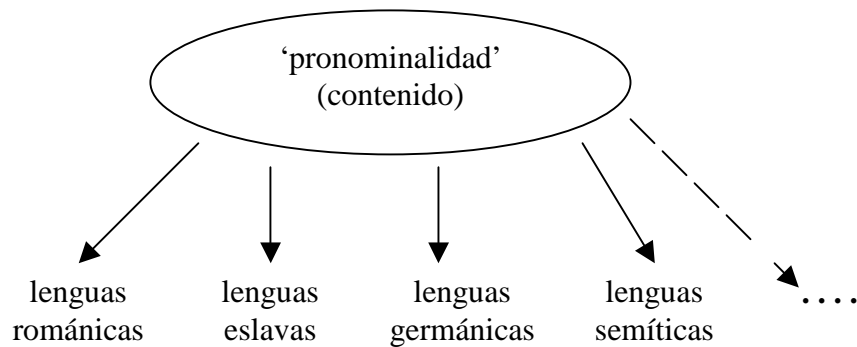
El trabajo que aquí presentamos se enmarca dentro de un proyecto más amplio de investigación que nos ocupa desde hace algún tiempo y del que hemos ido dando noticia y anticipando resultados a través de diversos cauces de comunicación científica; se trata de la elaboración de una obra que titulamos *Las estructuras pronominales del español: guía y análisis contrastivo (portugués, italiano, francés, alemán e inglés)*¹, cuyo objetivo y punto de mira inicial, como se desprende del título –de la obra y del presente trabajo– son las estructuras pronominales de la lengua española, lo que supone que la comparación que tratamos de llevar a cabo, independientemente de su valor y utilidad intrínsecas, va a servir como criterio adicional para el análisis de la materia en esa lengua, al tiempo que va a requerir dicho análisis como premisa fundamental. No vamos a entrar sin embargo aquí, por razones de espacio, en cuestiones puramente contrastivas, limitándonos pues al español, a la justificación de un diccionario de sus estructuras pronominales y a la explicación de sus planteamientos generales.

Pero, aunque vayamos ahora a dejar de lado las comparaciones estrictas, conviene que digamos algo acerca del carácter contrastivo, tanto

¹ Se trata de un proyecto interdepartamental en el que, bajo la dirección de José Ramón Heredia (Filología Hispánica), colaboran profesores de la Universidad de Castilla-La Mancha (en su mayoría), pertenecientes a las distintas áreas lingüísticas tratadas.

del proyecto en general como del diccionario multilingüe que es objeto del presente trabajo. Partimos de la base (hipótesis) de que las estructuras pronominales constituyen uno de los aspectos idiosincrásicos de la lengua española, pero no tanto por su exclusividad -el procedimiento es compartido de un modo semejante por el resto de las lenguas románicas y se da asimismo en lenguas germánicas, eslavas...- cuanto por el grado de desarrollo que alcanzan y las posibilidades expresivas que permiten. Esto, que trataremos de hacerlo ver en las páginas que siguen, representa una fuente de dificultad en su aprendizaje. De ahí la finalidad y enfoque fundamentalmente didácticos que otorgamos a nuestro proyecto, que pretende convertirse en una obra de referencia, una guía descriptivo-didáctica que proporcione criterios realistas y claros para la identificación y comprensión de las estructuras pronominales del español. Y de ahí también el recurso a la comparación lingüística. El marco comparativo que proponemos con el portugués, italiano, francés, alemán e inglés nos va a permitir comprobar precisamente el grado de peculiaridad de los usos pronominales del español, al tiempo que cumple su propia función didáctica, “aplicada”, en ámbitos como la enseñanza del E/LE a aprendices de esas otras lenguas (y viceversa, de esas otras lenguas a aprendices españoles) o en el de la teoría y práctica de la traducción. Por lo demás, constituye la principal novedad del proyecto, lo que viene a reforzar su pertinencia y utilidad.

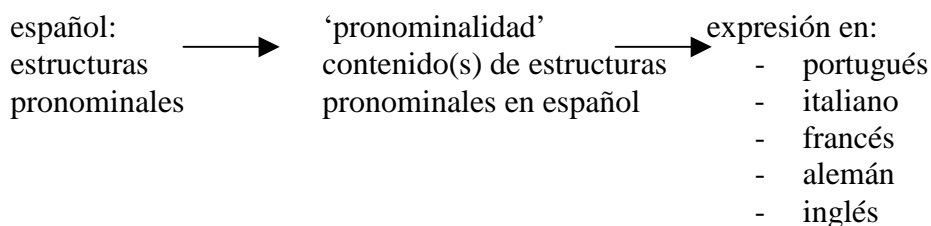
Así pues, descripción -por un lado- y análisis contrastivo -por otro- conforman las dos facetas interrelacionadas de un proyecto con vocación de aplicabilidad, que aspira a conjugar rigor analítico con una explicación clara de los hechos que suministre pautas precisas de aprendizaje, rehuyendo tanto los enfoques puramente teóricos o formalistas, que a veces subordinan la realidad a los propios modelos teóricos, cuanto la excesiva simplificación de la realidad con propósitos didácticos. Hay que subrayar que es el español el punto de partida y eje de nuestro estudio, de modo que la labor descriptiva representa la base de la comparación, del análisis contrastivo ulterior, pues no concebimos éste, a partir de una categoría genérica ‘pronominalidad’ e indagando sobre su forma de expresión en las distintas lenguas comparadas, sino que, partiendo del español, definimos el marco de referencia de la pronominalidad en esta lengua (¿qué se expresa en español pronominalmente?) y tratamos de ver las correspondencias o discrepancias con las otras lenguas, de mostrar cómo se expresa eso en esas otras lenguas. En este sentido, no hacemos gramática contrastiva propiamente dicha, como podríamos representar en el siguiente esquema:



En efecto, además de partir del contenido (digamos, en abstracto), un planteamiento comparativo-tipológico nos habría llevado a incorporar cuando menos lenguas como las eslavas; un enfoque de tipo filológico-historicista aconsejaría que nos circunscribiéramos al ámbito románico (e incluir más lenguas en la nómina: catalán, rumano¹...). Pero todo esto excede nuestros intereses inmediatos. Como venimos reiterando, la finalidad de nuestro estudio es fundamentalmente didáctica, por lo que hemos optado por comparar el español con lenguas del entorno político-cultural (que, además, desde un punto de vista práctico, pudiéramos manejar), lo que supone un alto porcentaje de aprendices de E/LE con alguna de esas lenguas como L1, a lo que se añade la alta probabilidad de que cualquier aprendiz ajeno a ese entorno conozca alguna de dichas lenguas (inglés o francés, p.e.). Por lo demás, tenemos una representación suficiente que satisface unas mínimas exigencias comparativas: lenguas románicas (portugués, italiano, francés) que se muestran semejantes al español en usos pronominales (pero no en el “alcance” de los mismos; v. nota 2) y lenguas germánicas que, como el inglés, desconocen el procedimiento gramatical (pero no, claro es, el “contenido”) o que, como el alemán, poseen la estructura pero se rigen por reglas gramaticales distintas de las de las lenguas románicas. En fin, la adopción del español como punto de partida es consistente con nuestras hipótesis de trabajo: la pronominalidad es un rasgo idiosincrásico de dicha lengua, que va más lejos que el resto en variedad y riqueza de usos, de modo que el marco inicial de la comparación queda suficientemente, ampliamente

¹ La lengua rumana muestra una gran afinidad con el español en cuanto a sus estructuras pronominales, mucho mayor que, por ejemplo, el francés o el italiano. Las diferencias se hallan, sin embargo, en lo que se refiere a las que llamamos “de incidencia léxica” (v. siguiente apartado), objeto específico de este trabajo. Hay aquí un campo de indagación de enorme interés al que nos gustaría asomarnos. Por eso, desde este foro, hacemos un llamamiento a la colaboración lingüística hispano-rumana.

garantizado, y podemos seguir así la pauta que representaríamos del siguiente modo:



Se trata de un planteamiento mucho más modesto, cuyos resultados, no obstante, pueden proporcionar una base empírica, un valioso corpus de datos para la comparación lingüística.

Dentro del proyecto, el diccionario viene a ser una especie de apéndice o parte final, que, sin embargo, goza de cierta independencia o entidad propia –lo que nos permite tratarlo por separado-, y por otro lado, constituye la principal razón de ser del propio proyecto, que queda configurado del modo siguiente:

<p>ESTUDIO GENERAL</p> <p>I</p> <p><i>Las estructuras pronominales en español</i> ("guía")</p> <p>Capítulos dedicados a las estructuras pronominales del español (clasificación y descripción-explicación de los distintos tipos)</p>
<p>II</p> <p><i>Análisis contrastivo</i></p> <p>Comparación entre el español y cada una de las cinco lenguas del proyecto: español-portugués, español-italiano, español-francés, etc.</p>
<p>DICCIONARIO</p> <p><i>Diccionario multilingüe de estructuras pronominales del español</i></p> <p>Registro y explicación de EE PP de incidencia léxica con su equi- valencia en las distintas lenguas</p>

Precedido, como se ve, de un *estudio general*, subdividido a su vez en una parte descriptiva ("guía") y una contrastiva, hay que

apresurarse a decir que el registro-diccionario no lo es de (*todas*) *las estructuras pronominales del español*, sino de cierto tipo de ellas, muy característico de nuestra lengua, las que llamamos –como también puede verse en el esquema- *de incidencia léxica*. Para este tipo de estructuras el diccionario no sirve sólo de elemento de consulta, sino que se revela como un instrumento descriptivo imprescindible, a lo que contribuye también su condición de multilingüe (en cuanto la equivalencia semántica –pronominal o no- que proporcionamos en las otras lenguas coadyuva a la identificación de la estructura en cuestión y a perfilar su sentido).

En lo que sigue, vamos a ocuparnos de este diccionario multilingüe, de su naturaleza, criterios de confección y demás fundamentos teórico-metodológicos; vamos a examinar, de acuerdo con el título de la presente exposición, las bases y premisas *para un diccionario multilingüe de estructuras pronominales del español*. Y lo haremos centrándonos en su materia-objeto: el tipo de estructuras que va a registrar, analizar y explicar.

Las estructuras pronominales de incidencia léxica

Como venimos indicando, nuestro diccionario tiene por objeto un tipo de estructura pronominal que hemos establecido y denominamos *de incidencia léxica*, del que se impone una definición o una pauta de identificación dentro del conjunto del que forma parte. Para ello, hemos de hacer unas consideraciones previas acerca de las estructuras pronominales en general y su clasificación en la lengua española.

Entendemos como estructura pronominal aquel sintagma verbal que presenta alguno de los clíticos *me, te, se* (no variante de *le-les*), *nos* u *os*, en concordancia de número y persona con la forma verbal correspondiente¹; esto es, en términos tradicionales, un sintagma verbal que contenga un pronombre reflexivo átono. Así, por ejemplo, *Yo me*

¹ Es, esencialmente, la definición que da N.Cartagena (1972: 21) de *construcción pronominal*, designación sinónima de *estructura pronominal*, que se ha ido imponiendo en la terminología gramatical del español a partir sobre todo de la obra de Martín Zorraquino (1979) –*Las construcciones pronominales...*-. *Estructura o construcción* las empleamos, aquí y en el proyecto, de forma indistinta, si bien hemos optado por la primera como término genérico e inicial porque tiene un sentido menos restrictivo –o así nos lo parece-, aplicable tanto a las formas pronominales que construye el hablante (dominio de la sintaxis) como a aquellas que le vienen dadas, que están lingüísticamente consolidadas.

lavo sería una estructura pronominal, y no lo sería en cambio *Yo la lavo*¹. Las oraciones de (1) contienen asimismo estructuras pronominales (al lado de cada una figura una “versión” no pronominal):

- (1)a. Juan se afeita a diario [/Juan afeita a su padre].
- b. Juan y Pedro se odian (el uno al otro) [/Juan y Pedro odian la violencia].
- c. Se necesitan soluciones [/Juan necesita soluciones].
- c' Se necesita a los chicos [/Juan necesita a los chicos].
- d. Juan se paró [/Juan paró a Pedro].
El autobús se paró [/Juan (el conductor) paró el autobús].
- e. Juan no se entera de nada [/*Juan no entera de nada a Pedro].
- f. Juan no se acordó de nada [/Juan no acordó nada con Pedro].
- g. Juan se fue a Madrid [/Juan fue a Madrid].

Obviamente, estas oraciones, pese a su identidad formal (en lo que se refiere a la presencia del clítico reflejo), no transmiten el mismo tipo de contenidos, y esa diversidad semántica es la que nos permite distinguirlas entre sí, establecer distintos tipos de estructura pronominal (sin pronunciarnos aquí sobre el problema de si constituyen una sola o distintas categorías gramaticales, la conocida cuestión que se plantea en las gramáticas del español: “¿uno o varios *se*?”). Tenemos, pues, un muestrario de estructuras diferentes con un denominador común, al tiempo que un esbozo de clasificación. Con ello, queda trazado el marco inicial de la ‘pronominalidad’ en español, punto de arranque y objetivo de nuestro análisis descriptivo, que justamente se ocupará de precisarlo (podemos adelantar que ese mismo marco va a serlo también del análisis contrastivo con las otras lenguas del proyecto).

Las oraciones de (1) no son sólo muestras de distintos tipos de estructura, sino que ejemplifican, a nuestro modo de ver, la totalidad de los tipos posibles. Con otras palabras, estamos ante una clasificación de las estructuras pronominales. Se trata de una clasificación con arreglo a concepciones teóricas propias, sustentada en una especie de consenso entre muchas de las que se han propuesto y con una clara orientación didáctica, de la que damos cuenta en trabajos anteriores: p.e., Heredia (2004)². Es, pues, la clasificación inicial que manejamos y que ilustramos

¹ En este sentido, la segunda sería no una estructura pronominal sino, simplemente, una estructura con pronombre.

² En esta obra se ofrecen las explicaciones y justificaciones oportunas de la clasificación adoptada, si bien se advierten ciertas discrepancias –casi todas meramente

en el siguiente cuadro (donde, además de recoger los ejemplos de (1) y añadir algunos más –sobre todo en la parte derecha-, trazamos las oportunas subdivisiones con sus correspondientes nomenclaturas).

		DE INCIDENCIA LÉXICA	
<i>reflexivas</i>	(1) Juan se afeita a diario	(8) Juan no se entera de nada	(IL-1) <i>de verbo pronominal</i>
<i>recíprocas</i>	(2) Juan y Pedro se odian	(9) Se ha arrepentido de lo que hizo.	
<i>pasivas</i>	(3) Se necesitan soluciones	(10) Y ahora ¿qué se le antoja al niño?	----- ----
<i>impersonales</i>	(4) Se necesita a los chicos	(11) Juan no se acordó de nada	(IL-2) <i>de verbo cuasi-pronominal</i>
<u>personales</u>	(5) Juan se paró	(12) ¿De qué se trata?	----- ----
<i>medias</i>		(13) El inspector se presentó sin avisar	(IL-3)
<u>de cosa</u>	(6) El autobús se paró [(7) Estas pastillas se toman fácilmente]	(14) Juan se fue a Madrid	
		(15) Nos hemos visto cinco películas en el fin de semana	
		(16) Los papeles se han volado	"otras"
		(17) Ten cuidado, no te caigas.	
		(18) El niño ya se ha dormido.	
		(19) Por favor, cálese.	
		(20) Cómete la tortilla	

Dejando aquí de lado, pues, las precisiones que la clasificación requiere, lo que ahora interesa subrayar es que, como puede observarse a simple vista, hay en el cuadro una distinción fundamental: la de las estructuras que llamamos *de incidencia léxica*, que aparecen a la derecha, frente al resto (reflexivas, recíprocas, pasivas, impersonales y medias), que figuran a la izquierda. Identificamos así, en primera instancia, las estructuras pronominales a las que se consagra nuestro diccionario multilingüe.

Una estructura pronominal de incidencia léxica se opone a cualquiera de las otras en virtud de que el tipo genérico de oposición entre la forma pronominal y la no pronominal es distinto: "léxico" -valga

terminológicas- con respecto a la que aquí presentamos, que recoge nuestro punto de vista actual.

la redundancia- en un caso, y sintáctico en otro. La pronominalidad sintáctica supone una peculiar relación del verbo con sus argumentos (o aun una alteración de la propia estructura argumental) con respecto a la forma no pronominal; la pronominalidad léxica, en cambio, incide directamente en el lexema verbal, haciéndolo viable, como sucede en el caso de los “verbos pronominales” (puros): **jactar* sólo se da dentro de *jactarse*; o bien alterando su significado (en mayor o menor medida), lo que puede comportar por lo general una alteración de la relación del verbo -de la estructura pronominal- con los demás componentes oracionales. Hay, además, entre ambos tipos genéricos una diferencia añadida (derivada de su distinta naturaleza): las estructuras pronominales de tipo sintáctico son describibles en términos puramente gramaticales, mediante el establecimiento de regularidades, de pautas de alcance general, mientras que, para dar cuenta de las estructuras de incidencia léxica, además de las consideraciones gramaticales pertinentes, se hace necesario, en última instancia, un tratamiento individualizado, caso por caso, un tratamiento léxico, de diccionario, que, o bien consigne la lexicalización plena de la forma pronominal (cuando se trata de “verbos pronominales”), o bien determine el “nuevo significado” (o la simple incidencia en el significado) que comporta la forma pronominal frente a la que no lo es.

Y es que, dentro de estas estructuras que afectan directamente al lexema verbal, distinguimos, como se ve en el cuadro, tres subgrupos (que cumplen todos el requisito genérico del tipo): 1) el de las estructuras pronominales (EE PP) de incidencia léxica (IL) “de verbo pronominal”, 2) el de las EE PP de IL “de verbo cuasi-pronominal” y 3) el del resto de las EE PP de IL, que en el cuadro designamos como “otras”. Veamos los ejemplos (2)-(4):

(2) En español no existe el verbo *resignar*, existe *resignarse*.

(3)a. Son cosas bien distintas tirar a alguien y *tirarse a alguien...*

b. Tampoco es lo mismo correr que *correrse*.

(4) Yo no dejé los libros en tu casa para que *te los leyeras*; simplemente, *me los dejé*.

Estos tres ejemplos, de índole, por cierto, metalingüística –sobre todo (2) y (3)-, representan los tres subtipos que distinguimos de estructura pronominal de incidencia léxica. En (2) aparece la estructura consistente en un verbo de los llamados pronominales (puros), de los que carecen de contrapartida en forma no pronominal, como es el caso de *resignarse* y tantos otros (*abstenerse*, *arrepentirse*, *atragantarse*,

atreverse, desgañitarse, enterarse, jactarse, obstinarse...). Este tipo de verbos no plantea especiales problemas -salvo los relativos a la amplitud del inventario que las gramáticas suelen hacer de ellos-, toda vez que las estructuras pronominales que forman (IL-1 del cuadro) constituyen un todo inanalizable, son por tanto esos mismos verbos (o dicho de otro modo, verbo y estructura coinciden).

Con (3) ilustramos el concepto de estructura (pronominal de incidencia léxica) de verbo cuasi-pronominal (dichas estructuras conforman el grupo IL-2), y lo hacemos muy gráficamente, con los verbos coloquiales y “malsonantes” *tirarse* (3 a) y *correrse* (3 b). Estas estructuras, a diferencia de las anteriores, poseen contrapartida no pronominal: el verbo que las integra, que llamamos cuasi-pronominal, puede aparecer en forma simple, como comprobamos con ejemplos tan elementales como los de (5):

- (5) a. Juan tiró a María.
- b. Juan corrió la prueba de maratón.

Ahora bien, al construirse pronominalmente –al formar una estructura pronominal- el verbo puede experimentar un cambio sensible de significado (ahorrémonos los ejemplos que podríamos aducir con *tirarse* y *correrse*), que suele ir acompañado de un cambio de régimen; esto último sucede en (6 b) con respecto a (6 a):

- (6) a. Juan no acordó nada con Pedro.
- b. Juan no se acordó de nada.

Cambio de significado y/o de régimen con respecto a la forma verbal simple son, pues, los rasgos con que se definen los verbos cuasi-pronominales y las estructuras constituidas por ellos.

En fin, lo que tenemos en (4), en los fragmentos en cursiva, son ejemplos de otro subtipo de estructura de incidencia léxica (las del grupo IL-3): la estructura pronominal provoca, con respecto a la simple, no un cambio semántico “completo”, sino un cambio “de matiz”. Es lo que sucede en *leerse* (*te los leyeras*) frente a *leer*; o en *dejarse* (*me los dejé*), que mantiene el sema básico de *dejar*, pero añadiéndole el rasgo ‘descuido u olvido’. ¿En qué consiste ese cambio de matiz? La respuesta no es fácil y, desde luego, no parece, en principio, unívoca, puesto que realmente son diversos los matices que, según los verbos (e incluso tratándose del mismo verbo) puede introducir la estructura pronominal con respecto a la simple. Ahora, sin embargo, vamos a dejar en el aire esa respuesta, que más adelante intentaremos dar. De cualquier forma,

conviene sustituir la expresión tan vaga *otras* con que identificamos el grupo por una algo más precisa: estructuras (pronominales de incidencia léxica) *matizadoras del lexema verbal*. Así:

IL-3

MATIZADORAS DEL LEXEMA VERBAL (MLV)

- (14) Juan se fue a Madrid.
- (15) Nos hemos visto cinco películas en el fin de semana
- (16) Los papeles se han volado
- (17) Ten cuidado, no te caigas.
- (18) El niño ya a se ha dormido.
- (19) Por favor, cállese.
- (20) Cómete la tortilla

Una vez identificadas las estructuras pronominales de incidencia léxica (y esbozados los subgrupos que las conforman), una vez ubicadas dentro del conjunto de las estructuras pronominales distinguiéndolas del resto de las estructuras -que podemos llamar “regulares”-, vamos a profundizar en su conocimiento, centrándonos exclusivamente en ellas (y prescindiendo, pues, de las reflexivas, recíprocas, pasivas, impersonales y medias) en tanto que objeto y materia propia de esta exposición y del diccionario que, al margen de su utilidad instrumental, constituye, como hemos indicado, una necesidad teórico-descriptiva.

Retomemos los ejemplos anteriores:

- (2) En español no existe el verbo *resignar*, existe *resignarse*.
- (3)a. Son cosas bien distintas tirar a alguien y *tirarse a alguien*...
- b. Tampoco es lo mismo correr que *correrse*
- (4) Yo no dejé los libros en tu casa para que *te los leyeras*; simplemente, me los dejé.

Y añadamos uno más:

- (7) a. Perdona, pero eso que me dices no me lo trago.
- b. El niño se ha tragado el caramelo.
- c. Anda, traga un poco de leche.
- d. Carlos no traga a Luisa.

Los tres primeros, (2,3,4) -como decíamos-, ilustran, respectivamente, cada uno de los tipos principales de estructura pronominal de incidencia léxica. En (2) aparece la estructura consistente en un verbo de los llamados pronominales (puros), de los que carecen de contrapartida en forma no pronominal, como es el caso de *resignarse*. y tantos otros (*abstenerse, arrepentirse, atragantarse, atreverse, desgañitarse, enterarse, jactarse, obstinarse...*). En (3) lo que tenemos son estructuras (pronominales de incidencia léxica) de verbo cuasi-

pronominal. Estas estructuras, ejemplificadas aquí con los verbos coloquiales y “malsonantes” *tirarse* (3 a) y *correrse* (3 b), a diferencia de las anteriores, poseen contrapartida no pronominal: el verbo que las integra, que llamamos cuasi-pronominal, puede aparecer en forma simple, pero, al construirse pronominalmente, experimenta un cambio sensible de significado que suele ir acompañado de un cambio de régimen; esto último sucede en (6 b) con respecto a (6 a). En fin, *te los leyeras* y *me los dejé* de (4) son ejemplos del “otro” tipo de estructura de incidencia léxica –que hemos llamado *matizadora del lexema verbal*-, que introduce precisamente un “matiz” en el significado del verbo en su forma simple (‘descuido’ en *dejar/dejarse*, y más difícil de precisar en *leer/leerse*).

La subdivisión interna de las estructuras pronominales de incidencia léxica se define con arreglo a dos magnitudes: 1) lexicalización / no lexicalización y 2) inexistencia de forma no pronominal / existencia de forma no pronominal, de modo que las estructuras de IL-1 (de verbo pronominal) e IL-2 (de verbo cuasi-pronominal) son estructuras lexicalizadas, frente a las de IL-3 (matizadoras del lexema verbal), que no lo son; por su parte, mientras que las estructuras de IL-1 no poseen contrapartida no pronominal, las de IL-2 e IL-3 sí la poseen:

IL-1 de verbo pronominal	IL-2 de verbo cuasi- pronominal	IL-3 matizadoras del lexema verbal
- VERBO FORMA SIMPLE	+ VERBO FORMA SIMPLE	
+ LEXICALIZADAS		- LEXICALIZADAS

En cuanto a los ejemplos de (7), lo que nos revelan es que un mismo verbo “básico” (en este caso *tragar*) origina estructuras pronominales distintas. Así, frente a la forma simple de (7 c) tenemos la estructura pronominal de verbo cuasi-pronominal (7 a), con el cambio semántico de ‘tragar’ a ‘creer (ingenuamente)’; y la matizadora del lexema verbal (7 b), que indica un cambio de matiz, semejante al que se da en *leerse / leer*. Obsérvese, además, que la acepción ‘no soportar’ en (7 d) no se da con las estructuras pronominales: sólo aparece con el verbo en su forma no pronominal (y limitado, por cierto, a contextos negativos).

Lo que no se nos muestra en (7) es un hecho que es preciso consignar (y tener muy en cuenta a la hora de confeccionar un diccionario como el que nos proponemos): la posibilidad de que un

mismo verbo integre estructuras pronominales de incidencia léxica (de distinto tipo) y de que forme parte de construcciones pronominales “regulares”. No es un hecho infrecuente, y podemos comprobarlo con el caso de *hacer*:

HACERSE	/	HACER(SE)
ESTRUCTURAS (PRON.) DE INCIDENCIA LÉXICA (PRON.) REGULARES		ESTRUCTURAS
Se hizo el tonto		Se hicieron las paces
Se hizo cinco camas en un santiamén		Se hizo la cama (él o ella)
Se hizo pis		Se hizo a sí mismo
Se hizo de noche		Se hizo rico
Se hizo a la mar		Se hicieron amigos (Juan y Pedro)
<i>Se hizo a un lado</i>		<i>Se hicieron un favor (Juan y Pedro)</i>

Como puede verse, las posibilidades de construcción pronominal son considerables -y no hemos sido exhaustivos en el inventario-. En la columna de la izquierda se sitúan las estructuras de incidencia léxica, que, siendo ellas el objeto específico de nuestro diccionario, van a justificar y configurar de hecho sus propias entradas. Pero ello implicará tomar en consideración estructuras como las de la derecha, también pronominales, pero que se construyen con arreglo a unas reglas sintácticas a partir del verbo en su forma simple; de este modo se habrá de establecer la comparación pertinente que nos permita identificar y definir la estructura de incidencia léxica de que se trate. Así, por ejemplo, dentro de la entrada *hacerse*, además de suministrar información directa de lo que es *hacerse el tonto* (y aquí, además, la traducción desempeña en nuestro diccionario un papel fundamental), hemos de proporcionar datos para su análisis precisamente como estructura de verbo cuasi-pronominal, que se opone a la no pronominal *hacer el tonto* y a una pronominal media como *hacerse rico*, lo que ayuda a entender cómo *hacerse el tonto* adquiere el significado de ‘fingirse tonto’.

La mayoría de los verbos –si no todos- susceptibles de integrar estructuras pronominales de incidencia léxica, como *hacer* en *hacerse*, pueden formar parte de una o más de una de las construcciones pronominales “regulares” –impersonales, pasivas, reflexivas, recíprocas o medias-, como *hacer* en *hacer(se)*. Así sucede con los verbos de (3), (4) y (7) –*tirar*, *correr*, *dejar* y *tragar*- (no hablamos, lógicamente, de **resignar* en (2), que no existe como verbo simple)-; por ejemplo, con *tragar* tendríamos, entre otras posibilidades, *No me trago eso que me*

dices (*tragarse*: estructura de incidencia léxica de verbo cuasi-pronominal) frente a *Luis y María no se tragan el uno al otro* (*tragar(se)*: estructura pronominal recíproca).

Resumamos. Las estructuras pronominales de incidencia léxica presentan tres tipos bien diferenciados de estructura: IL-1) o de verbo pronominal: verbos que sólo existen en forma pronominal; IL-2) o de verbo cuasi-pronominal: verbos que poseen contrapartida en forma simple pero que, al integrar una estructura pronominal, experimentan un cambio sensible de significado y/o una alteración de régimen con respecto a esa forma simple, e IL-3) o matizadora del lexema verbal: el verbo (la estructura) pronominal se diferencia del verbo en forma no pronominal –y se opone a él– por un rasgo o matiz semántico, sin que haya una alteración completa del significado. La diferencia entre estas últimas la podemos comprobar una vez más comparando los ejemplos del cuadro inicial:

- (8) a. Juan no se acordó de nada.
- b. ¿De qué se trata?
- c. El inspector se presentó sin avisar.
- (9) a. Juan se fue a Madrid.
- b. Nos hemos visto cinco películas en el fin de semana.
- c. Los papeles se han volado.
- d. Ten cuidado, no te caigas.
- e. El niño ya se ha dormido.
- f. Por favor, cállese.
- g. Cómete la tortilla.

De los ejemplos de (9) nos ocuparemos más adelante. Ahora sólo vamos a fijarnos en el hecho de que, con relación a sus respectivas versiones no pronominales, permanece el significado básico del lexema: la idea de ‘ir’ está tanto en *se fue* como en *fue*, la de de ‘ver’ tanto en *nos hemos visto* como en *hemos visto*, etc.¹

Sí procede en cambio, explicar en qué consiste la alteración que, con respecto a los verbos simples correspondientes, experimentan los verbos de (8) para considerarlos cuasi-pronominales. Busquemos, pues, las correspondencias:

- (10) a. Juan no acordó nada con Pedro.

¹ Dentro del repertorio de (9), solamente (9 d), *no te caigas*, no encuentra correspondencia inmediata con un improbable *no caigas*, pero podríamos buscar pares mínimos perfectamente viables, como *se cayó al mar / cayó al mar*, donde se comprueba la permanencia del semema ‘caer’ en ambas expresiones.

- b. ¿De qué trata la película?
- c. El inspector presentó al subinspector a sus subordinados.
- (c'. El inspector se presentó a sus subordinados.)

(8-10 a) ya ha sido presentado como ejemplo: (6 a-b). Aquí se dan tanto el cambio de significado (*acordar* ‘ponerse de acuerdo’ / *acordarse* ‘recordar’) como de régimen (*acordar* rige complemento directo, mientras que *acordarse*, complemento preposicional). Por su parte, (8-10 b), esto es *tratarse* / *tratar* presenta una situación peculiar: hay contextos en los que el significado parece muy próximo (*Se trata de un caso...* / *La película trata de un caso...*), pero, aparte de que el primero admite sustantivos y oraciones como complemento preposicional y el segundo (en su misma acepción) sólo sustantivos, podemos cifrar el significado de uno y otro, respectivamente, como ‘consistir’ y algo así como ‘dedicar tratamiento’; y en cuanto al régimen, hay coincidencia entre ambos respecto a la exigencia de complemento preposicional con *de*, pero una diferencia que por sí misma hace de *tratarse* un verbo cuasi-pronominal: carece necesariamente de sujeto léxico (expresiones como **Esto se trata de* son agramaticales). Quedan *presentarse* (8 c) y *presentar* (10 c), y lo que postulamos aquí es un cambio de significado, un deslizamiento semántico por el que se pasa de ‘dar a conocer’ –de (10 c), que vemos también en la reflexiva (10 c’): ‘darse a conocer a sí mismo’- a ‘llegar, aparecer’ en 8 c).

Los cambios de matiz asociados a una estructura de incidencia léxica

Consignados los verbos pronominales –las estructuras IL-1- en los diccionarios al uso y en repertorios *ad hoc*, la tarea lexicográfica que aquí nos proponemos se hace especialmente urgente para los tipos IL-2 e IL-3. Esa tarea, no obstante, ha de ir precedida de un análisis gramatical que precise y limite su alcance. Se hace necesario, por ejemplo, determinar lo más posible cuándo estamos ante un cambio de significado (y/o de régimen) y cuándo ante la adición de un simple matiz. Y, si bien las consideraciones gramaticales respecto a los verbos cuasi-pronominales pueden dejarse a un lado, pues al fin y al cabo su integración en una estructura pronominal da lugar a un “nuevo” verbo distinto del originario, no podemos dejar de plantearnos cómo es o puede ser el matiz que introduce una estructura pronominal IL-3 en el verbo en su forma simple. Examinemos, pues, la cuestión.

La respuesta (a esa cuestión) no es fácil, ni desde luego unívoca, puesto que son diversos los matices que entran en juego según los distintos verbos, e incluso tratándose del mismo verbo. Veamos:

- (11) a. Juan se fue a Madrid.
b. Juan fue a Madrid.
c. Juan *(se) fue de aquí
d. (-Juan, ven) –(*Me) voy
e. Juan, vete al médico y cuéntale lo que te pasa.
(12) a. El niño ya se ha dormido.
b. El niño ya ha dormido bastante.
c. El niño *(se) ha dormido en cinco minutos.
d. El niño (*se) ha dormido bastante.
e. El niño se ha dormido y ha llegado tarde al colegio.
(13) a. María se comió la tortilla.
b. María comió la tortilla.
c. María *(se) comió tortilla.
(14) a. Pedro se ha leído el libro.
b. Pedro ha leído el libro.
c. Pedro *(se) lee mucho.
d. Pedro se lee muchas cosas.
(15) a. Me dejé los libros en tu casa
b. Dejé los libros en tu casa para no ir tan cargado.
c. Me dejé la comida en el plato.
d. Anoche me dejé cien euros jugando al póker.
(16) a. El director y yo no nos hablamos.
b. El director y yo no hablamos mucho últimamente.

A la vista de ejemplos como los que aparecen en (11)-(14), se ha postulado que el matiz introducido por el clítico reflejo es de naturaleza aspectual (de *Aktionsart*, modo de acción o aspecto léxico, para ser exactos). Se ha señalado, concretamente, que en verbos (intransitivos) como *ir* y *dormir* la forma pronominal señala el comienzo de la acción, mientras que en verbos (transitivos) como *comer* y *leer* apunta a su término. Habría, entonces, una doble oposición aspectual: 1) forma simple ‘curso de acción’ / forma pronominal ‘comienzo de acción’ y 2) forma simple ‘curso de acción’ / forma pronominal ‘término de acción’ Esta explicación no sirve, desde luego, para las oraciones de (15 a) y (16 a) – por presentar sólo dos casos de los numerosísimos que podríamos aducir (*encontrar* / *encontrarse*, *inventar* / *inventarse*, *salir* / *salirse*...)-; ya hemos dicho que *dejarse* equivale a ‘dejar por descuido’, como en (15 a) – pero no en (15 c-d)¹-, y el ‘descuido’ no es una noción aspectual; tampoco

¹ (15 c-d) pueden contradecir el hecho de que la oposición *dejarse* / *dejar* se cifre en términos de ‘descuido, olvido, involuntariedad’, que sí se da en (15 a-b). Y es que

tiene que ver con el aspecto la oposición entre (16 a) y (16 b): *hablarse* significa ‘dirigirse la palabra’, ‘tener relación verbal’. Tenemos, pues, en el repertorio (11)-(16), al menos cuatro matices distintos: dos “aspectuales”, uno de ellos “incoativo” (*irse, dormirse*) y otro perfectivo (*comerse, leerse*), y los dos señalados en *dejarse* y *hablarse*. Pero hay más: ‘acción o acontecimiento no perseguido’ (*encontrarse*), ‘subjektividad’ (*inventarse [cuentos]*), ‘acción impropia, inesperada, forzada...’ (*salirse [de una reunión]*)...o simplemente ‘énfasis en la acción’: *fumarse tres cajetillas al día, verse cinco películas en el fin de semana, hacerse veinte largos en la piscina, bailarse un tango...*

Este grupo IL-3 parece, pues, sumamente heterogéneo, hasta el punto de que podrían postularse varios grupos distintos (IL-3, IL-4, IL-5...IL-n) o distinguir al menos entre un subgrupo “aspectual”(IL-3) y el resto (IL-4, grupo no precisamente unitario). Sin embargo, hay que subrayar que, aunque con efectos de sentido muy dispares, todas las estructuras pronominales de este tipo comparten un rasgo: no hay alteración del semema verbal con respecto a la forma simple (p.e., la idea de ‘movimiento’ está presente tanto en *irse* como en *ir*, y la de ‘hallazgo’, tanto en *encontrarse(algo)* como en *encontrar(algo)*). Esto las distingue claramente del grupo IL-2 (uno y otro se distinguen a su vez de IL-1 por la posibilidad de oposición con el verbo en forma no pronominal, inviable para las estructuras de IL-1). Por ello, parece conveniente mantener el grupo como tal –siquiera por razones didácticas-, sin perjuicio de análisis y subdivisiones ulteriores.

Una de esas subdivisiones –como hemos apuntado- nos llevaría a aislar el tipo de las “aspectuales”. Pero esto no deja de suscitar problemas, el primero de los cuales estriba en la propia concepción de la categoría ‘aspecto’, concretamente, el de si es lícito considerar dentro de la categoría las dos magnitudes antes señaladas¹. Obsérvese asimismo que, mientras

dejarse la comida en el plato no tiene por qué ser una acción “descuidada” y, por su parte, *dejarse cien euros jugando al póker* apunta más bien a ‘perder cien euros...’ (justo es decir, no obstante, que esta “pérdida” puede interpretarse como ‘acción de dejar involuntaria’, con lo que estaríamos en la órbita del valor inicial atribuido a *dejarse*). En cuanto a (15 c), hay otra posibilidad de análisis: no habría en *dejarse la comida* una estructura pronominal IL-3 sino una construcción pronominal con *dejar*, con un *se* “dativo personal”, que apunta a una interpretación ‘dejar la propia comida’.

¹ Es decir, ¿hay dos tipos de aspecto, el que indica comienzo (incoativo-inceptivo) frente a curso (no incoativo-inceptivo) de acción, y el que indica término (perfectivo) frente a no término (no perfectivo) de acción?, o dicho de otro modo, ¿existe una doble oposición aspectual 1) curso de acción / principio de acción y 2) curso de acción / término de acción? La conocida clasificación de Vendler de los predicados verbales “analiza” el aspecto léxico con arreglo a tres oposiciones: 1) estatividad (*estados*) /

que son dos “cosas” distintas *ir* e *irse* (y *dormir* y *dormirse*), el término de la acción lo pueden indicar tanto *comer una tortilla* como *comerse una tortilla* (aquí simplemente se subraya dicho término)¹. En fin, los ejemplos (11 e) y (12 e) nos muestran cómo, con dos verbos que integran estructuras pronominales típicamente “aspectuales”, se dan usos pronominales que nada tienen que ver con el aspecto: cuando alguien dice a otro *vete al médico* no le está indicando nada con respecto al comienzo de la acción (o al abandono del lugar de origen), ni cuando decimos *Esta mañana me he dormido y he llegado tarde* aludimos al hecho de empezar a dormir (sino – casi podría decirse– todo lo contrario, al exceso de sueño). Es más, a propósito de (11 a-b), existe una posible oposición entre ambas que se da, asimismo, paralelamente en:

- (17) a. Hans se vino a España [para quedarse] en el 92.
 b. Hans vino a España [por primera vez] en el 87.
 (18) a. Mamá se subió a la habitación [para acostarse] a las nueve.
 b. Mamá subió a la habitación [porque se le había olvidado algo].

dinamismo (*actividades, efectuaciones, logros*; 2) delimitación (*efectuaciones, logros*) / no delimitación (*actividades*) y 3) duración (*efectuaciones*) / no duración (*logros*). Según esto, el “comienzo de acción” no constituye una categoría aspectual por sí misma, aunque tiene que ver con el aspecto en la medida que se concibe como un evento (no estático), delimitado y puntual (no durativo), esto es, un logro. Logros son, en efecto, tanto *empezar a trabajar* como *terminar la reunión*, acciones, respectivamente, “incoativa” y “terminativa”. La diferencia es que las acciones “terminativas” pueden ser, bien logros (puntuales), bien efectuaciones (durativas: *construir una casa*), mientras que las “incoativas” sólo pueden ser logros. Por lo demás, nótese que el inicio de una acción (p.e., *empezar a trabajar*) puede verse también como el término de una situación anterior (la conclusión de *no trabajar*). De ahí que la “incoatividad” no tienda a considerarse, como decíamos, como una categoría aspectual por sí misma sino como una subespecie de la “perfectividad”. En este sentido, Fernández Lagunilla y De Miguel (2000) analizan del mismo modo tanto el *se* de *irse* como el de *comerse un pastel*, hablando en ambos casos de un aspecto “culminativo” que tiene que ver con la perfectividad. No podemos entrar ahora en detalles acerca del análisis de estas autoras, que no deja de ser sugerente pero que sólo en parte suscribiríamos.

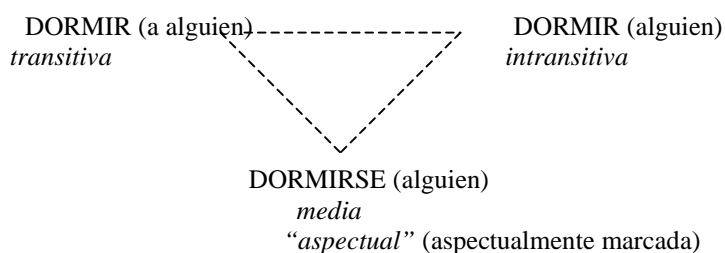
¹ La perfectividad es clara en *Cómete la tortilla / Come la tortilla*: la primera frase marca por sí misma la acción completa de comer (toda la tortilla), lo que no sucede en la segunda. Por otra parte, cuando decimos que “son ‘cosas’ distintas *ir* e *irse*, y no tan distintas *comer* y *comerse*...” queremos decir que hay más posibilidades de intercambio (sin afectar sensiblemente al significado) entre las segundas que entre las primeras (por lo que el “aspecto” opera de diferente forma en un caso que en otro). En fin, subrayemos que las únicas restricciones para la aparición de *comerse* se dan cuando el objeto directo es completamente indeterminado o no delimitado (**Me como tortilla*) o ante un uso verbal absoluto (**Me como bien*).

¿Tienen que ver con el aspecto los procesos “definitivos” de ir, venir, subir? En todo caso, no con un aspecto “incoativo”.

Hemos hablado de *dormir* como verbo intransitivo, refiriéndonos a usos como (12 b) o *El niño ha dormido bien*. Hay que precisar que dicho verbo presenta también usos transitivos: *He dormido al niño*. Se trata, pues, de un verbo de los llamados *neutros* o, con más exactitud, *dietéticamente neutros* (Lázaro Mora, 1983: 305). Pues bien, junto a estas dos versiones o, si se quiere, dos verbos *dormir* homónimos, existe asimismo la forma pronominal *dormirse*, que a su vez puede usarse transitiva o intransitivamente. De este modo, tenemos cuatro posibilidades:

- (19) a. He dormido al niño [trans.].
- b. El niño ha dormido bien [intrans.].
- c. Me he dormido al niño [pron. trans.].
- d. El niño se ha dormido [pron. intrans.].

Vamos a prescindir de (19 c), que es una variante enfática de (19 a) -subrayando la hazaña costosa de haber “dormido al niño”. Limitándonos, pues, a (19 a, b y d), y habida cuenta de que la relación -oposición entre las dos primeras está bien establecida, el interés de la comparación se centra en (19 d), en su relación-oposición con cada una de las otras dos, esto es, en su propia definición estructural. El siguiente esquema triádico ilustra esa relación opositiva:



Según indica el esquema, la estructura pronominal *dormirse* (*alguien*) mantiene una doble oposición, por un lado con el intransitivo *dormir* (*alguien*), y por otro, con el transitivo *dormir* (*a alguien*). La oposición con la formulación intransitiva se concreta en términos que hemos considerado provisionalmente aspectuales (‘principio de acción’ en *dormirse* / ‘curso de acción’ en *dormir*); la oposición con la transitiva es de otra índole -sintáctica, no léxico-“aspectual”- : medialidad (que es una forma de intransitividad) / transitividad.. Esto es, *dormirse* mantiene con *dormir* (*alguien*) una relación semejante a la de *caerse* con *caer*; mientras que con *dormir* (*a alguien*) mantiene una relación semejante a la

que hay entre *alegrarse* y *alegrar* (*a alguien*), *estropearse* y *estropear* (*algo* o *a alguien*), etc. *Dormirse*, en fin, se define como estructura pronominal *media* (con relación a *dormir* transitivo) y “*aspectual*”, o mejor, *aspectualmente* marcada (con relación a *dormir* intransitivo)¹.

Llamamos *triadas* a las configuraciones verbales como la que presenta *dormir* (esto es, formulación transitiva, intransitiva - homónimas- y pronominal) y con una relación interna semejante. Candidatos a constituir triadas son, entre otros muchos, verbos como:

- (20) a. CALLAR: *callar* (*a alguien*) / *callarse* (*alguien*) / *callar* (*alguien*)
- b. SUBIR-BAJAR: *subir-bajar* (*a alguien*) / *subirse-bajarse* (*alguien*) / *subir-bajar* (*alguien*)
- c. PASEAR: *pasear* (*a alguien*) / *pasearse* (*alguien*) / *pasear* (*alguien*).
- d. DESPERTAR: *despertar* (*a alguien*) / *despertarse* (*alguien*) / *despertar* (*alguien*).
- e. MEJORAR: *mejorar* (*a alguien*) / *mejorarse* (*alguien*) / *mejorar* (*alguien*).
- f. CAER [dialect.]: *caer* (*a alguien*) / *caerse* (*alguien*) / *caer* (*alguien*).

No podemos entrar en un análisis detallado de los ejemplos de este repertorio ni, a través de ellos, en el del concepto de triada y sus implicaciones gramaticales (aquí se ponen en juego las nociones de transitividad-intransitividad, pronominalidad, medialidad, aspectualidad...). Subrayemos, no obstante que una estructura pronominal que entra en una configuración triádica requiere un doble análisis, una doble caracterización: 1) en tanto que presenta alternancia transitiva, se opone a la estructura correspondiente en virtud de su condición de media (esto es, intransitiva o intransitivada) y 2) en la medida que se diferencia significativamente de la versión intransitiva no pronominal, se opone a ésta por el matiz que incorpora (*aspectual* o de otro tipo). Así, definiremos *dormirse* como *media* –con respecto a *dormir* (*a alguien*)- y como *incoativa* –con respecto a *dormir* (*alguien*)-; esto es, *dormirse* –*media* (y por tanto, *intransitiva*) e *incoativa*- se opone a *dormir* –*transitiva* pero también *incoativa*- y a *dormir* –*no incoativa* pero también *transitiva*-. Y

¹ La etiqueta “*aspectual*” (comillas incluidas) no quiere decir que sólo la forma pronominal contenga información *aspectual*, sino que es la forma marcada en cuanto al aspecto (a diferencia de la forma no pronominal intransitiva, que también “*es*” *aspectual*, pero “*no marcada*”). Por otra parte, si la oposición *dormirse* / *dormir* (*a alguien*) se define como ‘*media/transitiva*’, esto significa que no es “*aspectual*” y que *dormir* (*a alguien*) coincide *aspectualmente* con *dormirse*. Así es, en efecto.

en los casos en que la diferencia de matiz entre la estructura pronominal y la intransitiva no pueda explicarse en términos aspectuales –como, por ejemplo, en *pasearse/pasear (alguien)*–, el aspecto verbal será el mismo en los tres elementos triádicos –y carecerá por tanto, y lógicamente, de valor diferencial– y hablaremos de intransitividad/ transitividad, por un lado, y de presencia/ausencia del matiz en cuestión, por otro, para definir la oposición entre la estructura pronominal y, respectivamente, las formulaciones transitiva e intransitiva. En general, pues, las estructuras pronominales de este tipo habrán de considerarse al mismo tiempo medias y matizadoras del lexema verbal.

Añadamos una serie más de ejemplos:

- (21) a. Ahora mismo *(me) llevo al niño de aquí.
- b. Juan (se) llevó los papeles a su casa.
- c. ¿Qué va a llevar(se) hoy, señora?
- d. María (*se) llevó un regalo a su madre
- e. Ayer (me) llevé a mi hijo al fútbol.
- f. ¿Quién (#se) va a llevar al niño al colegio?
- g. Han entrado esta noche y *(se) han llevado varios objetos de valor.
- h. Yo solito (me) llevé la lavadora a tu casa.
- i. Carmen (*se) lleva (puesto) un vestido rojo.
- j. Pedro *(se) llevó una sorpresa/una bofetada.
- k. Luis (se) llevó su merecido.
- l. (*Me) llevo dos noches sin dormir/quedándome a estudiar.
- m. ¿*(Te) llevas bien con tus padres?

Como puede verse, se trata de oraciones que contienen posibles estructuras pronominales con el verbo *llevar*, verbo que inicialmente se considera transitivo y de movimiento. Esta doble condición, sin embargo, sólo sirve propiamente para las oraciones (21 a-h), pues en (21 i-m) se pierde –o atenúa– la noción de movimiento, e incluso la transitividad, que desaparece en (21 m) y no está clara en (21 l), pues *dos noches* –y en general el sintagma temporal requerido en la construcción–, pese a aceptar la correspondiente pronominalización (*las*), no es un verdadero complemento directo. En este último grupo, lo que se produce es un cambio en el significado originario de *llevar*, que pasa a adquirir el sentido genérico de ‘tener’: ‘tener puesto’ en (21 i), que no implica necesariamente movimiento (lo que se advierte mejor en frases como *María lleva gafas*); ‘recibir u obtener’ en (21 j, k). En cuanto a (21 l), con la construcción *llevar* + sintagma temporal + gerundio o complemento de modo, estamos ante una perífrasis verbal (o algo muy próximo) y una conversión del verbo en semiauxiliar. En fin, en (21 m) lo que tenemos es un verbo cuasi-pronominal *llevarse*, radicalmente distinto de *llevar*, tanto

en significado como en régimen. En todo caso, lo que interesa examinar es el comportamiento de estas oraciones con respecto al clítico reflejo. Al margen de (21 m), donde el clítico otorga al verbo la condición de cuasi-pronominal, vemos que (21 i, l.) lo excluyen, a diferencia de (21 j) –que lo exige- y (21 k) –que lo admite-. Sucede, sin embargo, con estas últimas (21 j,k) que el clítico reflejo parece más bien un dativo (*se* ‘para sí’) y no es, pues, del mismo tipo que el de las oraciones (21 a-h). Esto, unido al hecho de que es en esas oraciones donde el verbo conserva su valor originario, explica que limitemos nuestro análisis precisamente a dichas oraciones (21 a-h).

Lo que tenemos en ellas son estructuras pronominales de incidencia léxica formadas a partir del verbo *llevar* que contrastan con formas no pronominales de ese mismo verbo; dicho más simplemente: el contraste *llevarse/llevar*, que en unos casos es posible y en otros no. Tales estructuras de incidencia léxica son además del tipo de las que estamos examinando: matizadoras del lexema verbal, el subgrupo IL-3. La conservación en *llevarse* de los rasgos sintáctico-semánticos de *llevar* (transitividad, movimiento [del objeto dirigido por el sujeto y concomitante al de éste]) justifica esta consideración. Y surge entonces la pregunta inmediata: ¿qué matiz o matices introduce *llevarse* en *llevar*?

En (21 a) parece que estamos ante un valor aspectual incoativo o inceptivo, por el que se marca el inicio de la acción, el origen del movimiento; o mejor, se significa, pues al no indicarse la meta –que explícita o implícitamente requiere *llevar*-, la estructura pronominal refiere exclusivamente al origen, punto de partida o inicio del movimiento. Y en un contexto como éste, sólo es posible la estructura pronominal, que adquiere ese significado específico, siendo inviable la forma simple por carecer de meta: no importa adónde lleva el sujeto al objeto *niño*, lo que importa es que lo “hace salir” con él del lugar donde está. Si nos fijamos ahora en (21 d), advertimos una situación contraria: con una “meta” de tipo personal, un claro objeto indirecto, sólo se puede hacer referencia al movimiento dirigido a esa meta y queda excluida la estructura pronominal con incidencia en el origen. Esto no ocurre, como vamos a ver, en los casos en que la meta no es personal y se puede analizar como complemento “direccional” (aunque exigido por el verbo), no como objeto indirecto –como lo es *su madre* en (21d)-. Notemos por último, volviendo a (21 a), que podemos establecer un paralelismo con (11 c) –*Juan *(se) fue de aquí*- en lo que respecta a la incompatibilidad, en uno y otro caso, con el verbo en forma no pronominal.

Pero el aspecto inceptivo-incoativo no es el único matiz que se presenta en las oraciones que estamos examinando. Hay otros matices que,

sin ser del todo incompatibles con él, aparecen con mayor claridad, desdibujando lo aspectual o relegándolo a un segundo plano. Así sucede en ocasiones cuando *llevar*, en estructura pronominal o no, va acompañado de una referencia (explícita o implícita) a la meta del proceso, como en (21 b, c, e, f, h). Tomemos (21 b). *Llevarse papeles a casa* alude al “punto de partida”, al lugar originario de los papeles (por ejemplo, “sacándolos” de una mesa de despacho), a lo que no alude *llevar papeles a casa*; y ahí radica la principal diferencia entre ambas. Ahora bien, la estructura pronominal puede también, e incluso al mismo tiempo, resultar especialmente apta para significar o subrayar el hecho de que los papeles “son para” el sujeto, que (se) los lleva a su casa con la intención de “tenerlos él”. Esto se ve mejor en (21 e): la oposición entre *llevar* y *llevarse al niño al fútbol* no radica tanto en el aspecto, en la referencia al curso o al principio de la acción, cuanto en la mayor capacidad de *llevarse* para indicar o subrayar el hecho de que el sujeto y *el niño* van y asisten juntos al partido de fútbol, esto es, la permanencia “conjunta” en la meta de sujeto y objeto; hay que advertir, no obstante, que la forma no pronominal puede expresar esto mismo, pero no de forma tan nítida como lo hace la estructura pronominal. Lo que está claro es que esta última sería inadecuada para expresar el hecho de que el sujeto se limita a “dejar” al niño en el partido de fútbol tras haberlo “llevado”, inadecuación que se manifiesta con toda evidencia en (21 f), gracias a un contexto casi inequívoco (los padres no se quedan con sus hijos en el colegio), que apunta incluso a la agramaticalidad de la oración (no la consideramos agramatical porque no es del todo ininterpretable: una madre que trabaja como maestra en un colegio podría decir *Me he llevado al niño al colegio*).

El aspecto sí parece estar presente en (21 c), pero no hasta el punto como lo está en (21 a), con consecuencias tan decisivas. Y es que en (21 c) –que podría ser emitida por un dependiente de un puesto de mercado dirigiéndose a una compradora–, hay una referencia implícita a la meta del proceso (‘a casa’, ‘para comer’ o algo por el estilo), lo que permite la presencia tanto de *llevar* como de *llevarse* (con la diferencia aspectual apuntada). Por el contrario, en (64 h), en un ejemplo acaso un tanto forzado, el matiz que introduce la estructura pronominal no es necesariamente aspectual, sino que tiene que ver más con el “énfasis”: llevar(se) alguien una lavadora a un sitio sin ayuda de nadie es, desde luego, una acción muy... meritoria.

Tenemos por último (21 g), donde *llevarse (objetos de valor)* apunta al sentido de ‘robar’, conservando sin embargo el significado originario de *llevar*, así como el valor aspectual que venimos señalando en la estructura pronominal. Pero hay un matiz nuevo –por el que se llega

fácilmente a la idea de robo-, y es el de ‘acción anómala, indebida...’ que se asocia con *llevarse* en muchos casos: *Está prohibido llevarse los exámenes a casa* o *Se dio un golpe contra la moto y se la llevó por delante*. Esto es, postulamos en *llevarse* un uso, que consideramos lo suficientemente consagrado como para ser consignado, que podríamos definir como ‘acción de llevar (algo de algún sitio) anómala, indebida... o simplemente especial’. No creemos que ese contenido sea debido exclusivamente al contexto, sino más bien que se trata de un contenido virtual que el contexto puede actualizar, aunque reconocemos que es un asunto discutible.

Es el momento de extraer conclusiones. Conclusiones, desde luego, no definitivas, entre otras cosas porque los datos, las premisas, distan mucho de ser suficientes. Pero sí lo son para constatar o subrayar el hecho de que estas estructuras matizadoras del lexema verbal presentan una gran complejidad semántica, no sólo por la diversidad de matices que introducen (tanto según los distintos verbos, como tratándose del mismo verbo), sino porque a menudo tales matices aparecen entrelazados, de tal forma que, dada por ejemplo la presencia posible de dos de ellos, no siempre es fácil determinar si se dan de hecho ambos y, si es así, cuál de ellos prevalece y cuál queda desdibujado. Ello no nos exime de intentar encontrar regularidades, líneas recurrentes, explicaciones parciales, por más que –como venimos diciendo– quede lejos la explicación total, definitiva.

La gama de matices que hemos consignado para este tipo de estructuras responde, a nuestro entender, a tres directrices. Tenemos, en primer lugar, una línea “aspectual”, que reúne valores que tienen que ver tanto con el principio de la acción (aspecto incoativo o inceptivo: *irse*, *dormirse*, *llevarse*...¹), cuanto con su término (aspecto perfectivo: *comerse*, *fumarse*...²); estos valores “aspectuales” parecen claros pero no dejan de suscitar problemas de difícil solución desde un punto de vista teórico. El “énfasis”, en un sentido muy general, representa la segunda línea de matices, que advertimos, p.e., en *pagarse*, *bailarse*, *hacerse*, *decirse*...³. La tercera línea, en fin, la definimos negativamente con respecto a las dos anteriores: se trata del resto de los matices, los que no son ni enfáticos ni

¹ En ejemplos tales como (respectivamente) *No te vayas*, *El niño se ha dormido ya y Ahora mismo me llevo el coche de aquí*.

² Por ejemplo, en *Se ha comido la tortilla* y *Fúmate el cigarro y vámonos*, respectivamente.

³ Comprobable, respectivamente, en *Venga, hombre, págate unas cervezas*; *Señor alcalde, con el permiso de su mujer, ¿se baila un chotis conmigo?* (ejemplo textual); *Nada todos los días y se hace veinte largos* y *Yo sé lo que me digo*.

aspectuales; son diferentes entre sí y, en principio, específicos de los verbos con que se dan, y podemos hablar entonces de “especialización semántica” (o, para referirnos al tipo de estructura, de “estructura semánticamente enriquecida”, como serían las que aparecen en *Me dejé los papeles en tu casa* [*dejarse* ‘dejar por descuido’], *Pedro y Juan no se hablan* [*hablarse* ‘dirigirse la palabra’], *Si te encuentras con él no lo saludes* [*encontrarse* ‘encontrar sin buscar’]). En esquema:

¿Hay algún tipo de vínculo entre esta triple gama de matices, un común denominador más allá del hecho de que sean precisamente eso, matices que no alteran el significado básico del verbo en su forma simple? ¿Podemos establecer entre ellos alguna relación jerárquica? ¿Existe un criterio verdaderamente definidor de este grupo de estructuras pronominales, una explicación (gramaticalmente) válida para todas ellas? Aventurándonos en el terreno de las hipótesis, diríamos que el valor primario de este tipo de estructuras tiene que ver con el énfasis: la acción verbal queda reforzada o marcada de alguna forma, subrayando el hecho de que tiene su origen, su punto de partida (no necesariamente “voluntario”) en el propio sujeto y no fuera de él (la introducción del clítico reflejo en el predicado, propia de todas las estructuras pronominales, origina en éstas –por así decir- una referencia al sujeto por partida doble). Esto se traduce en una serie de efectos diversos de sentido, en una especialización o enriquecimiento semántico, que es idiosincrático de cada verbo o recurrente en varios verbos y, por otra parte, que se halla más o menos consagrado por el uso (y en esa medida, aproximando más o menos la estructura a las de verbo cuasi-pronominal). Una de sus manifestaciones más claras es lo que hemos llamado “aspecto” incoativo: de la indicación del sujeto como punto de partida de la acción se pasa fácilmente a la del comienzo de la acción misma (en relación a un origen espacial –*irse-* o no –*dormirse-*). También se derivaría del valor primario consignado el “aspecto” perfectivo, que advertimos, p. e., en *cómete la tortilla* (*/come la tortilla*), que marca la terminación plena apuntando al objeto directo en su totalidad; lo que sucede es que la derivación aquí se produciría de forma distinta, menos directa, a través de una participación del sujeto que podríamos llamar “orientada a la culminación del proceso” (recordemos no obstante que la oposición de perfectividad no va ligada a este tipo de estructuras pronominales de forma tan nítida como puede estarlo la diferencia entre comienzo y curso de acción¹). Ahora bien, tras

¹ Y es que –insistamos- una cosa es dormirse y otra dormir, pero no siempre son cosas distintas comerse una tortilla y comer una tortilla. Por otra parte, a propósito de verbos como *comer* y otros “de ingestión”, hemos comprobado en los ejemplos de (13) –y

reconocer matices aspectuales, de una u otra naturaleza y más o menos evidentes, hemos de decir que, a nuestro entender, no se trata de categorías primarias inherentes a la pronominalidad, sino de “efectos secundarios” de un valor básico como el que más arriba hemos tratado de caracterizar. En todo caso, recordemos que estamos en el territorio de las hipótesis (no probadas), y aquí nos hemos limitado a exponer tan sólo un punto de vista. De cualquier forma, habrá quedado claro que para este tipo de estructuras, al igual que para las de verbo cuasi-pronominal, la labor de diccionario se justifica plenamente.

Bibliografía

Cartagena, N., *Sentido y estructura de las construcciones pronominales en español*, Instituto Central de Lenguas de la Universidad de Concepción (Chile), 1972

Fernández Lagunilla, M. y De Miguel, E., *La interfaz léxico-sintaxis: el clítico culminativo*, F. Cartoni, M. Fernández Lagunilla y E. de Miguel (eds.), *Sobre el lenguaje: miradas plurales y singulares*, Arrecife, Madrid, 2000

Heredía, J. R., *Sobre el concepto de estructura pronominal media en español*, I. García Pinilla y Santiago Talavera (eds.), *Charisterion Francisco Martín García Oblatum*, Ediciones de la UCLM, Cuenca, 2004

Lázaro Mora, F., *Observaciones sobre ‘se’ medio en Serta Philologica F. Lázaro Carreter*, I. Cátedra, Madrid, 1983

Martín Zorraquino, M. A., *Las construcciones pronominales en español. Paradigma y desviaciones*, Gredos, Madrid, 1979

Molina, J. A. De, *Usos de “se”. Cuestiones sintácticas y léxicas*, SGEL, Madrid 1974

subrayado en la nota 8- la agramaticalidad de la estructura pronominal con acciones no delimitadas (*comer(*se) tortilla; comer(*se) bien; comer(se) una tortilla*). Pero esto no significa que la estructura pronominal sea la responsable exclusiva de la delimitación de la acción (= “perfectividad”), pues tan delimitada es *Pedro se comerá una tortilla* como *Pedro comerá una tortilla*. No podríamos por ello atribuir a la estructura la condición de indicadora de la perfectividad, aunque tampoco podemos negarle su relación con dicha categoría aspectual. Al observar De Molina (1974: 62) la restricción comentada (**Ayer me comí paella / Ayer me comí una paella*), sostiene que dicha restricción se debe a que “se necesita un objeto determinado, porque lo que se ‘enfatisa’, lo que adquiere un valor especial es la relación entre el sujeto y un objeto determinado. La oración *Ayer comí paella* representa una acción muy concreta, muy determinada como tal acción, pero el objeto atiende esencialmente a la ‘calidad’ de lo comido, no a su realidad concreta. El recurso que la lengua utiliza para poner de relieve esa relación sujeto-objeto es duplicar la referencia al sujeto, presentándolo como otro objeto”. La explicación (que no recurre a la noción de perfectividad y podría estar en la línea de la que aquí hemos dado) podría ser válida para verbos de consumición (*comer, beber, tomar, fumar...*), pero De Molina parece extenderla a la totalidad de los verbos transitivos, lo que no es consistente con el hecho de que muchos de ellos no están sujetos a la restricción de delimitación: *Juan se deja cosas por todas partes, ¿Te sabes poesías (de Bécquer)?*, e incluso *El viejo hidalgo no hacía más que leerse novelas de caballerías*.

LOS EXTRANJERISMOS EN ESPAÑOL

Madalina LUPU
mada_irene@yahoo.com
Universidad de Pitesti

Resumen

La riqueza de una lengua viene dada por el conjunto total de palabras de que dispone, tanto las del fondo común como las de especialidad, todas las dialectales y las que pertenecen exclusivamente al lenguaje coloquial. En una lengua intervienen, al menos, cinco factores de enriquecimiento: el lenguaje de las ciencias y de las técnicas, el lenguaje coloquial, la neología, los préstamos y los extranjerismos.

Palabras clave: extranjerismo, calco, préstamo.

El español es uno de los más ricos idiomas, no sólo en vocabulario sino en significados, pero aún así la globalización e internet han obligado al asumir al uso cotidiano de palabras extranjeras que no poseen un equivalente en la lengua de Cervantes.

Se llaman extranjerismos los vocablos, frases y demás giros idiomáticos de una lengua, que se emplean corrientemente en otra. Su origen se explica porque no existe lengua alguna que tenga un vocabulario tan extenso y completo que pueda cubrir todas las necesidades expresivas de sus hablantes. Principalmente ahora cuando , como consecuencia de los avances alcanzados en todas las esferas de la actividad cotidiana, esas necesidades expresivas se han multiplicado y constantemente surgen nuevas, ante nuevas situaciones que obligan a dar nombre a lo que antes no existía pero que ha comenzado. Esos nuevos nombres pueden ser creados en la propia lengua, mediante los procedimientos adecuados para ello – los neologismos, pero también pueden ser traídos desde otros idiomas. Por ello los lingüistas prefieren sustituir la expresión “extranjerismos” por “prestamos lingüísticos”. Todo idioma por rico y expresiva que sea, siempre ha tenido, tiene y tendrá necesidad de recibir a nuevas vocablos y muchos de estos nos vendrán por la vía de los extranjerismos.

Por sus orígenes los extranjerismos llevan diversos nombres: al préstamo del latín se le denominan *cultismos*, del francés se les denomina galicismos, del inglés – anglicismos, del alemán – germanismos, del griego – helenismos, del italiano – italianismos, del árabe – arabismos, del holandés – neerlandismos, del portugués – lusismo, del catalán – catalanismos.

Una clasificación de los extranjerismos por sus formas puede ser:

Préstamo léxico - se incorpora al idioma receptor la morfología y el significado de una palabra perteneciente a otra lengua extranjera. Esta adaptación implica una adaptación de la pronunciación original y casi siempre de la representación ortográfica. Por ejemplo del inglés: *scanner* al castellano *escáner*; de *football* a *fútbol*; de *whisky* a *guisqui*; de *jazz* a *jass /yas/*, conservando la ortografía original.

Préstamo semántico - se adopta el significado de una palabra extranjera para una forma ya existente en la lengua receptora. Por ejemplo del inglés *mouse* en informática es *el ratón* de ordenador en el castellano.

Calco - se incorpora el significado de una palabra extranjera traduciendo el significante a la lengua receptora. Por ejemplo *party* del inglés que es una *fiesta* en castellano; *weekend* que es *el fin de semana*. Los calcos son realmente auténticos barbarismos, es decir, palabras existentes en el idioma receptor con el mismo significado que la lengua extranjera y que en todo lo posible habría que evitar.

La introducción de los extranjerismos ha solido corresponder a distintas modas y épocas como por ejemplo durante los siglos de la invasión musulmana de la Edad Media española se incorporaron numerosos arabismos; durante el auge del Renacimiento se añadieron muchos italianismos relacionados con los artes; durante el Siglo de Oro, por el contrario, fueron los vocablos españoles que pasaron a distintos idiomas. Luego, con el auge de Francia en el siglo VIII, se introdujeron en el castellano, numerosos galicismos, relativo sobre todo a la burocracia, la moda y la gastronomía. En el siglo XIX se introdujeron numerosos términos musicales del italiano y tecnicismos del alemán y el inglés. Durante el siglo XX la avalancha de anglicismos que impuso el auge de los Estados Unidos se tradujo en los campos de la tecnología, la informática sobre todo, el deporte, la economía y el entretenimiento.

Como se sabe el castellano es una lengua romance, es decir derivada del antiguo latín, el idioma nacional de los romanos, que era hablado en casi todo el vasto territorio del imperio que tenía a Roma como capital. Por ello la mayoría de las palabras que forman el léxico castellano derivan de vocablos latinos, pero no pueden considerarse extranjerismos, sino raíces lexicales ya que no son vocablos adoptados a partir de cierto momento, sino que han sido producto de una evolución larga y compleja.

Ejemplos: mesa, hombro, cabeza, expresión, capacidad etc.

Igual ocurre con la antigua lengua griega. El griego es una de las fuentes que mayor cantidad de palabras aportan al latín y esas palabras tampoco pueden ser consideradas extranjerismos.

Ejemplos: ángel, cristiano, cuerda, etc.

Pero si son extranjerismos es este caso “latinismos” o “grecismos” los vocablos que modernamente se incorporan a nuestro léxico partiendo de raíces latinas o griegas cuando ya el castellano estaba completamente formado como idioma. Es lo que ocurre sobre todo con palabras del campo de las ciencias y la tecnología, que son adoptadas o inventadas por la necesidad de dar nombres a ciertos hechos.

Ejemplo de latinismos y grecismos:

- Agonía	- Antropófago
- Artritis	- Cibernética
- Cirugía	- Cosmopolita
- Delirio	- Ecología
- Filantropía	- Fraternal
- Frenesí	- Gastritis
- Histérico	- Juridicidad
- Jurista	- Letal
- Linfa	- Mágico
- Misántropo	- Oculista
- Oncólogo	- Oftalmólogo
- Racionalismo	- Terremoto
- Tuberculosis	- Utopía
- etc.	

Las consecuencias de la ocupación árabe, que duro entre uno y ocho siglos, dependiendo de las regiones fueron muy importantes desde todos los puntos de vista, sobretodo desde el intelectual. El léxico del español refleja la influencia árabe de una forma impresionante - más de cuatro mil palabras de este origen:

- Adalid	- aduana
- alfanje	- alcachofa
- alcalde	- alambique
- alguacil	- alhelí
- algazara	- almacén
- arrabal	- arroba
- azahar	- azucena
- baldío	- berenjena
- espliego	- jarabe
- noria	- mezquino
- tarifa	- tambor
- zanahoria	- etc.

De origen germánico, antigua lengua- raíz del moderno alemán son:

- albergue	- aspa
- avidez	- brotar
- Espía	- guardia
- guardián	- parra
- ropa	- rueca
- tapa	- tejón
- triscar	- ufano

Y también muchos nombres propios:

- Adolfo	- Alfonso
- Álvaro	- Bermudo
- Elvira	- Fernando
- Gonzalo	- Ramiro
- Rodrigo	- Rosendo

Del francés antiguo y moderno:

- amateur	- blusa
- bulevar	- carnet
- coñac	- cordón
- corchete	- corsé
- crema	- champaña
- chaperona	- chaqueta
- chofer	- elite
- furriel	- licor
- mama	- mayonesa
- menú	- papa
- palto	- parque
- restaurante	- rol
- servilleta	- trinchera

Del italiano:

- aria	- arlequín
- bagatela	- balcón
- cadencia	- capricho
- casino	- centinela
- corbata	- cornisa
- cuartelo	- designio
- diseño	- esbelto
- esbozo	- escolta

- fachada	- festejar
- fiasco	- fragata
- gastar	- grotesco
- Lisandro	- madrigal
- manejar	- modelo
- mosaico	- partitura
- pedante	- piloto
- poltrona	- romanza
- Sandro	- soneto

Del portugués:

- barroco	- íngrimo
- menino	- oporto
- sarao	- saudade

Como es natural, en los tiempos actuales es del inglés, de donde nos viene la mayoría de los extranjerismos. Incluso hay anglicismos que son también calcos lingüísticos como por ejemplo *pluma fuente* - traducción literal de *fountain pen* y *perro caliente* - traducción de *hot dog*, que no tiene sentido en español pero que de todos modos es legítima como designación de lo que así se llama.

Como ejemplos de palabras del inglés tenemos:

- aerobic	- ajedrez
- baloncesto	- balonmano
- boom	- camping
- casting	- club
- dandi	- fútbol
- filmar	- gimnasia
- hall	- hardware
- holding	- look
- marketing	- miss
- rock	- show
- software	- sponsor
- stock	- speech
- sport	- scooter
- short	- tour
- yate	- etc.

Hoy es mucho más moderno decir en lugar de:

insignia → pin

homosexual → gay

la comida fría → lunch

fiesta → party

negocio → business
anuncio → spot
mercado → market
importante → VIP
jefe → boss
bizcocho → plum-cake, etc.

Los préstamos enriquecen una lengua en tanto que unidades aceptadas por los hablantes y porque el sistema de la lengua que los acepta los adapta sin problemas. Los extranjerismos, en cambio, pueden ser un verdadero problema si son usados por los hablantes de forma innecesaria, cosa bastante común, por desgracia. El fenómeno de los extranjerismos tiene una doble vertiente: una positiva y otra negativa. Esto da origen a dos tipos de neologismos. Cuando usamos un término extranjero que no tiene sustituto en español nuestra lengua se enriquece y los denominamos neologismos necesarios, y sólo en este caso enriquecen la lengua, que no corre peligro. En el caso contrario, cuando usamos una palabra extranjera en lugar de una española estamos empobreciendo la lengua y el sistema se resquebraja puesto que este hecho significa perder palabras patrimoniales o del fondo común, denominándose entonces neologismos innecesarios.

Bibliografía:

Real Academia Española de la Lengua, Espasa, Madrid, 2001

Reinheimer Ripeanu, Sanda, *Lingvistica romanica*, All, Bucuresti, 2001

Walter, Henriette, *La aventura de las lenguas en Occidente*, Espasa, Madrid,

1997

<http://www.cervantes.es>

<http://www.el-castellano.com>

OBSERVATIONS SUR L'INDÉTERMINABILITÉ DANS LA DIALECTIQUE COMMUNICATIONNELLE

Narcis ZARNESCU
narcis_zarnescu@hotmail.com
Université «Spiru Haret»

Résumé

Pour Aristote, une proposition est vraie si elle correspond à un fait. Pour les Stoïciens, un raisonnement est valide si et seulement s'il est conforme à la forme canonique d'un trope. Mais affirmer cela c'était oublier que la vérité résulte toujours d'un processus de recherche, souvent long et complexe, qui repose sur l'interrogation, le questionnement, bref le dialogue.

Alors qu'en logique standard, la proposition excluait toute dimension énonciative pour se réduire à un simple porteur de valeur de vérité, en logique dialogique chaque proposition est véritablement une proposition émanant d'un interlocuteur qui s'engage sur elle par un acte d'assertion. De plus, un tel acte de discours prend place dans un jeu dialogique (dialogspiel) entre proposant et opposant. Dès lors, chaque proposition prend sens en fonction de son utilisation opératoire dans le jeu dialogique. On ne pense plus en termes d'axiomes, mais de système opératoire. On a là un développement remarquable du paradigme actionnel inauguré notamment par le Frege des Recherches logiques.

Notre intention est donc de démontrer comment en théorie standard des modèles la décision sur la valeur de vérité d'un connecteur ou d'une proposition atomique dans un univers de discours donné reste une décision extra-logique. Dès lors une modélisation adéquate de la dimension dialogique de l'indéterminabilité ou de la véridicité consiste à articuler de façon adéquate validité et vérité, cohérence interne du dialogue et sanction attestée de façon externe. L'indéterminabilité, ainsi que la véridicité, sera le résultat d'un accord dialogique qui suppose au niveau interactionnel que les interlocuteurs reconnaissent leur consistance mutuelle et au niveau transactionnel qu'ils acceptent mutuellement le jugement d'un tiers qui atteste de la vérité des propositions atomiques sur le monde en question.

Mots-clés: indéterminabilité, métareprésentation, acte d'assertion, jeu dialogique

Une question telle que «est-il possible de transmettre l'information indéterminée?» revient à mettre sous le signe du doute l'(ir)réalité de la communication même. Si pour Sperber & Wilson (1998)¹, par exemple, une des causes de l'indétermination dans l'espace des langues standard est la dissymétrie entre *le plus* des représentations

¹ Sperber D., Wilson D., «The mapping between the mental and the public lexicon», in Carruthers P., Boucher J. (eds.), *Language and Thought. Interdisciplinary Themes*, Cambridge University Press., Cambridge, 1998

mentales et *les minus* du vocabulaire, selon Moeschler & Reboul¹, «un terme T est vague si et seulement s'il existe au moins un objet O dans le monde tel qu'on ne puisse pas dire de la proposition *O est T* si elle est vraie ou si elle est fausse». D'autre part, un terme est vague (*fuzzy sets*, Lotfi Zadeh)², s'il admet l'existence de cas limites: l'intension du terme est précise et son extension indéterminée. Ainsi, une proposition contenant un mot vague dont le référent représente un cas limite d'application ne peut pas recevoir une valeur de vérité sûre. Elle sera donc *vériconditionnellement indécidable*³.

Mais – semble-t-il – que les modèles de Sperber & Wilson ou Moeschler & Reboul, ainsi que ceux de Black (*fringe*, 1937/1997)⁴ ou Fine (1975/1997)⁵ ne réussissent pas à expliquer d'une manière cohérente les mécanismes de l'indéterminabilité dans la dialectique de la communication. On pourrait cependant esquisser un *fuzzy spelling* (N. Zărnescu)⁶ ou «correction diffuse» des disfonctionnalités décelées jusqu'à présent en pratiquant une relecture de la théorie de la pertinence qui fait la distinction entre l'usage descriptif et l'usage interprétatif du langage. Lorsqu'un énoncé est employé en description, sa forme propositionnelle représente un état de choses réel ou désirable. En revanche, quand un énoncé est utilisé pour représenter une pensée ou un autre énoncé, il est en usage interprétatif. Le degré à partir duquel l'approximation devient inacceptable varie avec le contexte. Une proposition est tout à fait acceptable lorsque toutes ses implications logiques et contextuelles sont vraies. Elle serait inacceptable si l'auditeur auquel la proposition est adressée ne savait en dériver aucune description vraie de l'état de choses qu'elle représente. Entre ces deux pôles, il y a tout un continuum de degrés d'acceptabilité. Wilson & Sperber (2000)⁷

¹ Moeschler J., Reboul A., *Dictionnaire encyclopédique de pragmatique*, Seuil, Paris, 1994, p. 375.

² Zadeh L., «Fuzzy sets», *Information and control* 8, 1965, p. 338-353.

³ Kleiber G., «Quelques réflexions sur le vague dans les langues naturelles», in *Etudes de linguistique générale et de linguistique latine offertes en hommage à Guy Serbat*, Bibliothèque de l'Information, Paris, 1987, 161-162.

⁴ Black M., «Vagueness: an exercise in logical analysis», in Keefe R., Smith P. (eds), *Vagueness: A Reader*, The MIT Press, Cambridge (Mass.), 1937/1997, p. 69-81.

⁵ Fine K., *Vagueness, truth and logic*, in Keefe R., Smith P. (eds), *Vagueness: A Reader*, The MIT Press, Cambridge (Mass.), 1975, p. 119-150.

⁶ Zărnescu, Narcis et alii., «Fuzzy sets and fuzzy spelling» in Kevin Ryan (ed.), *Proceedings of the 27th West Coast Conference on Formal Linguistics Poster Session*, 2008.

⁷ Wilson D., Sperber D., «Truthfulness and relevance», *Working Papers in Linguistics* 12, University College London, 2000, p. 215-254.

soutiennent que les emplois approximatifs ne posent pas problème aux locuteurs et aux interlocuteurs, qui ne se rendent même pas compte de leur occurrence.

La notion d'usage interprétatif implique celle de ressemblance entre formes propositionnelles et cette ressemblance peut-être plus au moins grande selon les cas. Lorsqu'un locuteur fait un usage interprétatif du langage, son but n'est pas de produire une assertion vraie sur le monde, mais de fournir une reproduction suffisamment fidèle de l'énoncé ou de la pensée représentée. Il y a des exemples d'usage interprétatif où le marqueur linguistique est absent, la dérivation du sens ne reposant alors que sur la partie inférentielle de la communication. On parle alors d'usage interprétatif *tacite*. Dans d'autres cas, le locuteur indique explicitement à son interlocuteur que son énoncé est utilisé en interprétation par l'emploi de marques lexicales ou grammaticales.

Dans le domaine de la communication verbale, la prise en compte des phénomènes de métareprésentation remonte aux travaux de Grice¹, et à sa vision inférentielle de la communication. En effet, dans le modèle gricéen, tout acte de communication requiert la manipulation de métareprésentations complexes. Plus spécifiquement, pour interpréter un énoncé, l'auditeur doit transformer un énoncé attribué en une pensée attribuée. En d'autres termes, le message communiqué constitue en lui-même une métareprésentation.

Les orientations théoriques des linguistes et des psychologues du raisonnement, focalisé sur le phénomène de la causalité dans le discours, sont fondamentalement les mêmes, à savoir l'orientation postgricéenne en pragmatique². Les pragmaticiens, qu'ils travaillent sur des questions théoriques ou descriptives, orientent depuis peu leurs recherches vers la mise à l'épreuve expérimentale de leurs hypothèses³. Certains thèmes de recherche communs sont abordés de manière assez différente par les psychologues et les linguistes. Par exemple, la causalité est un terrain de

¹ Grice, H.P., «Presupposition and conversational analysis», in COLE P. (ed.), *Radical Pragmatics*, Academic Press, New York, 1981, p. 167-181.

² Sperber D., Wilson D., *Relevance. Communication and Cognition*, Oxford, Basil Blackwell, 2nd ed., 1995; Wilson, D., Sperber, D., *Relevance Theory*, in Horn, L., Ward, G. (eds), *The Handbook of Pragmatics*, Basil Blackwell, Oxford, 2004, p. 607-632.

³ Noveck, I., Sperber, D. (eds), *Experimental Pragmatics*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2004.

recherche très bien documenté dans les deux disciplines, mais avec peu de connexions¹.

À un niveau général, Wilson² a défini la métareprésentation comme «la représentation d'une représentation: une représentation de haut niveau dans laquelle une représentation de bas niveau est enchâssée». Plus concrètement, la représentation de haut niveau peut être une pensée ou un énoncé, ce qui reflète la possibilité qu'une métareprésentation puisse être publique ou privée. Quant à la représentation de bas niveau, il peut également s'agir d'une pensée ou d'un énoncé mais aussi d'une représentation abstraite. Sperber³ a postulé l'existence de trois sous-catégories d'usage interprétatif: métacommunicatif, métacognitif et métalogue. L'usage métacommunicatif traite les représentations d'énoncés, et l'usage métacognitif traite les états mentaux ainsi que la capacité des êtres humains à raisonner sur des états mentaux. En d'autres termes, l'usage métacognitif correspond à la théorie de l'esprit. Il est à remarquer que ces deux types d'usages interprétatifs interviennent dans certains emplois des connecteurs pragmatiques. Par exemple, un connecteur pragmatique (*parce que*) peut introduire un lien causal entre deux propositions ou, plus précisément, entre deux événements. Mais le même connecteur peut mettre en relation une proposition et une croyance du locuteur ou une proposition avec un acte de langage. À préciser que le choix du connecteur *parce que* se justifie pour deux raisons. Premièrement, ce connecteur peut être utilisé aux trois niveaux postulés (cf. aussi *infra*), ce qui n'est pas le cas de tous les connecteurs. Cette propriété de *parce que* représente un avantage certain pour l'analyse car il permet d'étudier le décours développemental des trois types emplois des connecteurs en limitant le nombre de variables. Deuxièmement, bien que la construction d'énoncés dans les trois domaines nécessite en principe les mêmes compétences cognitives pour tous les connecteurs, certains sont acquis – dans l'horizon ontogénétique - plus tardivement pour d'autres raisons. En même temps, dans la plupart des langues (notamment les langues romanes et germaniques), l'expression d'une relation causale par un connecteur (par exemple fr. *parce que*, it. *perché*, angl. *because*, all. *weil*)

¹ Moeschler, J., « L'expression de la causalité en français », *Cahiers de Linguistique Française* 25, 2003, p. 11-42.

² Wilson, D., «Metarepresentation in linguistic communication», in Sperber D. (ed.), *Metarepresentations*, Oxford University Press, Oxford, 2000, p. 127.

³ Sperber, D., «Intuitive and reflective beliefs», *Mind & Language* 12, 1997, p. 67-83; Sperber, D., Wilson, D., «Pragmatics, modularity and mind-reading», *Mind & Language* 17 2002, p. 3-23.

présente l'ordre *conséquence-cause* et non *cause-conséquence*. En revanche, si les constituants du discours sont présentés dans l'ordre de leur réalisation, la lecture causale n'est plus conservée et invite à une inférence de la cause à la conséquence (ordre *causeconséquence*). La question que le linguiste se pose lorsque qu'il est confronté à ce type de données est de savoir si la prééminence de l'ordre *conséquence-cause* associé aux connecteurs causaux relève de l'arbitraire du langage ou de l'économie cognitive. En effet, les études en psychologie du raisonnement (Ahn & Nosek 1998, Waldmann 2000 et 2001)¹ qui se sont intéressées au raisonnement causal, notamment aux heuristiques utilisées par les sujets dans le raisonnement causal et aux prédictions dans l'apprentissage concluent toutes que les sujets ont des préférences pour le raisonnement de la cause à l'effet.²

Dans le domaine plus spécifiquement linguistique, notamment la sémantique du discours³, une différence importante est faite, en termes de Relations de Discours⁴. On distingue ainsi entre la relation qui permet l'inférence causale ou Explication, présentant l'ordre *conséquence-cause*, et la relation entre un événement cause et son état/événement résultant/résultat, présentant l'ordre *cause-conséquence*. Mais aucune différence pragmatique de portée cognitive n'en a été tirée, même si le fait de différencier *Explication* et *Résultat* permet de penser qu'il s'agit de deux Relations de Discours, et donc de deux types de processus de compréhension différentes. Enfin, en pragmatique inférentielle, si la causalité a toujours été considérée comme une forme d'enrichissement pragmatique, soit au niveau des implicatures-I⁵, soit au niveau des

¹ Ahn, W.K., Nosek, B.A., «Heuristics used in reasoning with multiple causes and effects», *Proceedings of the 20th Annual Conference of the Cognitive Science Society*, Mahwah, Erlbaum Associates, 1998, p. 24-29; Waldman, M.R., « Competition among causes but not effects in predictives and diagnostic learning», *Journal of Experimental Psychology: Learning, Memory and Cognition* 26(1), 2000, p. 53-76; Idem (2001), « Predictive versus diagnostic causal learning : evidence forme an overshadowing paradigm», *Psychonomci Bulletin & Review* 8, p. 600-608.

² Par exemple, Ahn et Nosek se sont intéressés aux jugements de probabilité conjonctive (la probabilité d'une conjonction est plus haute que la probabilité de ses constituants) appliqués aux causes communes (conjonction de causes) et aux effets communs (conjonction d'effets).

³ Asher, N., Lascarides, A., *Logics of Conversation*, Cambridge University Press, Cambridge, 2003.

⁴ Mann, W., Thompson, S. «Rhetorical Structure Theory: towards a functional theory of text organization», *Text* 8, 1988, p. 243-81.

⁵ Levinson, S.C., *Pragmatics*, Cambridge University Press, Cambridge, 1983; idem *Presumptive Meanings. The Theory of Generalized Conversational Implicature*, MIT Press, Cambridge (Mass.), 2000,

explicitations¹, aucune conséquence sur l'ordre *conséquence-cause* et son rôle cognitif n'a été tirée. En résumé, sur la base des modèles ci-dessus, on peut distinguer trois types de discours et corollairement trois types de lectures: (i) la lecture *causale*, caractérisée en discours par l'ordre *conséquence-cause*; (ii) la lecture *inférentielle*, caractérisée en discours par l'ordre *cause-conséquence*; (iii) la lecture *temporelle*, caractérisée en discours par l'ordre séquentiel d'événements non connectés causalement. La confrontation des modèles montre donc que les interprétations *causales*, *temporelles* et *inférentielles* ne sont pas du seul fait de l'encodage linguistique, mais font intervenir des considérations pragmatiques: l'interprétation gricéenne de la lecture temporelle recourra à la maxime d'ordre²; l'interprétation temporelle ou causale renvoie chez Levinson³ au principe d'informativité autorisant l'interlocuteur à inférer la lecture la plus informative consistante avec ce qu'il sait; d'après l'approche pertinentiste, les lectures temporelles ou causales sont le résultat de l'explicitation ou de l'implication de l'énoncé⁴.

Dans le cadre de ses travaux en linguistique cognitive, Sweetser⁵ propose quant à elle une triple distinction entre les relations portant sur le contenu, les relations épistémiques et celles portant sur les actes de langage. Le fait que certains connecteurs puissent être utilisés dans un des domaines pragmatiques mais pas dans l'autre prouve qu'une simple distinction binaire ne permet pas de capter certaines propriétés distinctives entre les connecteurs. Certains auteurs ont toutefois critiqué la classification de Sweetser en argumentant que mettre ces trois catégories au même niveau occulte le fait que les catégories *épistémique* et *acte de langage* ont nettement plus de similitudes entre elles qu'avec la catégorie *contenu*. C'est pourquoi, Verstraete⁶ a par exemple proposé d'en faire deux sous-catégories de relations pragmatiques, afin de bénéficier de la précision accrue de cette classification tout en observant une différence de niveau entre les relations.

¹ Wilson, D, Sperber, D., «Forme linguistique et pertinence», *Cahiers de Linguistique Française* 11, 1990, p. 13-35 ; idem, «Pragmatique et temps», *Langages* 112, 1993, p. 8-25.

² Grice, *loc. cit.*

³ Levinson, 2000, *loc. cit.*

⁴ Wilson, Sperber, *loc. cit.*, 1993; Carston, R., *Thoughts and Utterances. The Pragmatics of Explicit Communication*, Blackwell, Oxford, 2002.

⁵ Sweetser, E., *From Etymology to Pragmatics*, Cambridge University Press, Cambridge, 1990.

⁶ Verstaete, J.-C., *A semiotic model for the description of levels in conjunction. External, internal-modal and internal speech-functional*, *Functions of Language* 5, 1998, p. 179-211.

Si l'on change de perspective, afin de mieux expliquer le comportement et l'interprétation des adverbes¹ ou des prépositions du type *pendant* et *en*², la théorie des arguments événements inaugure des horizons herméneutiques inattendus dans l'évaluation de la structure logique des prédicats verbaux, par exemple. Ces expressions interagissent avec la structuration des éventualités et entraînent un impact sur leur individuation, en servant aussi de tests pour différencier les types d'éventualités. Ainsi, la décomposition lexicale des prédicats en événement causal, en événement de changement et en état résultant³ est *visible* à la modification adverbiale⁴. Le GP *pendant*+*SNtemps* est le représentant-type des compléments de durée et jouit d'un statut privilégié, voire exclusif dans certaines théories⁵. L'une des raisons est que «*pendant* n'est que temporel»⁶, contrairement à d'autres prépositions qui peuvent avoir plusieurs significations sémantiques. Il existe un consensus pour définir la sémantique de *pendant*⁷ comme ayant pour domaine d'application les éventualités atéliques, les états et les activités, ce qui en fait un test fiable pour discriminer ces types de situation des éventualités téliques.

Bien que le caractère asymétrique de la relation causale fût observée depuis longtemps par Hume, les conséquences sur le plan

¹ Davidson, D., *The logical form of action sentences*, in Rescher, N. (ed.), *The Logic of Decision and Action*, University of Pittsburgh Press, Pittsburgh, 1967, p. 81-95.

² Khallouqi, A., «Sous-détermination linguistique, distinction massif/comptable et interprétation aspectuelle», *Cahiers de Linguistique Française* 25, 2003, p. 167-185.

³ Dowty, D.R., *Word Meaning and Montague Grammar*, Dordrecht, Kluwer, 1978; François, J., *Changement, causation, action. Trois catégories sémantiques fondamentales du lexique verbal français et allemand*, Droz, Genève, 1989.; idem, «Les caractères aspectuels et participatifs des prédications verbales et la transivité», *Bulletin de la Société Linguistique de Paris*, XCIV(1), 1999, p. 139-184; Rappaport Hovav, M., Levin, B., «Building verb meanings», in Butt, M., Geuder, W. (eds), *The Projection of Arguments. Lexical and Compositional Factors*, CLSI Publications, Stanford, 1998, p. 97-134; Pustejovsky, J., «The syntax of event structure», *Cognition* 41, 1991, p. 47-81.

⁴ Tenny, C., «Core events and adverbial modification», in Tenny, C., Pustejovsky J (eds), *Events as Grammatical Objects*, CLSI Publications, Stanford, 2000, p. 285-334.

⁵ Verkuyl, H., «Aspectual classes and aspectual composition», *Linguistics and Philosophy* 12, 1989, p. 39-94; idem, *A Theory of Aspectuality. The Interaction between Temporal and Atemporal Structure*, Cambridge University Press, Cambridge, 1993.

⁶ Berthonneau, A-M., «*Pendant* et *pour*, variations sur la durée et donation de la référence», *Langue Française* 91, 1991, p. 102-124.

⁷ Borillo, A., «*Pendant* et la spécification temporelle de durée», *Cahiers de Grammaire* 8, 1984, p. 57-75; Filip, H., *Aspect, Eventuality Types, and Noun Phrase Semantics*, Garland, New York, 1999; Sthioul, B., «Aspect et inférence», *Cahiers de Linguistique Française* 22, 2000, p. 165-187; Tenny, C., *Aspectual Roles and the Syntax-semantics Interface*, Dordrecht, Kluwer, 1994.

linguistique n'en ont pas été tirées. On pourrait en effet supposer que le discours causal soit simplement une méthode inverse de présentation des événements du discours temporel, et que les locuteurs auraient le choix entre l'ordre *conséquence-cause* (discours causal) et l'ordre *causeconséquence* (discours inférentiel). Un argument fort en faveur de cette analyse est la valeur de vérité des discours.

Pour Aristote, une proposition est vraie si elle correspond à un fait.¹ Pour les Stoïciens, un raisonnement est valide si et seulement s'il est conforme à la forme canonique d'un trope.² Mais c'était oublier que la vérité résulte toujours d'un processus de recherche, souvent long et complexe, qui repose sur l'interrogation, le questionnement, bref le dialogue. Les Mégariques le savaient qui pensaient que tout usage de la rationalité est «dialectique», c'est-à-dire dialogique, et Frege³ rappelait pertinemment que toute connaissance se construit comme réponse à une question.⁴ Le dialogue a donc fondamentalement deux dimensions: interactionnelle et transactionnelle⁵. C'est d'abord une *interaction langagière* qui, se déployant en un processus imprévisible, résulte d'une coopération conjointe entre au moins deux interlocuteurs qui interagissent en mobilisant des modèles projectifs de dialogues. Mais cette interaction n'a pas sa finalité en elle-même. *Hétéronome*, elle est tributaire de finalités transactionnelles, intersubjectives et intramondaines. La *transaction intersubjective* est ce mouvement par lequel les interlocuteurs se reconnaissent mutuellement comme colocuteurs dans leurs dimensions psychologique, sociale, idéologique, etc. La *transaction intramondaine* met en cause le rapport des co-agents au

¹ Cf. Aristote (*Catégories*, tr. J. Tricot, Paris, Vrin, 1969: 14b15-22, 70): «Si, en effet, l'homme existe, la proposition par laquelle nous disons que l'homme existe est vraie aussi [...] car c'est de l'existence de la chose ou de sa non-existence que dépend la vérité ou la fausseté de la proposition». C'est l'origine de la définition correspondantiste de la vérité. On notera toutefois que la *dialectique* aristotélicienne fait place à une dimension explicitement dialogique de l'argumentation, cf. Aristote (*Les Topiques*, tr. J. Tricot, Paris, Vrin, 1965 : 313-368).

² Le premier trope: «Si le premier, alors le second, or le premier, donc le second» correspond au *Modus ponens* qui constitue la règle d'inférence de la plupart des systèmes logiques. Le second trope: «Si le premier, alors le second, or pas le second, donc pas le premier» sera désigné par la Scolastique comme le *Modus tollendo tollens*.

³ Frege, G., «Recherches logiques, la pensée», tr. Cl. Imbert, *Écrits logiques et philosophiques*, Seuil, Paris, 1971, p. 176.

⁴ Cette idée fut développée par Collingwood (*An Essay on Metaphysics*, Oxford, Clarendon Press, 1940, rééd. R. Martin, 1998) qui précise que l'affirmation (affirmative ou négative) et la question à laquelle elle répond partagent les mêmes présupposés.

⁵ Vernant, D., *Du Discours à l'action*, PUF, Paris, 1997, p. 87-107.

problème qu'ils rencontrent dans une situation qu'ils partagent. Dans ce cadre théorique, il convient d'abord de clairement distinguer entre véracité et véridicité. La *véracité* est le fait de dire ce que l'on croit vrai, l'opposition est alors entre être sincère ou mentir. La question est alors purement celle de l'*expression* exacte ou fallacieuse de la croyance du locuteur, que cette croyance soit vraie ou fausse. Est en cause exclusivement l'aspect intersubjectif.

Si la logique standard, héritière du calcul propositionnel des Stoïciens et de la syllogistique aristotélicienne, demeure monologique, sont apparues au début des années soixante des logiques dialogiques qui, comme systèmes formels, posent la question de la vérité. La logique dialogique naquit de préoccupations fondationnelles.¹ Pour rendre compte des questions métalogiques, Lorenzen (1967: 7-14)² conçut une *logique opérative* qui, par simple modification d'une de ses règles, rendait compte aussi bien d'une logique intuitionniste que standard. La proposition n'était plus définie en termes de vérité et de procédure tabulaire de décision, ni de preuve constructive, mais de coups dans un jeu dialogique défini par des règles constitutives. Ce jeu fini à somme nulle oppose deux interlocuteurs: le *proposant* (*P*) et l'*opposant* (*O*), chacun, à tour de rôle, attaquant et défendant. Le jeu est défini par des règles locales d'usage des opérateurs logiques et des règles structurelles globales. Un tel système constitue en fait une «dialogisation» de la logique classique ou intuitionniste: le jeu procède toujours par décomposition structurale des propositions et s'appuie sur les règles habituelles de fonctionnement des opérateurs logiques. La *dimension pragmatique* en logique est introduite explicitement. Alors qu'en logique standard, la proposition excluait toute dimension énonciative pour se réduire à un simple porteur de valeur de vérité, en logique dialogique chaque proposition est véritablement une *proposition* émanant d'un interlocuteur qui s'*engage* sur elle par un *acte d'assertion*. De plus, un tel acte de discours prend place dans un jeu dialogique (*dialogspiel*) entre proposant et opposant. Dès lors, chaque proposition prend sens en fonction de son utilisation opératoire dans le jeu dialogique. On ne pense plus en termes d'axiomes, mais de système opératoire. On a là un

¹ Lorenzen, P., *Einführung in die operative Logik und Mathematik*, Göttingen, Springer-Verlag, 1955; idem, «Logik und Agon» (texte d'une conférence donnée à Venise en 1958), rééd. in P. Lorenzen et K. Lorenz *Dialogische Logik*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1960. (1955, 1960), Lorenz (1961).

² Lorenzen P., *Métamathématiques*, Intro. et tr. J.-B. Grize, Paris, Gauthier-Villars, 1967.

développement remarquable du paradigme actionnel inauguré notamment par le Frege des *Recherches logiques*.

À la différence de Lorenzen, Hintikka¹ propose un «jeu d'extérieur» qui se veut formalisation de la recherche d'une vérité non pas formelle, mais matérielle. Un tel jeu présente le mérite de rendre compte sémantiquement des opérations de quantification et d'assignation de valeurs aux fonctions propositionnelles. Dans une perspective pragmatique inspirée de Wittgenstein, Hintikka considère que la pratique discursive constitue une activité interactionnelle directement liée à des fins extra-langagières. Ainsi Hintikka réinterprète-t-il la quantification comme un *jeu de recherche* entre un joueur et le monde. Se déploie alors un dialogue entre *Moi (M)* qui cherche à *vérifier* quelque chose et la *Nature (N)* qui ne peut que *falsifier*. Ce jeu à information parfaite et à somme nulle suppose déterminée une *interprétation* qui admet un monde dans lequel est spécifié un domaine d'individus *Di*, où sont définis les prédicats en cause et par lequel s'évaluent les propositions atomiques. Il se joue selon les règles suivantes: 1. Conjonction : *Nature* choisit une des propositions conjointes; 2. Disjonction : *Moi* choisit une des propositions disjointes; 3. Conditionnel : *Moi* choisit la négation de l'antécédent ou le conséquent; 4. Existentielle : *Moi* choisit un individu approprié du *Di* ; 5. Universelle: *Nature* choisit un membre quelconque du *Di* ; 6. Négation: on inverse les rôles des deux joueurs; 7. Vérité: si *Moi* affirme une proposition atomique qui se trouve vraie dans le monde considéré, il a gagné, sinon il a perdu.

La vérité logique, ou *validité* formelle, peut toutefois être atteinte comme cas limite de vérité matérielle dans tous les mondes possibles, (cf. Hintikka 1994: 150). On retrouve alors les «jeux logiques» en testant les propositions non par référence à un monde donné, mais en considérant *a priori* tous les cas possibles et en se servant des propositions atomiques admises par la *Nature*. Dans le système hintikkien des mondes, l'indéterminabilité devient contrôlable et donc supprimable.² Mais

¹ Hintikka (Hintikka, J., *Les fondements d'une théorie du langage*, tr. N. Lavand, PUF, Paris, 1994, p. 151-152, p. 160-161) distingue «jeux d'extérieur», de découverte effective, et «jeux d'intérieur», jeux de preuve inférentielle. Pour Rahman & Keiff (2004), on peut aisément introduire la considération de la vérité matérielle en logique dialogique en faisant assumer initialement un stock de propositions atomiques par l'opposant (Rahman, S., Keiff, L., «On How to Be a Dialogician», in D. Vanderveken (éd.), *Logic, Thought and Action*, Dordrecht, Kluwer, 2004, p. 8, 10).

² La théorie des jeux sémantiques d'Hintikka permet un traitement relativement aisé de la *dépendance quantificationnelle* dans le cas d'une quantification mixte, cf. Vernant (Vernant D., *Introduction à la logique standard*, Flammarion, Paris, 2001, § 3.3.3). La

comme en théorie standard des modèles, il est clair que la décision sur la valeur de vérité d'un connecteur ou d'une proposition atomique dans un univers de discours donné reste une décision *extra-logique*. Dès lors une modélisation adéquate de la dimension dialogique de l'indéterminabilité ou de la véridicité consiste à articuler de façon adéquate validité et vérité, cohérence interne du dialogue et sanction attestée de façon externe. L'indéterminabilité, ainsi que la *véridicité*, sera le résultat d'un accord dialogique qui suppose au niveau interactionnel que les interlocuteurs reconnaissent leur consistance mutuelle et au niveau transactionnel qu'ils acceptent mutuellement le jugement d'un tiers qui atteste de la vérité des propositions atomiques sur le monde en question. Les connecteurs comme les propositions *atomiques* assertées par chaque interlocuteur seront donc vérifiées par une procédure transactionnelle *acceptée conjointement* par les deux interlocuteurs: chaque proposition sera alors admise pour vraie, fausse ou de valeur inconnue – dimensions dont l'ambiguïté pourrait jaillir n'importe quand aux détours de la dialectique communicationnelle.

Bibliographie

- Batt, M., Trognon, A., Vernant, D., «De la persistance d'une croyance malgré l'interaction», *Psychologie de l'interaction* 17, *La croyance en question*, Éric Grillo (éd.), Nancy, 2004
- Hintikka, J., *Les fondements d'une théorie du langage*, tr. N. Lavand, PUF, Paris, 1994
- Lorenz, K., «Basic Objectives of Dialogue Logic in Historical Perspective», *Synthese* 127, 2001
- Rahman, S., Keiff, L., «On How to Be a Dialogician», in D. Vanderveken (éd.), *Logic, Thought and Action*, Dordrecht, Kluwer, 2004
- Van Eemeren, F., Grootendortst, R., *La nouvelle dialectique*, tr. fr. Kimé, Paris, 1996
- Vernant, D., «Pour une logique dialogique de la dénégation», in Armengaud, F., Popelard, M.-D., Vernant, D. (éds), *Du Dialogue au texte, autour de Francis Jacques*, Kimé, Paris, 2003
- Walton, D.N., Krabbe, E.C.W., *Commitment in Dialogue*, State University of New-York, 1995

question réciproque de l'indépendance d'un quantificateur a donné naissance à l'*Independence-Friendly Logic* d'Hintikka. Si elle est équivalente à la théorie des modèles issue de Tarski, cette *IF logic* s'avère, selon Hintikka, plus apte à formaliser le langage naturel que la logique standard.

